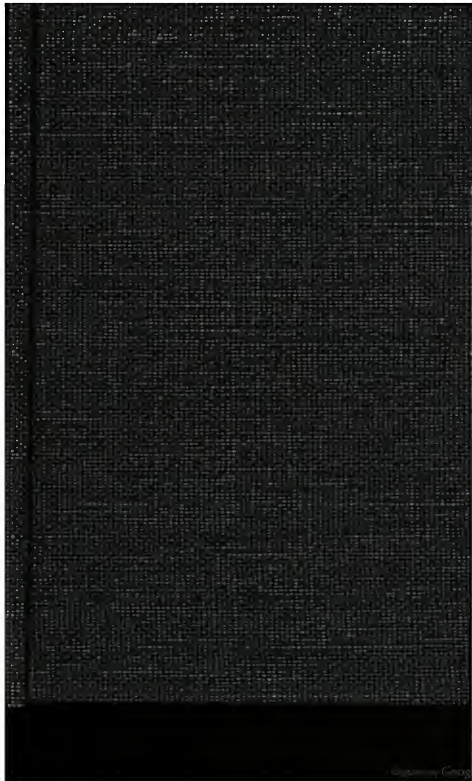








SUITE A DIEU LE VEUT

PAR

LE V^{TE} D'ARLINCOURT

PLACE AU DROIT!

Première Partie

La Révolution et l'Élysée

Seconde Partie

La Royauté et Frohsdorf

Tout est fini, lorsque Bourbon paraît.
VOLTAIRE (*Henriade*).

Huitième édition.

PRIX: 1 FR.



PARIS

ALLOUARD ET KAEPPÉLIN

Libraires-Éditeurs-Commissionnaires

Successeurs de V. DUFART ET DE GABRIEL WAR

12, RUE DE SEINE

1850



1.3/10

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE ALLOUARD ET KAEFFELIN,

Libraires-Éditeurs-Commissionnaires,

SUCCESEURS DE P. DUFART ET DE GABRIEL WARÉE,
10, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, A PARIS.

HISTOIRE DE L'ALGÉRIE,

RACONTÉE A LA JEUNESSE,

Par Mme la comtesse **DROHOJOWSKA** née **SIMON DE LATREICHE**.

Ouvrage divisé en trois parties :

1^o Des temps primitifs jusqu'à la conquête arabe; 2^o Domination arabe; domination turque; 3^o Domination française jusqu'au gouvernement de M. le duc d'Aumale;

Précédé d'une Préface de M. D. LEVI (ALVARÈS),

adopté pour ses cours d'éducation,

faisant suite au cours d'histoire racontée à la jeunesse
et aux enfants,

PAR M. LAMÉ-FLEURY.

1 vol. gr. in-18 de 476 pages; broché, 3 fr. 50 c. — Élégaamment
relié, 5 fr.

Cet ouvrage a obtenu la médaille d'argent à la séance
de la société d'encouragement du 6 août 1848.

Ce remarquable travail mérite à tous égards d'attirer l'attention de toutes les personnes qui s'occupent de l'instruction de la jeunesse. Il continue dignement le Cours d'histoire de Lamé-Fleury, et en est le complément indispensable. Dire qu'il est fait par une des meilleures et des plus brillantes élèves de M. Lévi-Alvarès, et que cet habile professeur n'a pas hésité à l'adopter à ses cours, serait en faire un éloge suffisant, s'il n'y avait à ajouter que la Société d'instruction élémentaire a décerné à son auteur, en séance solennelle et publique, **UNE MÉDAILLE D'ARGENT**, accompagnée des éloges et des encouragements les plus flatteurs.

DICIONNAIRE

DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE,

52 VOLUMES IN-8° DE 300 PAGES A DEUX COLONNES.

Prix : 208 fr. — Net, 150 fr.

Nous n'avons pas à appeler ici l'attention du public sur un livre demeuré obscur et inconnu. Le *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture* est incontestablement la plus importante publication qu'ait faite la librairie française depuis la révolution de Juillet; et dix-neuf mille exemplaires de cet ouvrage vendus aujourd'hui tant en France qu'à l'étranger, en constatent suffisamment l'immense succès. La vogue toujours croissante de ce précieux recueil s'explique par la célébrité européenne des écrivains qui se sont associés à sa rédaction. Eu effet, les personnalités les plus considérables dans la politique, les sciences et la littérature, sans exception d'opinions, l'ont enrichi de leurs travaux et ont tenu à l'honneur d'attacher leur nom à la plus complète, à la plus actuelle des encyclopédies.

Un livre dans lequel on retrouve à chaque page des noms comme ceux de MM. de Châteaubriand, Guizot, Thiers, Lamartine, Molé, Talleyrand, Lamennais, Cormenin, Mignet, Sylvestre de Sacy, de Rémusat, Arago, Geoffroy Saint-Hilaire, Leverrier, Odilon-Barrot, Vivien, Salvandy, Saint-Marc-Girardin, Dupin aîné, Ch. Dupin, Lacretelle, Ballanche; Lemontey, Tissot, Jay, J.-B. Say, Pagès (de l'Ariège), Blanqui aîné, Broussais, Pelouze, Bory de Saint-Vincent, Champollion jeune, Berger de Xivrey, Andrieux, Ch. Lenormant, Lebas, Michelet, Michel Chevallier, Capefigue, Daunou, Duperrey, Ch. Nodier, Sainte-Beuve, Desprez, Lamé, Hennequin, Kératry, Armand Marrast, Nisard, Patin, Berville, Pongerville, Virey, Ph. de Ségur, Philarète Chasles, Berlioz, Custil-Blaze, d'Ortigue, G. Sand, d'Eckstein H. de Balzac, Jules Sandeau, Méry, mesdames de Hawr, Ancelot, Tastu, le prince Napoléon Louis, X. Marmier, de Norvins, général Prével, général Vaudoncourt, général Bernara, général Montholon, général La Roche Aymon, Henri de Latouche, Gérusez, Buchon, Louis Reybaud, Jules Janin, Isidore Bourdon, Walckenaer, Pariset, Viennet, Louis Blanc, etc., etc., embrassant l'universalité des connaissances humaines; ce livre immense, qui est à la fois toute biographie, toute histoire, toute science, toute anecdote, tout journal; qui écoute tout ce qui se dit et tout ce qui se raconte, qui expose tous les systèmes, qui est une conversation de gens d'esprit et de science, a sa place marqué d'avance dans la bibliothèque de tous les hommes de goût, et peut se passer de nos éloges.

PLACE AU DROIT!

Du même Auteur.

DIEU LE VEUT

Un vol. in-8°. 2 fr.

LE MÊME, format in-18, 64^e édition. 50 c.

LES

FIANCÉS DE LA MORT

Un vol. in-8°. 6 fr.

•

PARIS. — IMPRIMERIE DE J.-B. GROS,
RUE DU FOIN SAINT JACQUES, 18.

SUITE A DREU LE VIEU

PAR

LE V^{TE} D'ARLINCOURT

PLACE AU DROIT !

Première Partie

La Révolution et l'Élysée

Seconde Partie

La Royauté et Frohsdorf

Tout périssait enfin, lorsque Bourbon parut.
VOLTAIRE (*Henriade*).

8^e édition.

PARIS

ALLOUARD ET KAEPPÉLIN

Libraires-Éditeurs-Commissionnaires

SUCCESEURS DE P. DUFART ET DE GABRIEL WAREE

12, RUE DE SEINE

1850

AVIS

Des Éditeurs de la première Édition.

La vive et profonde sensation produite par la brochure politique de M. le vicomte d'Arincourt, *Dieu le veut*, qui fut traduite dans toutes les langues de l'Europe, nous est un gage assuré du succès qui attend son nouveau livre *Place au droit*.

Nous n'aurons point sans doute, il est vrai, comme l'eut *Dieu le veut*, un procès en cours d'assises, procès qui valut 60 éditions à la célèbre brochure; un pareil succès ne saurait se renouveler.

Mais, quoi qu'il arrive, *Place au droit* nous paraît appelé, dans les circonstances présentes, à une vogue prodigieuse, et nous sommes d'autant plus fondés à le croire, que notre première édition, quoique tirée à un nombre immense d'exemplaires, est déjà presque épuisée, à l'avance, par les nombreuses demandes qui nous sont faites et qui se continuent sans cesse.

ALLOUARD et KAEPPÉLIN.

PARIS, 5 novembre 1849.

(NOTA.) Ce que nous avions pressenti a eu lieu. Sept éditions de *Place au droit*, tirées à un nombre considérable d'exemplaires, ont été épuisées en quelques mois; et nous publions ici une édition populaire qui, depuis longtemps, était vivement sollicitée et attendue.

On sait que *Place au Droit* a été traduit, comme *Dieu le veut*, dans toutes les langues étrangères, et que cette production célèbre a obtenu les plus augustes suffrages.

PARIS, 5 février 1850.

PLACE AU DROIT !

Il fut un temps où la chevalerie, armée pour la défense de la veuve et de l'orphelin, allait de toutes parts, redressant les torts et défendant les maximes de la morale et de la religion. Alors, au milieu des désordres qu'elle combattait vaillamment, elle s'écriait : *Place au droit !*

Assez et trop longtemps, dans les déplorables essais de nos révolutions, il a été fait *place* à la révolte, à la terreur, à l'usurpation, à la démagogie, à la corruption, au socialisme, à toutes les monstruosité qui tendent à renverser l'ordre social de fond en comble. *Place* à leur tour, à la justice, à l'honneur, aux vertus, à l'ordre, au respect dû à la propriété, à la famille, à tous les principes qui raffermissent, hono-

rent, et font prospérer les nations : en un mot, enfin, *place au droit* !

Dieu le veut, titre de ma dernière publication, était à l'époque des Croisades, le cri de guerre contre les mécréants et l'appel au Juge suprême. *Place au droit*, en nos jours de discorde, a la même signification, le même but, la même espérance. C'est sous un changement d'expressions, la continuation d'une pensée semblable. C'est, sous d'autres mots, le même titre : *Place au droit, Dieu le veut*.

Nous nous sommes rendus acquéreurs du très-petit nombre d'exemplaires NEUFS et COMPLETS qui en restaient, et nous les endrons à nos clients sous cette double garantie.

L'HERBIER DES DEMOISELLES,

OU

TRAITÉ COMPLET DE LA BOTANIQUE

PRÉSENTÉE SOUS UNE FORME NOUVELLE ET SPÉCIALE.

Ouvrage orné de planches et illustré de jolies vignettes,

PAR M. EDMOND AUDOIT,

Bachelier ès-sciences, ex-médecin de la marine militaire.

2^e édition, revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de vignettes.

1 beau vol. in-8° de 500 pages, illustré et orné d'un joli frontispice gravé avec le plus grand soin, figures coloriées.

Broché, 10 fr. — Élégamment relié, 15 fr.

Le même ouvrage, édition classique,

ADAPTÉ A LA MÉTHODE D. LÉVI.

1 vol. in-18, format anglais, figures noires, papier collé, 5 fr. — Élégamment relié, 7 fr.

LE MÊME, figures coloriées, 7 fr. 50 c. — Élégamment relié, 9 fr. 50 c.

Cet ouvrage, dont le succès grandit tous les jours, et qui a été adopté, tant en France qu'à l'étranger, par les couvents et les pensionnats de premier ordre, met tout à fait la botanique à la portée des jeunes personnes, en ne leur offrant que les éléments les plus purs, les plus chastes et les plus religieux de cette aimable science.

L'HERBIER DES DEMOISELLES qui est maintenant un livre classique indispensable, est divisé en trois parties, dont la première contient : *La description, les usages naturels et les harmonies des diverses parties des plantes, la manière de greffer les arbustes, et les classifications botaniques*; la seconde, *l'exposé des plantes les plus utiles, leurs usages dans les arts et l'économie domestique, et les principaux souvenirs qui y sont attachés*; la troisième, *les règles pour herboriser; une petite Flore, simple et facile, pour aider à découvrir le nom des plantes; la disposition d'un herbier.*

A ces éminentes qualités didactiques, *l'Herbier des Demoiselles* joint les charmes d'un style gracieux et correct qui peut servir d'excellent modèle aux personnes pour lesquelles il est écrit.

Atlas de l'herbier des demoiselles,

PAR M. EDMOND AUDOIT,

Bachelier ès-sciences, ex-médecin de la marine militaire.

4 vol. in-4o oblong, figures coloriées.

Prix : broché, 18 fr.; cartonné, 20 fr.; élégamment relié, 22 fr.

Cet ouvrage, qui était impatiemment attendu, et qui vient d'être mis en vente, contient *plus de 400 gravures en bois, tant de plantes que de leurs organes principaux et accessoires, de grandeur naturelle ou grossis à la loupe ou convenablement réduits.*

Toutes les familles les plus importantes du monde végétal sont représentées dans ce magnifique Atlas qui, malgré son luxe de dessins, de gravures et de coloris, est coté à un prix auquel il paraîtrait impossible qu'un ouvrage de ce genre pût être livré.

L'AMI DES JEUNES FILLES.

Journal des loisirs utiles,

Par Mme la comtesse **DROHOJOWSKA**, née **SIMON DE LATREICHE**,
auteur de l'*Histoire de l'Algérie racontée à la jeunesse* ;

Paraissant tous les mois, par livraisons de 2 feuilles in-4o grand Jésus, et contenant des Planches de Tapisseries coloriées, Modes, Musique, Gravures, Dessins de Broderies, etc.

Pour Paris, 7 fr.; pour la Province, 9 fr.; pour l'Étranger. 12 fr.

Sous ce titre, paraît depuis 15 mois une charmante publication dont le succès, maintenant assuré, est dû au talent et à la convenance parfaite de la rédaction, autant qu'au choix, à la variété et au bon goût des gravures données chaque mois. Aussi, le concours des principales maisons d'éducation de France est-il acquis à l'*Ami des Jeunes filles*, qui compte parmi ses souscripteurs des maisons telles que le Sacré-Cœur, les Dames de Saint-Joseph, de Cluny, les Oiseaux, la Visitation, les maisons de la Légion-d'Honneur, de Saint-Denis, Paris et les Loges, etc., etc... Obtenir de semblables suffrages est le meilleur de tous les éloges, la meilleure garantie qu'une publication, destinée aux demoiselles, puisse offrir aux familles.

PREMIÈRE PARTIE.

LA RÉVOLUTION ET L'ÉLYSÉE.



CHAPITRE PREMIER.

Citations et Réflexions.

« — Il n'y a nation au monde, disait Charles-Quint, qui fasse plus pour sa ruine que la nation française; et, néanmoins, tout finit par lui tourner à bien, Dieu ayant en protection particulière le *roi* et le *royaume*. »

Charles-Quint, s'exprimant ainsi, ne prévoyait pas une *République* en France.

« — *La république*, il est vrai, selon M. Guizot, ne compte point jusqu'ici parmi les gouvernements sérieux du pays (1). »

Soit; et cependant d'une part, quoi de plus sérieusement légal qu'un suffrage universel ayant donné plus de six millions de voix à Louis-Napoléon!

Oui, mais d'autre part, quoi de plus singulièrement irrégulier que la nomination du président de la répu-

(1) Guizot. Avril 1849.

blique soumise à la sanction du peuple, tandis que la république elle-même ne l'a pas été !

A cela M. Proudhon nous a répondu :

« — La république est au-dessus du vote universel, » parce qu'un peuple n'a pas le droit de ne pas voter de la république (1). »

C'est le sublime...., du burlesque. '

Rien de mieux que les citations pour bien comprendre les hommes et surtout pour bien juger les époques. Notre première république qui, selon l'auteur des *Girondins*, « n'avait qu'une seule institution : » *La guillotine*.... et dont le gouvernement ne fut » qu'un *long assassinat* (2), » enthousiasmait tellement le citoyen Marat, qu'il s'écriait : « — J'y sacrifierai tout, jusqu'à ma réputation ! jusqu'à mon honneur (3) ! »

L'honneur du coupe-tête *Marat* (4) !

Convenons-en : notre république actuelle est moins admirée de ses fondateurs. M. Proudhon l'a ainsi peinte : « — Un président incapable ; un ministère » impuissant ; une assemblée ignorante ; il y a là de » quoi perdre *dix nations* (5). »

C'est-à-dire *dix républiques*. Dix ! le chiffre des plaies d'Égypte.

Qu'est-ce que notre république ? disent les hommes du drapeau rouge. « — C'est un mannequin vide qui » sera l'objet de la risée et du mépris, si le peuple ne

(1) *Le Peuple*, journal de Proudhon. Avril 1849.

(2) *Les Girondins*, t. VII, p. 285 et 146.

(3) *Histoire des Montagnards* Alphonse Esquiros, t. II, p. 208.

(4) Le citoyen Marrast a fait depuis, en ces mois, le panégyrique du citoyen Marat : « *La logique l'absout et le drame du jour l'explique. Il se fit le prêtre de la foule.* (Opinion publique, 7 août 1848.)

(5) Proudhon, journal *le Peuple*.

» vient se placer dans ce mannequin pour lui donner
» un corps et une âme (1). »

M. le général Cavaignac avouait lui-même que celle
qui nous avait été octroyée par les *quinquenvirs* du
provisoire avait eu un *enfantement douloureux et*
pénible.

« — Heureusement, ajoutait-il, j'y ai appliqué le
» *forceps*, et cela a sauvé l'enfant (2). »

Par malheur, malgré le succès chirurgical de cette
couche laborieuse, « *la mère et l'enfant NE se por-*
» *tent PAS bien.* »

Mais le général Cavaignac qui ne blâme point la
terreur, qui accorde des récompenses nationales à l'as-
sassinat (3), et qui dit être fier de son père (vous savez
qui), lui aussi il a cependant remarqué que bien des
gens trouvaient l'accouchement de Février *une chose*
mauvaise. « — A ceux-là, s'écrie-t-il, nous ferons
» une guerre d'hommes *irréconciliables*; nous y sa-
» crifierons NOTRE HONNEUR même! »

C'est bien : mais c'est un plagiat. Citoyen Cavaignac!
il ne fallait pas piller les phrases du citoyen Marat. Je
suis pour que, en toute chose, *on rende à César ce*
qui appartient à César,

Mai et Juin 1848 auront été incontestablement, dans
nos annales, des pages terribles et néfastes. Qu'en a
pensé le chantre d'Elvire et de Robespierre? ceci :
« — Les désordres de Mai n'étaient évidemment qu'une
» *grande étourderie populaire* (4). »

(1) Journal de la *Vraie République*, 6 avril.

(2) Séance de l'Assemblée nationale, septembre 1848.

(3) « — Si, en effet, vous avez signé, lui écrivait le général
Fabvier, le projet de décret, publié par les journaux, accordant
des récompenses nationales à l'assassinat, dût la France vous
élever à la présidence, je déclare refuser mon obéissance à tout
gouvernement dont vous seriez le chef. » (7 décembre 1848).

(4) M. de Lamartine à la Haute Cour de Bourges.

Voilà qui *étourdit* la raison.

« — Le partage des terres est de l'essence de la
» *démocratie*, écrivait Montesquieu en 1748. » Depuis,
J.-J. Rousseau a dit : « — Le gouvernement du peu-
» ple, la *démocratie*, est impossible dans les grands
» Etats, et je doute qu'il ait jamais existé quelque
» part. » Enfin un publiciste de notre époque s'est ex-
primé en ces mots : « — La république veut la démo-
» cratie ; la démocratie le socialisme. Le socialisme,
» c'est la mort ; donc la république mène à la destruc-
» tion (1). »

Réflexions du *National*, moniteur de la commis-
sion exécutive.

« — Avant le 24 février, la majorité de la nation
» n'était certainement pas républicaine ; nous ne
» nous sommes jamais fait à cet égard aucune illu-
» sion. (1849.) »

Ainsi donc on a institué la république malgré la
nation. Prenons acte de cet aveu.

Il en est qui s'imaginent que le patriotisme con-
siste à vouloir le bien du pays, à consulter ses vo-
lontés et à lui parler franchement : Erreur. N'oublions
jamais les paroles du citoyen *Ledru-Rollin*, notre
Catilina, moins l'épée :

« — Croyez-vous que les révolutions se fassent en
» disant le mot pour lequel elles se font ? Non. On
» s'empare de toutes les circonstances qui peuvent
» émouvoir l'opinion publique ; et, à l'aide d'un *tour*
» *de main*, on renverse le gouvernement (1). »

« — Au profit de qui ? s'il vous plaît. »

Comus ne répond point à ceci.

(1) De la *République démocratique*, Lourdoneix. Paris, 1849.

(1) *Ledru-Rollin*, à la Haute Cour de Bourges.

Après l'*escamotage* de Juillet, le *tour de main* de Février, rien de plus logique sans doute; et pourtant M. Garnier-Pagès, se rendant à l'Hôtel de Ville le 24 Février, à quatre heures du soir, s'épou-
 vantait du nouveau *passé-passe* à l'exercice duquel il allait se livrer. « — Qu'allons-nous faire? disait-il
 » tristement à l'un de ses collègues pendant le trajet.
 » Ah! du moins, pourvu que ce ne soit pas de la
 » *république!!!* (1) »

M. François Arago, candidat au 6^e collège électo-
 ral de Paris, disait en 1837 dans une assemblée :

« — Un électeur me demande si je suis pour la ré-
 » publique. Sa question n'a rien de précis. Car Platon
 » a défini un grand nombre de républiques. De la-
 » quelle veut-on parler? (*Rire général*). Mais je vais
 » au fond de la pensée, et prenant la question dans
 » son sens général, je dis : Si je tenais la république
 » dans une main, et qu'il dépendit de moi de la lais-
 » ser sortir, non, je n'ouvrirais pas la main pour
 » donner la république à la France. » (*Vives accla-*
 » *mations.*)

M. François Arago et les siens ont, depuis ce temps,
 ouvert toutes leurs mains à la fois, et il en est tombé
 toutes sortes de républiques. Était-ce abondance de
 biens?... Les procès de Bourges et de Versailles nous
 ont parfaitement édifiés à cet égard, en nous étalant
 les ignominies monstrueuses du *pandémonium* de
 Février.

Selon M. Proudhon, qui nous assure que Jésus-
 Christ était le *premier des socialistes*, il ne peut y
 avoir de vraie république sans démocratie sociale. Or,
 qu'est-ce que le socialisme? Ce même citoyen va nous
 l'apprendre : — « Le socialisme peut être considéré

(1) *Opinion publique*, 10 juillet 1849.

- comme une puissance qui agit en raison directe de
- son unité, et inverse de son extension (1). »

A la bonne heure. Voilà une définition claire et simple qui saisit l'esprit avec autant de vivacité que de plénitude. Elle n'aura peut-être pas le même succès que sa fameuse maxime: *La propriété, c'est le vol*. Mais celle-ci, qui a déjà été publiée en 1790 par M. Brissot-Warville (2), était, elle-même une phrase volée.

Donnez-donc du neuf à la France !

Du neuf... ! Hélas ! Les Cabet, Proudhon, Pierre Leroux et consorts ne nous ont gratifié jusqu'ici que de rabâchages usés, que de lamentables *vieilleseries*.

Athènes avait ses partageux (3). Rome eut sa *loi agraire* (4). Florence, au moyen âge, fut ravagée par les idées socialistes. Le communisme est vieux comme le monde ; il a occupé Pythagore. On le retrouve en Italie, à Sparte, en Judée, et jusque chez les *bouddhistes* de l'Inde. Platon en a parlé dans sa *République* ; Campanella dans sa *Cité du soleil* ; Harrington dans son *Oceana* ; Pechméja dans son *Telephe* ; Morelli dans son *Code de la nature*, et Babœuf dans ses *Egalitaires*.

- — Mes chers amis, écrivait Marat le 25 janvier
- 1793, rassemblez-vous en force ! et partagez-vous
- les terres et les richesses (5). »

(1) Journal *le Peuple*, juin 1849.

(2) Bibliothèque du Législateur: *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et de vol*. Brissot-Warville.

(3) Aristophane s'en moque dans sa comédie des *Harangueurs*.

(4) Cicéron se déchaîne contre les communistes de son temps. — Voyez son traité de *Officiis*.

(5) *Le socialisme*, c'est l'Etat propriétaire donnant des terres en partage comme il donne des places, et changeant le sol de la France en une vaste exploitation dont il aurait la direction suprême. Ce prétendu progrès, cette bureaucratie terrienne, sub-

Eh quoi ! nous voulions *du progrès* ? Mais rien de plus rétrograde que *Février*. Que nous a-t-il offert, comme neuf ? Les imitations surannées des clubs, des sections, des banquets et des jeux de paume ; les charges, jetées au rebut, des Danton, des Marat, des Saint-Just, des Camille Desmoulins et des Fouquier-Tinville ; la ridicule répétition de promenades démocratiques avec bonnets phrygiens, piques romaines, drapeaux rouges et autres oripeaux des vieilles garde-robes de Robespierre ; le triste renouvellement des plantations d'arbres patriotiques ; une Marseillaise cacochyme, une Montagne replâtrée, un Jacobinisme caduc, et les décrépitudes du crime.

« — Que pensez-vous de la République Française ? » demandait-on à Kossuth avant sa défaite. »

Le Hongrois haussa les épaules ; et, avec un sourire de pitié, il répondit ces mots laconiques :

« — Laissez mourir en paix cette vieille ! »

CHAPITRE II.

Questions à résoudre.

Eh quoi ! personne ne voulait de la république, et tout le monde l'a proclamée ?

Mais, d'abord, qu'est-ce que c'est que tout le monde ?

En révolution, *tout le monde* : ce sont les quelques personnes qui savent, à leur profit particulier, s'em-

stituée à la propriété, est tout ce qu'il y a de plus rétrograde au monde. C'est l'état ancien et moderne de l'Égypte, enfance des nations sauvages ou fin des nations décrépites.

parer et se jouer des masses ; *tout le monde* : c'est la minorité dupante et hardie, écrasant la majorité tremblante et dupée.

Il en est qui prétendent que nous avons dernièrement *une monarchie entourée d'institutions républicaines*, et que, maintenant, nous avons *une république entourée d'institutions monarchiques*. Que de bruit pour changer quelques mots de place !

Quoi qu'il en soit, rien ne manque au nouveau gouvernement pour consolider sa puissance : de nobles dévouements lui sont acquis ; de grandes illustrations lui prêtent son secours ; et l'ordre a remplacé l'anarchie.

Mais, par malheur, née des émeutes et de l'insurrection, la république n'a cheminé jusqu'ici qu'au milieu des insurrections et de l'émeute : vu que, sur le terrain des révolutions, elle semble avoir besoin, pour vivre, des éléments qui l'ont constituée. Elle appartient à son principe.

Aussi, qu'a-t-elle offert en spectacle ? Un désordre continuel, une ruine générale, à chaque instant la guerre civile, deux fois Paris en état de siège, un présent morne et consterné, un passé lamentable et sanglant, un avenir douteux et triste. Pourquoi ? C'est qu'il lui manque le sceau de la confiance publique et la reconnaissance des services rendus : c'est qu'il faut aux gouvernements autre chose que la force matérielle, il leur faut la force morale (1).

(1) Savez-vous à quoi passait l'argent qui se dévorait sous les *Gargantua* de Février ? M. Marrast faisait espionner M. Ledru-Rollin, qui faisait espionner M. Marrast, qu'espionnait M. de Lamartine. Touchante unanimité de procédés et de confiance (Voyez le Rapport de M. Ducos à la chambre des représentants, 1849).

La république de 1793 s'était fondée sur la terreur. Elle avait un pouvoir illimité, un pouvoir qu'aucune royauté n'eût jamais et ne pourrait jamais avoir. Elle se jouait de tous les principes, ne respectait aucune loi, confisquait, proscrivait, égorgeait, sans obstacles comme sans scrupules. Elle avait liberté plénière dans le despotisme, et puissance suprême dans le crime. Aucun frein à sa volonté. La hache du bourreau à la main, fier de son trône de cadavres, et foulant à ses pieds la nation épouvantée, elle se glorifiait de s'être fait une monstrueuse propriété de toutes les abominations humaines.

Eh bien ! munie de cette autorité sans bornes, la devancière de Février s'est-elle maintenue triomphante dans sa région de meurtres et de désolations ? Appuyée sur ses infamies est-elle restée la tête levée ? Non. Elle est retombée dans la boue et le sang d'où elle était sortie. Elle a passé sur la France comme le génie de la destruction, comme un météore incendiaire ; et elle a disparu, foudroyée, au milieu des malédictions du genre humain.

C'est qu'avec toutes les forces matérielles de sa position, n'ayant pour soutien ni l'honneur, ni le droit, ni la justice, il lui manquait la force morale.

Napoléon, à cette époque, arrivé du lointain de l'Egypte avec un sceau mystérieux sur le front, ne trouvait devant lui que des ruines. Il fallait un nouvel édifice. Le vainqueur de l'Italie frappa de la pointe de son épée la république moribonde ; et l'empire apparut à l'Europe. En se ceignant du diadème, il couronnait en lui son armée. Double triomphe et double force.

Sous ce règne, où l'on jetait de côté *la liberté*,

comme on s'en jouait sous la république, il ne fut question que de *gloire*. L'empire se fondait sur elle ; et le conquérant vivait de conquêtes. Mais il s'usait dans les victoires. Un jour vint où les quatre vents du ciel et de la terre enlevèrent la tente du héros, cette radieuse tente européenne qu'on avait prise pour un monument impérissable et qui n'était qu'une fantasmagorie merveilleuse. La fortune lui faisait défection, tout lui manqua de suite à la fois. L'homme des miracles ne parut plus que l'homme de l'usurpation. Chacun se disait, au pied de sa fameuse colonne, qu'il n'était monté là si haut pour dominer le siècle qu'en foulant l'espèce humaine de son talon d'airain. Le prestige fut rompu quand le glaive fut brisé. L'Aladin des jours d'Austerlitz et de Marengo avait perdu sa lampe merveilleuse ; il s'éteignit dans ses splendeurs. N'ayant point d'égal sur le trône, n'ayant point d'égal dans l'histoire, prince unique parmi les princes, il passa sans aïeux et sans race. Rien auparavant, rien après. Il ne resta de lui que son nom... sa tombe et l'immortalité.

Il avait eu la terre en ses mains, mais la terre couverte de décombres. Ses lauriers sans nombre et si beaux, il les avait vu croître et verdir... mais sous les larmes des familles et sur un fumier de victimes. Sa gloire, allumant le feu aux quatre coins de la terre, avait ressemblé à cette statue de Moloch dans le corps de laquelle on jetait les générations naissantes : elle avait vécu de la mort. Aussi, quand le grand moissonneur des champs de bataille fut s'asseoir tristement au rocher de l'exil, battu par les flots de l'Atlantique, le monde, comme une plaine fauchée, resta désert derrière lui.

Lui, plus que personne ici-bas, il avait cependant tout soumis à sa volonté ; mais il n'avait eu foi que

dans les forces gouvernementales dont il s'était entouré ; il avait jeté sous le tranchant du sabre et de l'arbitraire la puissance des idées et des principes. Ses exploits tenaient du prodige ; mais , à travers les bruits de sa renommée , aussi éclatants que le tonnerre , on avait ouï le sourd gémissement des nations et les sanglots lamentables du peuple. Il tomba parce que l'ordre moral étant à l'ordre matériel ce que l'âme est au corps , le second ne pouvait être durable qu'en s'appuyant sur le premier. Tous deux lui manquèrent ensemble.

Passons au roi Louis-Philippe.

L'établissement de Juillet avait une armée nombreuse, des généraux aguerris, une police puissante, des fortifications imprenables, des caisses pleines d'argent et des chambres dévouées. Comment, avec de pareils moyens, tous les rêves dorés de 1830, toute la lune de miel du roi citoyen, avaient-ils pu s'évanouir comme de honteuses déceptions ? C'est que, négation de tout principe, à ce corps il manquait une âme. Ce corps paré n'était qu'un cadavre.

On se rappelle les mots du duc d'Orléans au duc de Mortemart, en 1830 : « Dites au roi que je me ferai plutôt mettre en pièces que de me laisser mettre la couronne sur la tête. » Peu après vint M. Lafitte, et celui-ci parla en ces termes : « *La couronne ou un passeport !* » La couronne fut préférée.

Puis, au commencement de son règne, Louis-Philippe laissa tomber cette phrase de ses lèvres, phrase ironique en sa pensée, prophétique en celle de Dieu : « *Je suis un pont vers la république.* »

Pressentait-il déjà qu'aux journées des revers et de la fuite, lui qui avait choisi la *couronne*, il n'aurait même point un *passeport* !

L'élu de Juillet avait élevé une colonne à l'insur-

rection; n'avait-il donc pas songé que cette prime d'encouragement prescrirait un jour à de nouveaux insurgés le droit d'exterminer les anciens! Aussi, hors de toute morale, il est tombé en quelques heures, sans résistances et sans lutte. Qu'avait-il manqué à son trône? La force que donne le droit (1).

Mais il en est qui vont me répondre : « — Les rois » légitimes, aussi, ont été vus chassés de leurs trônes. » Aucun pouvoir ne se soutient en France; toute » croyance y a disparu. Le vrai comme le faux, le » juste comme l'injuste, la légitimité comme l'usur- » pation, tout y passe, tombe et périt. »

Non : la monarchie légitime ne passe ni ne périt. Qu'elle tombe, elle se relève. Elle ne ressemble en rien à ces puissances éphémères qui, venues du hasard, retournent au néant. Elle a ses chutes et ses revers, comme la belle saison a ses jours de nuages et de deuil; mais elle est du nombre de ces monuments que les tempêtes peuvent ébranler, mais ne sauraient détruire. Quels que soient les tourbillons épais qui le voilent momentanément au milieu des désastres, le vent passe, la poussière tombe, et, au premier rayon de soleil, le monument, plus beau que jamais, reparaît calme et triomphant.

Au 15^e siècle, un prince anglais s'emparait du

(1) M. Madier de Montjau père, racontant les faits de Juillet, a écrit ces mots remarquables qui ont fait une vive sensation : « Alors, les destructeurs de la Charte et de la dynastie eurent honte et peur... Ils avaient décapité la royauté elle-même et » brisé la couronne, en croyant la déplacer...; alors ils regrette- » rent amèrement un berceau..., qui eût été entouré, au dedans » comme au dehors, de tant de sympathies puissantes. » (8 août 1849.)

conquête, la gloire, le génie ; c'était l'Europe asservie, les légions conquérantes et la France sauvée ; l'empire, en un mot, c'était l'empereur ; c'était Napoléon faisant d'abord le tour du monde aux bruits des trompettes et du tambour, puis reposant sur sa colonne avec la magnifique spirale de ses victoires lui servant de piédestal, et montant vers les cieux avec lui. C'était celui qui semble aujourd'hui ne plus tenir aux temps modernes, mais appartenir à l'âge des fables ; celui qui, classé désormais parmi les vieilles immortalités, ne tient plus ni à une dynastie, ni à une nation, mais à toutes les annales et à tous les peuples. Or, où sont aujourd'hui les héros de la grande armée ? les Titans des Pyramides et l'aigle de Wagram ? Où sont les nations soumises, les factions enchaînées, les prestiges du diadème ? Qui penserait à continuer l'Alcide du pont d'Arcole et le Prométhée du roc de Sainte-Hélène ! Où est l'époque et où est l'homme ? Qui pourrait maintenant oser dire : « JE SUIS, ou même : *Je serai* NAPOLEON !

Puis, si l'empire était Tilsitt et Wagram, l'empire aussi était Moscou et Waterloo. Si, parmi les phalanges des camps, il y avait la *redingote grise* du héros, parmi les populations de l'Etat il y avait les *coupes réglées* du despote. S'il avait cueilli toutes les palmes de la victoire, il avait détruit aussi toutes les libertés du pays. S'il était nos armées dans toutes les capitales étrangères, il était aussi toutes les armées étrangères dans Paris. Si ce fut enfin la conquête et les prodiges, ce fut aussi l'invasion et le deuil. Toutes les parties du drame se tiennent. Qui voudrait les renouveler ! Qui oserait en désirer le retour !

Que faire en pareille position ?

L'action est impossible, l'inaction l'est plus encore. L'une est imprudence, l'autre est honte : tous deux sont dangers et menaces.

Pour marcher, il faut être sur ses pieds, et n'avoir ni fers ni entraves. Or, un gouvernement révolutionnaire, si fort qu'il paraisse, n'est jamais ni debout, ni libre. Louvoyant au milieu des insurrections qui le créèrent et qu'il voudrait tuer, il rampe dans les boues de la bassesse, ou se hisse sur les échasses de la terreur. Il chancelle devant le droit, ou bien il glisse dans le sang.

Néanmoins, la France, toute brisée qu'elle est par les révolutions et les contre-révolutions, n'est point encore découragée de ses expérimentations gouvernementales ; elle continue à se jeter, les yeux fermés et la tête baissée, à travers les utopies républicaines, les bouleversements sociaux et les ruines générales. Comme le génie des ténèbres, elle a voulu une route entre les abîmes, elle a son pont sur le chaos. Ne la voit-on pas faire encore une sorte d'attention au citoyen Cabet ? Et lorsque celui-ci est condamné pour fait d'escroquerie à deux ans de prison, ne lit-elle pas froidement ces phrases :

« Le gérant de l'Icarie, condamné pour escroquerie !!!... On n'y saurait penser sans se rappeler la condamnation de Socrate et de Jésus-Christ ! Jésus fut pendu entre deux voleurs (1). »

Résumons-nous : *Qu'a fait le pays ?* le pays des hommes de Février ?

Il s'est d'abord frappé à mort ; puis, voulant faire participer les nations voisines aux charmes de son agonie, il a ricoché sur l'Europe.

Aussitôt, les révolutions, fougueuses cavales au

(1) *La Voix du Peuple*, journal des 8 et 9 octobre.

chose. On applaudit tout au hasard. On eût acclamé... Dieu sait quoi !

Car, avant tout, on voulait vivre.

Aucune résistance au nouveau gouvernement. Dès son début, qu'il eût de forces ! « La *république* est » inébranlable, disait M. de Lamartine, vu qu'elle est » cerclée de fer et de feu ; qu'on l'aime ou qu'on ne » l'aime pas, peu importe ! on y a été enfermé par » une volonté supérieure aux volontés humaines (1). »

Une *volonté supérieure* à la *volonté nationale* ! A merveille. C'est une résurrection du *droit divin*, au profit de la *république*. Le croirait-on ! les socialistes eux-mêmes ne veulent plus du *suffrage universel* ; ils s'en méfient, ils en ont peur.

Où, car au milieu de ses triomphes, et malgré ses nombreux appuis, la peur est le sentiment dominant de l'état actuel. La France, en face de l'Europe, est aujourd'hui dans une situation éminemment effrayée.

Démocrate elle a peur des pays aristocratiques.

Républicaine, elle a peur des pouvoirs monarchiques.

Royaliste, elle a peur des doctrines républicaines.

Progressive, elle a peur du mouvement communiste.

Révolutionnaire, elle a peur des idées de réaction.

Réactionnaire, elle a peur des maximes de révolution.

Guerrière, elle a peur de la paix.

Pacifique, elle a peur de la guerre.

Enfin tout l'effraie ; et la raison en est simple : c'est qu'ayant successivement adopté tous les systèmes di-

(1) Lamartine. *Conseiller du peuple*.

vers, et se trouvant en dehors de toutes les idées générales, elle n'appartient réellement à aucun ordre de choses : état évidemment transitoire.

En conséquence, elle, non plus, elle n'a ni la force morale que donne la confiance publique, ni la foi en elle-même que donne la consécration des temps.

« — Serait-ce un état sans ressources ?

» — Non.

» — Comment en sortir ?

» — Lisez l'histoire.

» — Y aurait-il un remède ?

» — Sans doute.

» — Et quand viendra-t-il ?

» — Patience ! »

CHAPITRE III.

Les états de siège.

Paris, depuis que la nation est en république, a eu je ne sais combien d'insurrections, d'arrestations, d'incarcérations, de déportations, de transportations, etc. N'oublions jamais cette vérité de M. de Lamartine : « La République veut bouillonner. »

Le principe des révolutions modernes est le droit de renverser indéfiniment tous les gouvernements qui s'établissent : *Droit divin de... la liberté*. Or, le 24 Février, qui a déjà tant bouillonné, voudrait un avenir non moins en ébullition. Avouons-le cependant, il y a eu amélioration dans le dernier état de siège de la capitale. Comparons le second au premier.

L'un, sous le général Cavaignac, était effrayant et

sinistre. L'artillerie et la cavalerie campaient nuit et jour sur les boulevards où ne passait plus personne à neuf heures du soir, et où s'étalait tristement la paille des bivouacs. Tous les théâtres étaient fermés; toutes les promenades abandonnées. On n'entendait, sous les ombres, après le coucher du soleil, que le pas cadencé des patrouilles armées qui sillonnaient la ville, et que le cri funèbre des sentinelles. Ça et là passaient des prisonniers à figures sauvages, arrêtés par des soldats à figures consternées. Les déportations avaient lieu sans procès et sans jugement; les listes de proscription se faisaient sans bruit et sans publicité. Les conseils de guerre se réunissaient en silence et à l'écart. Des journalistes étaient mis au secret. La terreur était dans l'air, au fond des cœurs, sur les physionomies; et quand venait l'heure où jadis les équipages de la grande cité se rendaient joyeusement aux spectacles, aux bals, aux concerts, Paris, gardé à vue comme un criminel, agité mais silencieux, magnifiquement éclairé mais désert, Paris semblait frappé d'anathème. C'était Ninive condamnée : Ninive au quarantième jour !

Le général Cavaignac l'avait ainsi voulu. Le *républicain* s'était-il persuadé qu'il fallait tout cela pour en arriver à être le *dictateur* !

Décrivons l'autre état de siège.

Celui-ci, quelle différence ! Il laisse en complète liberté tout ce qui n'est pas désordre et anarchie. Il est dédaigneux, mais humain ; il est railleur, mais généreux. Le général Changarnier n'y traîne pas les vaincus, liés et garottés derrière son char, à la vieille façon des républicains de Rome et de la Grèce ; il ne prend point au sérieux les ignobles parades de ses adversaires ; il ne les massacre point derrière des barricades qu'il aurait pu leur laisser faire à soa

profit : non : sans lutttes et sans combats, il les débände en se jouant ; il les disperse au pas de course ; il fait sauter par les fenêtres les bateleurs de 1848 avant qu'ils aient eu le temps de procéder à de nouveaux *tours de main*. La muscade révolutionnaire est restée, cette fois, déconfitte, sous le gobelet ; et Changarnier, donnant aux apôtres de la démocratie sociale la plus sanglante des leçons, les livre à la risée publique, atteints et convaincus de lâcheté. Devant lui, en définitive, tous les Goliath de l'anarchie, tous les pourfendeurs de l'ordre européen, s'évanouissent en pygmées, non sous le feu des mitrallades, mais sous les huées du ridicule.

Le général Changarnier l'avait ainsi voulu. Le vaillant soldat avait pensé que c'était ainsi qu'on devait se faire, non *le dictateur* d'une capitale, mais le libérateur d'un pays.

A la suite de ce tableau comparatif, relatons un incident qui prouve que les révolutions ont, parfois, leur côté comique.

L'année 1848, un préfet avait reçu la dépêche télégraphique suivante :

« Arrêtez par tous les moyens possibles le citoyen
» *Louis-Napoléon*, s'il se présente dans votre département !

» *Signé LEDRU-ROLLIN.* »

L'année d'après, ce même préfet reçut une autre dépêche ainsi conçue :

« Arrêtez par tous les moyens possibles le citoyen

» *Ledru-Rollin*, s'il se présente dans votre département !

» *Signé* Dufaure, ministre de LOUIS-NAPOLÉON. »

On ne saurait vraiment prévoir qui ce même préfet pourra être chargé d'arrêter l'année prochaine... s'il n'est pas arrêté lui-même.

Que sont devenus, en majeure partie, les grands hommes de Février ; les suprématies du *provisoire* et de l'*exécutif* ? Ils ont passé à l'état d'ombres : mais non, hélas ! d'ombres heureuses. Au surplus, le régime républicain n'en fait pas d'autres. Ses apparences de chefs de partis finissent toujours par ne plus être que des *cloches* sans timbre, des *brouillards* sans figure, et des *memento* sans valeur.

Rien de plus étrange que l'état de la France et de l'Europe, aussitôt après la grande et mensongère affiche, aux murs de Paris, de ces trois facéties sacramentelles : *Liberté, Égalité, Fraternité*. En proie à une invasion générale de barbares, moins la grande figure d'Attila, la France et l'Europe s'étaient mises à lutter de toutes parts contre l'ennemi de toutes choses. Cet ennemi commun : les uns l'appelaient *république*, les autres *communisme*. Celui-ci le nomme *liberté*, celui-là *régénération*. Cette hydre aux mille têtes, se donne mille noms à sa guise, et, de même, prend mille formes. Quelle est sa suite ? La *terreur* ; et où mène-t-il ? A l'*abîme*.

Qui avait enfanté ce monstre ? Hélas ! *Juillet* et *Février*, les deux *semblables* de la trahison, les *ménages* de l'anarchie.

Et cependant leurs paroles d'*affranchissement*

humain, mystification de tous les siècles, ont été saluées par l'aveuglement des peuples comme *émancipations lumineuses*. Le monde a été soulevé. Les *anabaptistes*, les *albigéois*, les *malendrins*, les *vandois*, les *écorcheurs*, les *maillotins*, et autres figures sanglantes du moyen âge, ont été ressuscitées sous le nom de *socialistes*, à la voix de nos Brutus rouges. La hache est encore levée...

Que Dieu veuille sauver la France !

CHAPITRE IV.

Ce qu'a fait dernièrement le pays.

(Le pays révolutionnaire, bien entendu).

Ce qu'a fait le pays, depuis le 24 février ? *Le pays des hommes d'alors ?*

Il a d'abord roulé d'émeutes en émeutes ; il a promené ses torches incendiaires de nations en nations ; il a essayé de tout détruire au dehors comme il avait tout abattu au dedans ; il voulait enfin refaire une Europe à son image, où il ne serait resté debout que la révolte et les ruines, les républiques et la peste.

Récapitulons les événements.

La révolution de Février, dont l'étrange personnel remplaçait au timon de l'Etat Louis XIV et ses augustes successeurs, Napoléon et ses grands capitaines, avait été non-seulement un malheur incalculable, mais encore une honte sans mesure. Or l'humiliation, en France, est la plus poignante des infortunes.

Aux horribles tempêtes de février, d'avril, de mai

et de juin 1848 avaient succédé quelques éclaircies à l'horizon politique. Fait inouï dans l'histoire, ceux qui n'avaient pas voulu de la république avaient été forcés, pour échapper à l'anarchie, de la défendre contre ses fondateurs, dignes héritiers des *frères et amis* de 93, qui savaient si bien s'entreguillotiner. Il fallait un président à la république ; ce fut au *suffrage universel* à le proclamer. Mais l'Assemblée constituante avait son candidat de prédilection : *Cavaignac*, fils de régicide. Il convenait à ses idées. Or, craignant que les masses, dans les collèges électoraux, ne vinssent à nommer quelqu'un qui fût *de leur choix*, l'assemblée mit tout en œuvre pour faire nommer quelqu'un qui ne fût pas le choix du pays, et cela, bien entendu, pour obéir à la volonté nationale !

Perpétuelle dérision.

Louis-Napoléon l'emporta.

Pourquoi?... C'est que le journal officiel de l'Assemblée constituante, le *National*, avait écrit ces lignes : « Tous ceux qui voteront pour Louis-Napoléon, » voteront contre la république. »

Six millions de voix répondirent.

Le candidat opposé à Cavaignac fut donc adopté avec transport, parce qu'il était offert comme une protestation contre l'ordre des choses. Mais le dix décembre était-il une solution ? Non. Ce n'était qu'un épisode.

L'Assemblée venait de voter sa constitution sous les *libertés* de la *dictature*, des *insurrections* et de l'*état de siège*. C'était à la France, à son tour, à manifester son opinion : que fait la France à l'instant même ? Elle se jette avec enthousiasme dans l'espérance que lui donne un nom... qui jeta la première république par les fenêtres.

Ainsi donc, et dans l'espace d'un demi-siècle, nous

aurons vu cette même France, au milieu des bourrasques révolutionnaires, venir s'abriter, après tous ses désastres, tantôt sous le bouclier de la gloire, tantôt sous les auspices du droit, tantôt sous le prestige du souvenir : tant il est vrai qu'elle cherche constamment son unité dans un homme, sa sécurité dans un principe, et sa puissance dans un nom.

A défaut d'une hérédité de monarchie légitime, elle avait pris une hérédité de gloire nationale. Mais le génie ne fait pas toujours partie des successions. Et puis, que pourrait fonder le successeur du César français ? Une *république* : volontiers ; mais il lui faudrait des *républicains* ; et où sont les idées, les hommes et les mœurs qui conviennent à cet ordre de choses ! La présidence, telle qu'elle est décrétée, qu'on prend, qu'on perd et qu'on ne peut reprendre, n'est qu'une transition passagère ; elle n'aura qu'une courte durée (1).

Un empire ! Eh bien, soit encore. Mais comment le faire revivre ? Il dort dans le sépulcre des Invalides où repose le soldat de Waterloo. Toutes les flatteries enthousiastes qui sont adressées aujourd'hui à cette brillante idole ne sauraient la remettre debout sous la pourpre. L'encens qui souvent tue les vivants ne saurait ressusciter les morts.

Un empire ! au temps actuel ! Mais avec quoi et avec qui ? L'*empire* est une illusion d'optique. L'*empire* est passé à l'état d'épopée. L'*empire*, c'était la

(1) On a calculé que les élections de la présidence se renouvelleraient tous les deux ans et demi environ, à cause des décès, démissions, révocations et déchéances qui pourraient s'opposer à l'accomplissement entier de la période de quatre ans, fixée par la loi. Ainsi, tous les deux ou trois ans, fièvre générale ; ruine du commerce et de l'industrie ; état social remis en question ; tempêtes à tout renverser.

trône de Charles VI. Lancastre, couronné à Paris, se fit alors *roi des Français* ; mais Charles VII, proscrit, à Bourges, n'en était pas moins *roi de France*. Alors aussi, la peste, fléau moins fatal encore que les révolutions, marchait à la suite des commotions politiques. « Quand la corruption est dans les cœurs, » disaient les oracles du temps, l'épidémie s'empare « des airs, et la nation périt de deux morts (1). »

Mais Dieu, touché des désolations du plus beau pays de la terre, suscita l'héroïne de *Vaucouleurs* ; et l'usurpation, qui n'eut jamais de racines sur le sol sacré de saint Louis, disparut comme une vision mensongère, comme une imposture fatale. La gloire ramenait le droit : le droit ramena le bonheur.

Plus tard, avant le beau règne du Béarnais, un fantôme de souverain, *le cardinal de Bourbon*, vint à surgir encore des insurrections de Paris ; qu'advint-il de ce nouvel insensé ? Il s'évanouit ignominieusement au milieu de la sphère des désordres et des turpitudes où flottait sa ridicule puissance. L'étoile d'Henri s'était levée, et cet Henri sauvait la France.

Après la Ligue vint la Fronde. Encore des émeutes, des trahisons, des barricades, des guerres civiles !... Encore un jeune roi forcé de quitter sa capitale !... Encore le royaume au bord de l'abîme !... Et quoi, en dernier résultat ?... la déconfiture des traîtres, et le grand siècle de Louis XIV.

Poursuivons : quel affreux spectacle !

En abattant la tête d'un monarque, le rasoir national de 1793 avait cru tuer la monarchie. Monstrueuse erreur : vain délire. Un quart de siècle ne s'était pas écoulé que, venant arracher la patrie

(1) *Les Écorcheurs*, t. 1.

frein ensanglanté, partirent accompagnées des bruits de la foudre, et suivies des vents de la peste. Elles brisaient les barrières au lieu de les franchir. Leurs hennissements étaient la mort; leurs naseaux soufflaient l'incendie. En déchainant ces bêtes féroces, on avait crié aux peuples : « La *résurrection* vous arrive ! » et elles n'ouvraient que des tombes, et elles n'apportaient que *le néant*.

L'Allemagne, l'Italie, Berlin, Vienne, et jusqu'à la grande cité de Rome, virent passer tour à tour, comme au brisement du septième sceau de l'Apocalypse, ces vagabondes visions des jours néfastes, ces imitations anticipées de la fin des temps. Satan leur avait dit : « *Allez !* » et, joignant aux horreurs de la destruction les paroles du sacrilège, elles clamaient : « *Le Christ nous envoie* (1) ! »

CHAPITRE V.

Ce que cherche aujourd'hui le pays.

Le pays cherche, en ce moment, à nettoyer les écuries d'Augias.

(1) Parmi les monstruosité de l'Europe, il fut particulièrement remarqué que les hommes de blasphème et d'impiété qui prêchaient la désorganisation générale, se présentaient avec des semblants de religion dans la pensée, et le nom du *Christ* sur les lèvres. Un nouveau journal parut en juin 1849, intitulé *le Christ républicain*. Il s'exprimait comme ce confrère de Robespierre qui, traduit devant les tribunaux, après le 9 thermidor, et interrogé sur son âge, répondit : « J'ai le même âge que le *sans-culotte Jésus*, quand il fut crucifié par les *aristocrates*. »

La république n'a-t-elle pas à se laver de toutes les ignominies de ses premières installations !

Longue tâche et rude besogne.

Mais aussi, dans ses entreprises qu'elles qu'elles soient, la république a infiniment plus de latitude et de facilités que la monarchie. La république peut se permettre impunément les énormités les plus patentes. Il n'est rien d'illégal ni de scandaleux pour elle à l'endroit de ses faits et gestes ; car elle parle, agit et commande au nom du peuple souverain. Or, au nom de tous, on a le droit de ne respecter personne. Où tout se dit sacré, rien ne l'est.

Le peuple souverain, de temps à autre, peut se mitrailler lui-même à sa convenance, sans que la chose publique (*res publica*) ait, logiquement parlant, le moindre blâme à déverser sur lui, vu qu'il est dans l'auguste exercice de son autorité imprescriptible, et qu'il est évidemment le maître de se suicider, si bon lui semble : c'est sa souveraineté qui se déploie.

Un peuple roi, d'après le même système, peut, périodiquement, se bouleverser à sa guise. Il en souffre fort : c'est possible. Il y gagne peu : c'est tout simple. Mais il a marché dans sa propre force et dans son libre vouloir. Puis, n'est pas *république* qui veut ; et, lorsqu'on a ambitionné les prérogatives de ce régime, il faut en accepter les charges.

Conséquemment, bien que l'émeute, à la suite de longues perturbations, entraîne d'affreux désastres, elle a été vue entourée de louanges et de respects. Là où l'insurrection est réputée un devoir, nul ne doit insulter la révolte : c'est l'arche sainte des souverainetés populaires, dont le tabernacle est Paris. La république, aidée du suffrage universel, peut donc, au nom de la *liberté*, incarcérer les représentants dont elle a déclaré la personne inviolable ; elle peut,

au nom de la Constitution, violer toutes les lois qu'elle a proclamées fondamentales. Elle peut aussi, au nom des intérêts sacrés de la tribune et de la presse, bâillonner tous les orateurs et faire taire tous les écrivains. Elle peut enfin, sans en arriver précisément au drapeau rouge comme en 1793, planter les arbres de la terreur (1) et chanter l'hymne des guillotines.

Quelle est la monarchie qui, dans son sens à elle, oserait agir avec une pareille indépendance ? La royauté a, personnellement, une responsabilité à sauver, un honneur à défendre et des garanties à assurer ; elle a des règles et des bornes. La *chose publique*, au contraire, n'ayant rien d'individuel et de distinct, est dans une sphère au-dessus des responsabilités, des garanties, des bornes et des règles. Sa gloire et son honneur, éparpillées sur tout et appartenant à tous, ne sont à personne et ne sauvegardent rien. Ses coudées sont libres et franches. Point de frein à son despotisme : car de même qu'il n'y aurait guère moyen de distribuer des prix honorifiques à qui que ce soit, là où il faudrait des palmes à la multitude, il n'y a plus de forfaits à punir, là où le crime est général.

Mais revenons à la question.

Que cherche, en ce moment, le pays ?

A se débarrasser, peu à peu, de tous ceux qui ont

(1) Lors de la plantation de ces arbres (qu'on dé plante aujourd'hui), on fit le quatrain suivant :

- Il aurait fallu que le chêne
- Fût l'arbre de la liberté ;
- Ses fruits auraient nourri sans peine
- Les... citoyens qui l'ont planté. »

créé sa république et de tous ceux que sa république a créés.

Le pays a eu honte de ses œuvres : honte de sa progéniture.

Elle a débaptisé les rues et les lycées dont elle avait d'abord changé les noms. Elle a mis à l'index le mot de *citoyen* pour rétablir au *Moniteur* celui de *monsieur*.

Elle eût voulu se consolider ; mais se fait-on un *plain-pied* dans le vide ? Elle voudrait réparer le mal ; mais réparer le mal sans détruire la révolution, autant vaudrait croire qu'on peut vivre quand on est sous le couvercle d'une tombe.

Voyez, au surplus, les actes de la république depuis qu'elle a un président de son choix : elle n'a travaillé qu'à la chute de ses apôtres de la veille et qu'à l'extermination de ses séides du lendemain. Elle a désavoué ses correspondants de Prusse, elle a renié ses camarades d'Allemagne, elle a laissé fustiger ses sœurs d'Italie, elle a occis sa fille de Rome.

Mais, en nos recherches présentes, n'y a-t-il pas plus encore à faire ! Est-ce assez d'avoir mis obstacle à la propagande du mal ; ne faut-il point en arriver au rétablissement du bien ? Suffit-il de ne plus abattre ; n'a-t-on pas à réédifier ? Pourquoi, après avoir répudié les fausses doctrines, ne pas proclamer les vrais principes !...

On est en bonne voie : courage !

CHAPITRE VI.

Fêtes de la République.

Après les révolutions, les fêtes. Après les barricades, les joies. Ce fut là, à toute époque, les habitudes de Paris.

Pendant les abominations de la terreur, on dansait la Carmagnole sous la guillotine. Aux jours des plus sanglantes démenées, on avait des bacchanales pour fêter *la déesse Raison*. La grande cité, joignant le burlesque à l'atroce, ne manquait aucune occasion, sous Robespierre et compagnie, de chanter, de banqueter, de parader, d'illuminer, de cabrioler, en l'honneur de toutes les calamités qui fondaient sur elle. L'usage s'est perpétué.

La populace parisienne a toujours manifesté les plus joyeuses sympathies pour tout ce qui met la tranquillité de l'Etat sans dessus-dessous. On se rappelle *les fameux Lumpions* qui dévorèrent tant de suif après les triomphes successifs de la république de Février sur les républiques subséquentes. Qui pourrait oublier la consommation mélodramatique que fit ensuite Paris de figures en plâtre badigeonnées, de colonnes en carton bariolées, de faisceaux *tricolores* à quatre couleurs, vu celle de l'or, et de trépieds prophétiques où ne brûlait aucun feu sacré ! Certes, toutes ces pompes grotesques, à contre-sens de la situation, étaient des chefs-d'œuvre de mauvais goût, que ne saluaient ni franchises joies ni bonheur réel, et que contemplait, tristement ahui-

rie, la foule honnête et muselée. Mais, disait-on aux étrangers, « cela consolide la chose. » La chose était... *vous savez quoi.*

Parmi ces étonnantes fêtes de *consolidation*, les convois funèbres se signalèrent. Ils cheminaient de la Madeleine à la Bastille entre des milliers d'aunes (ou mètres) de rubans tricolores qui se balançaient des deux côtés du pavé, comme des ceintures de danseuses. Que de chevaux à plumes de deuil ! Que de tambours à crêpes noirs ! On exploita merveilleusement le long des boulevards, à l'imitation de Louis-Philippe, et à la plus grande gloire de la rébellion, le genre sarcophage et corbillard. C'était vraiment un spectacle gratis des plus curieux que ces catafalques, remplis d'illustres victimes insurgées, dont personne ne savait ni le nom, ni les promesses, et qui se rendaient processionnellement, avec une solennité *royale*, à je ne sais quelle fosse commune, sur le flonflon des *Girondins*, en guise de *De profundis*.

Immortalités dérisoires ! C'étaient des moqueries sépulcrales : on jouait avec des cadavres (1).

On se rappelle la fête militaire de la *Fraternité* qui eut lieu à l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. Jamais il ne s'était vu pareil assortiment en plein air de képis et de briquets, de fourniments et d'escopettes. Là toutes les gardes nationales de Paris et de la banlieue, avaient

(1) Parmi les défunts à qui on rendit les honneurs de tête couronnée, il s'en trouvait un qui était mort aux Tuileries pour y avoir avalé un diamant de la couronne afin de le voler. La pierre précieuse avait eu l'indignité de déchirer les entrailles de cette illustration.

été appelées à faire d'abord exhibition de leurs buffleries, puis à contempler les augustes traits du *provisoire*, ainsi nommé, parce que la plupart de ceux qui le composaient étaient de ces figures de lanterne magique ou d'ombres chinoises qui n'étaient là que pour disparaître : vu qu'il fallait, vite, autre chose. La mise en scène était soignée. On y voyait, sur des gradins, à l'Arc de l'Etoile, se prélasser comme pouvoir, ce qui, peu après, allait être vilipendé comme proscrit. L'humiliation tarpeïenne était à quatre pas de cet orgueilleux Capitole. O grand siècle de *passes-passes* !

La fête suivante eut un retentissement plus grand encore : Ce fut celle de *la Concorde*. Y avait-il opportunité de réjouissances ? on va aisément en juger. La capitale, qui se relevait d'une émeute et qui allait se précipiter dans un massacre, *boîmbançait* entre deux désastres. Elle avait éprouvé la pénible satisfaction de voir s'ouvrir 171 clubs dans son sein ; et, à la Bourse, elle s'était tristement émue à la vue d'une dégringolade de 80 fr. sur la rente. N'importe ; la fête était destinée à faire *concorde* la France avec ses démolisseurs : et le gala fut commandé : gala patriotique... et à jeun.

Dès le matin, une profusion de chars de victoire se mirent à traîner lentement de la Bastille au Champ de Mars toute espèce de marchandises triomphales : faux toupets et lits mécaniques ; statues de fer et gerbes de blé ; pianos et bas de coton ; bouquets de plumes et dents postiches. C'était une promenade nationale de produits industriels, passant, plus ou moins, pour chefs-d'œuvre, mais cheminant tous en carrosse. Les producteurs suivaient à pied. Tout cela était accompagné de plusieurs centaines de jeunes filles, *charmantes vierges*, selon le programme, mais se

faisant, justement, remarquer par la complète absence de ce qui devait constituer ces deux titres.

Là, brochant sur le tout, devaient apparaître des bœufs du marché de Poissy avec de longues cornes dorées, comme dans les contes de *ma mère l'oie*; mais, après mûre réflexion, on avait renoncé à cette riche peinturlure. Puis, les bêtes des mystères d'Isis avaient été supprimées elles-mêmes; et les *Apis* d'abattoir s'étaient vus remplacés par de grosses juments de labour qui paraissaient tout étonnées de figurer à cette sorte de carnaval. Elles avaient à trainer, sur un immense échafaudage ambulant, toute une mythologie champêtre avec ses instruments aratoires: hommages à l'agriculture. Le tout était surmonté de deux demi-bras patriotiques et dorés, se donnant une poignée de mains républicaines et reluisantes. Puis enfin, pour que le lourd et rural attelage eût une allure pimpante et patriotique, on l'avait pavoisé de calicots tricolores, et, en cadence ou non, sur la route, on lui chantait la *Marseillaise* à tue-tête.

Etourdissantes niaiseries! Jamais, dans ses inventions de joies citoyennes et citadines, le stupide ne s'était élevé à une hauteur si démesurée.

Voici la solennité la plus marquante! celle qui se répétera chaque année! La fête de la *constitution*. Elle aura son cachet à part.

La grande loi fondamentale ayant été enfantée par l'assemblée nationale, sous la dictature Cavaignac, était alors surnommée la *constitution de l'état de siège*. On la disait *sabrée*: peu importe. Elle n'en avait pas moins le droit, selon MM. Marrast et Sénard, d'être inaugurée en plein soleil. Mais, au jour

et à l'heure choisis, *le soleil*, hélas ! fit défaut. Au lieu de l'astre, on eut la neige.

C'était en novembre, au beau milieu d'une des places les plus aérées de Paris, et tout auprès de la rivière, que, par une idée aussi heureuse que fraîche, 44,000 maires, venus des *quatre* coins de la France, avaient été appelés à entendre la lecture faite en plein vent, et chapeau bas, des *cent seize* articles de la *douzième* constitution de nos *soixante* dernières années (1).

Pour ce grand œuvre national, on avait pris beaucoup de conseils ; mais, par malheur, on avait oublié de consulter le baromètre et la saison. La température de la république était ce jour là, infiniment au-dessous de zéro. L'État, du moins, aurait dû, à ses frais, fournir de suite aux représentants et à la commission exécutive de quoi se garer des fluxions de poitrine, au milieu de leurs joies constitutionnelles ; mais où trouver assez de parapluies, de bonnets de soie, de gilets de flanelles et de chaufferettes, pour dégeler l'illustre assistance !... On prit le parti de morfondre ; et tout fut servi à la glace, constitution, lecture et fête.

Il n'y avait au monde que l'obélisque de Louqsor qui fût capable de subir impunément une séance de cette nature : l'obélisque, qui a vu mourir tant de choses et dont les mystérieux hiéroglyphes étaient là

(1) Nos onze premières constitutions ont toutes été proclamées *fondamentales* et *perpétuelles*.

Il parut alors ce quatrain :

- « De cette promulgation ;
- » Le résultat en deux mots se résume,
- » La France a maintenant sa constitution,
- » Et monsieur Marrast un gros rhume.

non-seulement comme les emblèmes d'un passé inconnu, mais aussi comme ceux d'un avenir incertain.

Un rhume immense, un chœur de toux, une quelconque phénoménale s'étendait en ce moment sur la *république entière* dans la personne de ses 900 représentants, de ses 44,000 maires, de ses ministres, de ses généraux, voire même de ses sergents de ville. Mais ces éternuements avaient leur bon côté : c'était peut-être le seul moyen pour qu'on pût dire à la république : *Dieu vous bénisse !*

Quelle fête!... passons à d'autres.

En voici deux des plus modestes.

Bien que le suffrage universel eût donné à Louis-Napoléon un assez grand nombre de voix pour que son avènement à la présidence lui méritât une ovation, l'Assemblée nationale avait décidé que son installation se ferait *in petto et en catimini* : c'était genre plus *Washington*. Il y aurait dans ce grand silence une solennité majestueuse. C'était plus *fraternel*, plus *intime*. En outre, une proclamation à la sourdine, comme pour une naissance illégitime, une délibération à *huis-clos*, comme pour une affaire scandaleuse, avaient deux avantages insignes : l'un de ne pas blesser les susceptibilités du concurrent vaincu, l'autre de ménager la modestie du candidat élu. Puis, il pouvait se faire au dehors quelque démonstration impérialiste... et il fallait éviter ce danger. *La peur* eut sa voix au chapitre. En définitive, les joies de la représentation nationale, ce jour-là, furent d'avoir esquivé la fête. Elle avorta : Vive la république !

Et d'une ! Voyons la seconde.

Une grande revue avait été commandée pour le 24 décembre. Le nouveau président devait y être reconnu et salué par l'armée et le peuple. On prit le soin de ne commander *ni nopces ni festins*. Les illuminations et feux d'artifices furent jugés inutiles. On supprima jusqu'aux harangues. La solennité se réduisit à l'état négatif d'une calvalcade à travers des piétons. Nouvelles joies pour l'assemblée : l'empire, cette fois encore, restait dormant aux Invalides.

Cependant Paris, en émoi, s'était mis à la fenêtre ou s'était précipité dans les rues pour voir se lever, en petit caporal, et avec le couvre-chef historique, un nouveau soleil de *brumaire*. Hélas ! ni caporal ni brumaire : pas de soleil et point de tricorne.

Le 4 mai 1848, l'assemblée nationale, à la demande du général Courtais, avait, bon gré mal gré, satisfaite ou non, proclamé la république sur le perron de son palais ; et il avait été décidé que chaque année, à pareille époque, on solenniserait la date légale et certaine de la susdite république.

Ce fut donc le 4 mai qu'eut lieu cette autre fête de *consolidation*, dont nous allons décrire ici la particularité la plus saillante.

Au milieu de la place *Louis XV*, autrement dit de *la Révolution*, ou si vous l'aimez mieux de *la concorde*, trois titres pen flattés d'être ensemble, s'élève un obélisque *africain* ; on y avait accolé un dais *chinois*, avec des lances à piques *gauloises*, et des guirlandes de lanternes colorées à la manière du *Japon* ; sous ce dais était une espèce de chapelle *chrétienne* à la *russe*, entourée de statues *grecques*, dont l'une, tenant une espèce de bible *anglaise*, devait représenter tous les cultes ; l'estrade à tapis était

turque ; et tout cela, de mode anti-pieux, était pour recevoir un archevêque *catholique*, venant pour bénir une république... *quelconque*.

C'eut été le cas de chanter l'air du Calife de Bagdad :

- De tous les pays, pour vous plaire,
- Nous avons pris le caractère. »

CHAPITRE VII.

Juin 1849.

La république était définitivement constituée ; son président était installé à l'Élysée national, et ses ministres fonctionnaient. La France n'avait donc plus qu'à se reposer paisiblement dans les gloires et les prospérités que lui promettait son œuvre. Hélas ! hélas ! l'œuvre était là : mais *les prospérités* ! mais *les gloires* !!!...

Une nouvelle *montagne* s'était formée à la Chambre comme sous la première république. A Dieu ne plaise qu'une comparaison soit établie entre celle-ci et l'ancienne ! « — Qu'est-ce que c'est que les *montagnards* ? demandait en 1792 le républicain Prudhomme à l'ex-ministre de la justice Danton. »

La réponse eut lieu en ces termes : « Les *montagnards* ! C'est un tas de brigands ignorants, qui ne sont patriotes que quand ils sont saouls... et qui ont la canaille à leurs ordres (1). »

(1) Relation écrite par le républicain Prudhomme.

Or, les nouveaux montagnards avaient jugé, en leur âme et conscience, qu'une nouvelle insurrection était indispensable au repos de la France, de cette belle France à laquelle, eux aussi, ils voulaient assurer, à leur manière, des *prospérités* et des *glories*. Un grand anniversaire arrivait : il fallut le chômer dignement, le chômer à coups de fusil. On cria : « — Peuple ! lève-toi ! — Au nom de qui ? de la Pologne ? — Non, de Rome. — Eh bien ! va pour Rome ! »

Sur ce, on battit le rappel. Mais, bien que les *journées* se suivent, les *juin* ne se ressemblent pas.

Depuis longtemps la nation française serait totalement perdue, s'il n'existait en elle, et presque malgré elle, un instinct de bien qui l'emporte sur son entraînement au mal. Elle avait déjà remarqué que les chefs du socialisme, en prononçant ces mots : « *Nous sommes frères* », ne voulaient pas dire par là : « *Voici la moitié de mon manteau* », mais bien : « *Donnez-moi la moitié du vôtre* ; » et elle commençait à se détourner de ces hommes avec un mépris effrayé.

Tout était prêt : harangues et barricades. Chacun avait son poste et son rôle. Le plus célèbre des bonnets carrés de la montagne avait commandé la prise d'armes. Fanfares ! grosse caisse ! *en avant !*

« Place ! place ! » Voici venir les glorieux gamins de chaque révolution ! — Que crient-ils donc là à tue-tête ? est-ce *Vive la Charte* ? — Non. — *Vive la Réforme* ? — Encore moins. — Quoi donc ? car il est indispensable de crier vive quelque chose ? — C'est *Vive la Constitution* ! — « Bah ! tant d'enthousiasme pour elle ! — Oui, depuis environ vingt-quatre heures on l'adore, on en perd la tête ; on ne vit plus qu'en elle

et pour elle. C'est une ancre, une étoile, un phare. Elle est enfin aussi *parfaite*... qu'elle sera *perpétuelle*. »

La manifestation italienne s'avancait solennellement sur le boulevard parisien avec la teneur accoutumée de toutes les fraternisations nationales qui précèdent les tueries populaires. Ces promenades *pacifiques*, on le sait maintenant, sont les sommations révolutionnaires qui précèdent le moment où la passion fera feu. Un gouvernement provisoire était en germe dans la pensée de cette démonstration *paisible* des professeurs de barricades. Déjà une nouvelle constitution, rédigée ou bâclée d'avance, était prête à faire litière et immondices de celle qui avait en ce moment toutes les acclamations de la révolte. Un nouvel Hôtel de Ville, avec son programme et ses promesses, comme en Juillet et Février, attendait déjà les nouveaux bateleurs qui comptaient y parachéver l'immortelle figure d'une nouvelle république une et indivisible ; celle-ci aussi devait être éternelle et sainte, comme beaucoup d'autres parades du genre. « *Le besoin de celle-ci*, d'après le sergent Boichot, futur ministre de la guerre, *s'était généralement fait sentir* !... »

Mais, ô revers inattendu ! la grande sympathisation en faveur de la république *polonaise* (pardon, je voulais dire *romaine*) qui se déployait en longs anneaux de serpent depuis le Château-d'Eau jusqu'à la Madeleine, est tout à coup troublée dans sa marche ; et, devant la rue de la Paix, elle est coupée en deux comme un ver. Va-t-elle aussitôt se venger du général Changarnier par une résistance héroïque ? Non. Les deux bouts du reptile révolutionnaire, au lieu de se rejoindre pour sauver la nationalité *romaine* et *démocratique*, s'échappent de droite et de gauche

afin de sauver les individualités *parisiennes* et *socialistes* ; on eût dit une chasse à courre, sauf le costume des chassants et la figure des chassés. A ces derniers le prix de la course. Cette journée, d'étrange mémoire, fut nommée « *la journée des talons* ».... ROUGES. »

Restait le *Capitole* à soumettre ; c'est-à-dire le *Conservatoire des Arts-et-Métiers*. Là, il y avait des armes, des munitions, de l'artillerie, des soldats, tous les éléments qui assurent la victoire à la bravoure. Là, sur leurs chaises curules, décrétant la dissolution de l'Assemblée nationale et la déchéance de Louis-Napoléon, les immortels de la montagne se préparaient indubitablement à faire pâlir tout ce qui n'était pas écarlate.... lorsqu'un bruit affreux se fait entendre : l'autre république approchait...

« — *Par où se sauve-t-on ?* » s'écrie tout à coup le chef de la nouvelle convention. Sublime exclamation... de la prudence ! trait caractéristique du moment et de l'homme ! mots immortels que burinera l'histoire pour l'instruction de la postérité : « *Par où se sauve-t-on !* »

Ici, merveilleux coup de théâtre. Hallucinations, tremblements. Il y a de l'orage dans l'air. Le vent souffle, les portes s'ouvrent, on entend un carreau qui se brise.... un vasistas livre passage.... et *Romulus* a disparu. Battez des mains ! le *tour est fait*.

Les sages de l'antiquité, que le désespoir accablait, se déchiraient les vêtements et s'arrachaient les poils du menton. Les héros du Conservatoire, à l'imitation des vieux âges, se passent une blouse à la hâte, et se font raser leurs moustaches. Ayant appris *par où on se sauvait*, ils en avaient lestement profité. Une partie d'entre eux se rend à la chambre comme revenant d'une promenade de santé, et s'y présente

sous une face nouvelle. « *Seigneur, vous changez de visage!* » disait Monime à Mithridate. Mais là, pour une pareille observation, il n'y avait pas plus de *Mithridate* que de *Monime*. Une république venait d'en bafouer une autre; elle venait de honnir, d'aplatir et de fustiger son ancienne camarade: rien de plus simple et de plus clair. Mais, du moins, grâce à leur transformation aussi habile que sournoise, les représentants du Conservatoire avaient empêché leurs adversaires de se rire d'eux à leur barbe.

CHAPITRE VIII.

Deux opinions et quatre partis.

La France actuelle vit au jour le jour. Dans les circonstances où la république l'a placée, lorsque les plus sages disent en hésitant: « *Ce soir*; » qui peut oser dire: « *Demain*. »

Le meilleur moyen de combattre et de vaincre les révolutions, serait d'invoquer hautement le droit et la justice. Mais, à cet égard, le mutisme a été le parti pris par les pâles figures qui, depuis juin 1848, se sont proclamées *le parti de l'ordre*. Peut-être se flattent-elles que le droit et la justice arriveront tont seuls au pays, comme les caillles du désert aux Hébreux. Mais, en attendant, et depuis plus d'une année, ces types de patience et de ménagements s'acclimatant à toutes sortes d'atmosphères, n'ont cherché que les moyens de s'arranger le mieux possible avec l'action et la réaction, la république et le choléra.

— « Une molle complaisance pour les rebelles, disait autrefois Tacite, ne fait qu'augmenter leur audace ; plus on leur accorde, plus ils exigent. » Nos modérés de l'assemblée nationale ne sont nullement de cet avis. Cloués à leurs bancs et les bras croisés comme les muets du sérail, la plupart écoutent tranquillement les vociférations de la montagne et ne veulent pas qu'on heurte ses idées. Il en est dont la tactique de défense et les efforts de résistance consistent à ne laisser monter les flots de la tempête que petit à petit et par gradation, pouce par pouce et ligne par ligne. Ajourner la submersion et retarder le naufrage est leur pitoyable ambition. S'effaçant durant la tourmente, ils sommeillent devant la foudre. Sont-ce là des paratonnerres !

Il est deux grandes opinions en France.

La première est celle qui, par le triomphe des vrais principes, relèverait l'édifice social en le raffermissant sur ses bases ; celle-là a des cœurs dévoués, des hommes de fidélité qui ont la foi politique, la foi qui prescrit le courage et l'abnégation, la foi qui triomphe et qui sauve (1).

Mais, parmi les hommes de cette opinion, il en est quelques-uns qui regarderaient comme une haute imprudence de dire au vaisseau de l'Etat, près de naufrager : *Par ici ! par ici ! Là est le port.* Ils s'in-

(1) *La Liberté*, journal d'opinion contraire, disait dans son numéro du 17 juillet dernier : « Nous ne connaissons qu'un parti qui ne soit pas dévoré par la lèpre de l'égoïsme et de l'intérêt, et qui ait encore en politique une foi vive et un culte religieux, c'est le parti légitimiste : celui de tous qui a le plus d'honnêtes gens, le plus de bonnes intentions, le plus de généreux sentiments. »

terdisent tout vœu et toute idée attaquant trop ouvertement le génie des révolutions et blessant trop vivement les susceptibilités de la démagogie. Ils veulent le mutisme, l'immobilité, la stagnation. Ces tristes mots : *Ne remuez pas !* errent constamment sur leurs lèvres. Eh ! sans doute, une léthargie n'est pas précisément une mort, mais c'est l'interruption de la vie. N'être rien ! mieux vaut ne pas être.

Il en est d'autres, au contraire, qui, bien que sous les mêmes drapeaux, ne peuvent admettre un juste milieu provisoire en deçà de la république et en dehors de la monarchie, une halte au sein des misères publiques, un *statu quo* sous les désastres. Pour eux, l'immobilité dans un état de crise, c'est la crise perpétuée. Ceux-là sont pour la marche et le bruit, pour le mouvement et la lutte. Ceux-là, peut-être, ont moins de logique, mais ce n'est pas le cœur qui leur manque.

La seconde opinion est plus tranchée ; elle a une allure plus hardie ; elle appartient aux héritiers de Saint-Just et de Robespierre qui, récemment, dans leurs banquets, buvaient à *Julien l'Apostat*, à *Marat* et à *Attila* ; à ces hommes qui n'avaient accepté momentanément Louis-Philippe comme roi de Juillet, que parce qu'il était fils du conventionnel Philippe-Egalité (1) ; à ces apôtres du meurtre qui écrivent encore de nos jours : « *Le massacre des prêtres, en septembre 1792, fut indispensable ; et, dans une circonstance semblable, nous agirions de même* » (2) ; à ces adorateurs de la guillotine qui se glorifient d'être les

(1) Discours de M. Joly à la chambre, en mai 1849 : « Ajoutons qu'en acceptant le fils du régicide, il acceptait non-seulement un roi, mais une place. »

(2) La Ponneraye, *Cours public d'Histoire de France*.

enfants d'une génération régicide, et qui s'écrient : « L'œuvre révolutionnaire ne veut pas de demi-ouvrages ; eh ! qu'importe qu'une génération soit sacrifiée ! (1) » Bien entendu que les citoyens qui parlent ainsi auraient le rôle de sacrificateurs et que la France serait la victime.

Ceux-ci, comme leurs devanciers, ont le principe arrêté de la destruction. Ils ont foi au génie du mal. Ils sont forts, non de leurs talents et de leur nombre, mais de la terreur qu'ils inspirent.

Ces deux opinions sont donc en présence. Elles ont leurs armées et leurs bannières. Le pays va-t-il prononcer entre elles et faire triompher l'une ou l'autre ? Non : entre ces deux implacables ennemis, il est encore deux grandes factions rivales ; et chacune, en face de l'ennemi, se croit sûre de la victoire.

Celles-ci ne représentent point des opinions, mais des intérêts.

La première est l'orléanisme. N'ayant ni dogmes ni logique, elle est l'absence de tout principe et la négation de tout droit. S'appuyant tour à tour sur le crime et sur la vertu, sur la licence et sur le despotisme, elle couronne l'anarchie et combat l'insurrection. Elle proclama naguère la légitimité du désordre, et elle s'étonna depuis que le désordre l'ait découronnée. Elle appartient à tous les drapeaux, elle adopta toutes les couleurs. Arlequin révolutionnaire, ce fut la bâtardise empourprée.

Quelques disciples actuels de ce parti aveugle, hommes de concessions, de temporisations et de peur, rêvent une *régence illicite* à la tête de laquelle

(1) *Vingt jours de secret ou le Complot d'Avril*, par le citoyen Marrast. Chez Guillaumin, 33, rue Vivienne.

sérait une femme qui, selon la manière dont ils la représentent, ne songerait, en vraie puritaine étrangère, qu'à cheminer avec eux sur de fausses voies politiques comme sur de fausses voies religieuses, et qui, à leur gré, se placerait ainsi constamment hors de toutes les idées chrétiennes et monarchiques du pays. Me préserve le ciel de croire à l'appui que prêterait la duchesse d'Orléans à ce nouveau gâchis politique, absurde *terme moyen* entre la république honnête et la royauté légitime ! J'aime à mieux juger de son esprit et de son âme.

Mais où se tiennent les chefs de file qui cherchent à l'égarer ? Ils sont à l'écart et dans l'ombre. Faisant plier leurs sympathies et leurs vœux devant les circonstances, tandis que les hommes de véritable foi font plier les circonstances devant leurs vœux et leurs convictions, ils gênent tout et n'osent rien. Révolutionnaires-conservateurs, c'est-à-dire destructeurs en permanence, ils donnent aux socialistes, par leur déviation de tout droit chemin, la position supérieure que ces derniers occupent insolument. Là est encore, parmi nous, la grande fatalité de l'époque.

La seconde est le *bonapartisme*. Les gens de ce parti n'ont qu'un but : le rétablissement de *l'empire*. Ils se contenteraient, pour le moment, d'un *président à vie* ou d'un *premier consul* : mais seulement comme prélude à Napoléon III. Il leur faut la force sociale concentrée en un seul homme, comme aux jours du sacre impérial : un calque, un reflet, un pastiche.

Il s'est passé plus de trente ans depuis les adieux de Fontainebleau ; les hommes des grands jours de

Friedland et d'Iéna qui, eux aussi, n'ont *rien appris ni rien oublié*, se retransportent aux belles années de leur jeunesse, et s'imaginent encore que le temps passé peut redevenir le temps présent. Il leur faudrait encore cette baïonnette couronnée, ce soldat absolu qui, repétrissant l'Europe de ses mains de fer, voulait en refaire une à sa guise. Ils se gardent bien de reconnaître que ce fut sa fatale soif de conquêtes qui jeta deux fois l'univers sur Paris, et qui deux fois fit s'abreuver à l'eau de la Seine les chevaux des rives du Don. Ils avouent encore moins que sans la famille incontestable et incontestée qui vint alors se jeter entre la France écrasée et l'Europe triomphante, c'en était fait du royaume de saint Louis. Ils mettent de côté, sans paraître y faire attention, et les regardant comme non venus, les changements et transformations qui se sont opérés depuis dans les mœurs, dans les idées et dans les coutumes des nations. Ils en sont encore aux *cent un* coups de canon qui annonçaient à la France de 1811 que le maître du monde avait un fils, et que ce fils était *roi de Rome*. Le prince Louis-Napoléon n'est nullement à leurs yeux ce qu'il semble être à leurs adversaires : une fausse monnaie de l'hérédité monarchique ; il est, selon eux, le bélier impérial qui d'abord va battre en brèche la muraille républicaine, et qui, ensuite, rouvrira la porte des Tuileries à toutes les gloires d'antichambre.

A chacun ses illusions (1).

(1) Le journal *la Liberté* du 17 juillet 1849 s'exprimait ainsi sur l'orléanisme et le bouapartisme : « La famille d'Orléans n'a jamais eu de parti. Louis-Napoléon personnellement n'en a plus. Car jamais on n'a donné le nom de parti politique à cette classe d'hommes sans conviction, sans patriotisme et sans affections, qui sont pour le pouvoir quel qu'il soit, parce que

CHAPITRE IX.

Le Suffrage universel.

« Toutes les monarchies sont tombées, disent les républicains : celles du droit et de l'hérédité comme celles de la gloire et de la quasi-légitimité. Le pays n'y reviendra plus. »

Mais les républiques du directoire et du consulat sont tombées aussi ; celle de M. de Lamartine est défunte ; celle du citoyen Ledru-Rollin a été traînée dans le ruisseau ; et ce que nous avons aujourd'hui, serait-ce inébranlable ? non certes. En devons-nous conclure logiquement que tous les genres d'autorité n'ayant pu se soutenir parmi nous, il ne faut désormais à la France aucune espèce de pouvoir suprême ?

Quoi qu'il en soit, s'il fallait mesurer la valeur et la bonté des gouvernements à leur durée, l'avantage, sur notre sol, ne serait pas aux républiques.

Étudions l'état actuel.

Nous n'avons ni terrain sous nos pieds, ni abri sur nos têtes. Le socialisme, hardi mineur, creuse en tous lieux de vastes abîmes. La fortune publique s'en va par milliards, et toutes les ressources s'épuisent.

» le pouvoir est la source des places, des faveurs, des appointements et des marchés avantageux ; c'est la race des traîtres, des maltôtiers et des agioteurs de la rue Quincampoix qui s'est perpétuée dans les banquiers, usuriers, hommes d'affaires et boursiers de Louis Philippe, et qui se continue sous Louis-Napoléon... Qu'ont fait ces gens-là de Louis-Philippe !... »

Nous ressemblons à l'Arabe campé dans le désert. L'eau manque, le sable afflue, la raffale menace, et les lions rugissent.

Nous avons un président nommé par cinq à six millions d'électeurs ; une assemblée de sept à huit cents membres ; une Constitution de cent seize articles ; un budget de près de deux milliards ; des ministres ; des télégraphes ; des armées ; des courriers et des flottes ; tout marche... hors le gouvernement.

Pourquoi ? C'est que les droits de l'autorité sont tombés devant le droit des insurrections, et que le principe de 1830, qui a consacré *la loi du plus fort*, a ôté toute *force à la loi*.

Juillet a fini son tome premier au 23 Février. Le 24 du même mois il commençait son second tome. Ce sont là de tristes volumes ; mais, patience ! il n'est pas de livre qui n'arrive à sa dernière page.

Le vote universel est aujourd'hui la conquête du siècle ; et si nous étions à l'âge de la poésie, il eût été déjà fait vingt poèmes, au moins, à la plus grande gloire des urnes nationales et des scrutins patriotiques ; mais que sont devenues les Muses ? Hélas ! avec leurs chars et leurs palmes, leurs couronnes et leurs parfums, elles n'étaient plus en rapport avec le *démocratisme* du siècle. Elles avaient mérité qu'on les traitât en puissances souveraines, c'est-à-dire qu'on leur jetât des pavés à la tête, ou du moins qu'on les exilât. Place à d'autres mythologies ; aux filles libres d'*Enfantin* ! aux *émancipées* de la rue ! aux *vésuviennes* de l'émeute ! Il n'est donc plus question de l'Olympe. On chercherait en vain, aujourd'hui, à rappeler les dieux qui s'en sont allés : ils attendent que les rois reviennent.

Le vote universel, tel que l'a établi le système actuel, a, en effet,, quelque chose de prodigieuse-

ment remarquable par son effrayante mobilité, et par la multiplicité des diverses opinions qu'il jette, en quelque sorte, au hasard. L'Etat est chargé de coordonner ce chaos ; il faut que, sur ce sable mouvant, il construise de l'inébranlable. De toutes ces ténèbres il doit tirer des lumières. C'est le rocher que pousse Sisyphe, et sous lequel Sisyphe court le risque d'être broyé.

Écoutez les divers électeurs du pays, s'adressant aux divers candidats à la chambre pour leur tracer la ligne de conduite qu'ils auront à suivre, et qu'ils regardent comme indispensable au repos de la nation.

« — Citoyen ! tu es sorti des chaumières du pauvre. » La richesse est un privilège ; il n'en faut plus : *sois socialiste !* »

« — Monsieur ! nous tenons à ce qu'on respecte le pouvoir, la religion, la famille et la propriété. A chacun ses biens et son droit : *soyez légitimiste !* »

« — Gnerrier ! te rappelles-tu l'aigle conquérant, lorsque, tenant la foudre entre ses serres, il allait s'abattre sur toutes les capitales de l'Europe ?... Oh ! c'était le beau temps des braves. Vivent le despotisme et l'épée ! *sois Bonapartiste !* »

« — Philosophe ! vous avez étudié le progrès de l'époque ; vous avez travaillé constamment à la mixture de tous les systèmes, qu'on regardait comme *inconciliables* ; et à la pondération de tous les pouvoirs qui passaient pour *incompatibles*. Fusionnez ! fusionnez sans cesse ! Allez, *soyez constitutionnel !* »

« — Poète ! tu te complais dans les orages politiques ; c'est bien : les orages épurent. Comment ne pas s'enthousiasmer à la peinture dramatique de

» nos sublimes révolutions ! Va ! va mourir pour la
» patrie ! c'est le sort le plus beau ! etc. : sois Gi-
» rondin ! »

« — Avocat ! vous avez habilement pris le fait pour
» le droit , et le succès pour la justice. Bonne route ,
» quoiqu'on en dise. Continuez en dépit de toute vaine
» clameur , à jeter dans le même sac , le bien et le
» mal , le vrai et le faux , l'ordre et le désordre ;
» mêlez le tout avec adresse : on fait avec cela de l'ar-
» gent. Ayez , au besoin , dix visages. Juste-milieu !
» soyez régence ! »

« — Frère ! as-tu médité sur ces belles pages du
» livre de la Montagne ? « Rien n'est fait si l'on ne
» tranche la tête à cette bourgeoisie BÊTE ET LAI-
» DE . . . Le comité de salut public , en face des mo-
» dérés qui ne comprenaient pas le peuple , prit LE
» PARTI SAGE : la GUILLOTINE (1) , frère ! entends-tu ?
» sois Montagnard (2) ! »

Et tout ce monde aura ses votes. Tout cela arrivera
à la Chambre. Toutes ces idées représenteront la
France. Quelle harmonie de désaccords ! . . .

Aussi qu'a-t-on vu au palais législatif ? Des *discus-
sions* se tournant en *mêlées* ; des injures comme à
l'estaminet ; des poings levés comme à la Courtille ;
des cris : *Aux armes !* comme aux barricades ; des
soufflets donnés comme aux tabagies ; la Chambre de-

(1) Breauté, 1 vol. 1834. Passage Choiseul. Pages 41 et 44.

(2) Qu'on ne s'imagine pas que la guillotine fonctionnait uni-
quement pour les nobles et les riches. Voici l'extrait d'une lettre
de Maignet, conventionnel en mission dans le Vaucluse :

« La sainte guillotine va tous les jours. Marquis, comtes, pro-
» cureurs montent sur madame. Dans peu de jours soixante
» chiffonniers y passeront. »

C'est ainsi que la république rouge entend et pratique le dogme
de l'égalité.

venue en quelque sorte une arène de gladiateurs ; le pugilat à la place du raisonnement , et le sanctuaire des lois se transformant en taverne de tapageurs (1). Hélas ! et par le triomphe du vote universel , se trouvant ainsi avoir été la dislocation de toute unanimité nationale , la France , qui aurait voulu être délivrée de tout sujet de trouble , aura donné , au contraire , autant de force que possible à tout élément de discorde. Quand chaque idée veut son succès , pas une âme ne peut s'entendre. Le citoyen Proudhon l'a compris : écoutons-le à ce sujet. « *Le plus sûr moyen de faire parler le vote universel est de lui fermer la bouche...en attendant qu'on lui ait appris à s'exprimer convenablement. Il faut corriger son injustice par un moyen révolutionnaire* (2). »

Et ce moyen serait l'échafaud.

Qu'a dit aussi le journal *la Presse* ? — Si l'on ne supprime pas le *suffrage universel*, et si l'on maintient le chiffre excessif du budget : de ce monstrueux accouplement naîtra inmanquablement une *révolution sociale* (3). »

Et encore l'échafaud : merci !

Concluons-nous de là, que le suffrage universel place une nation, comme l'équilibriste sur une corde avec son balancier, dans l'impossibilité de marcher droit et ferme, vu que, continuellement en butte aux manifestations populaires qui devront se succéder de temps à autre, il aura continuellement à sauter ici et là d'une position à une autre ? Disons-nous que le suf-

(1) Séance du 10 août 1849, où M. Pierre Bonaparte souffleta M. Gastier.

(2) Lettre de M. Proudhon à *la Révolution démocratique et sociale*, 1849.

(3) *La Presse*, septembre 1849.

frage universel devra être rangé un jour parmi les grandes déceptions de l'époque ? Non, tant s'en faut : le ciel m'en préserve. Le vote universel est appelé sans doute à une organisation qui, plus tard, le rendra digne d'un grand peuple. En attendant : que le présent, au mieux possible, fasse fonctionner la machine ! l'avenir jugera l'essai.

CHAPITRE X.

Où allons-nous ?

Où allons-nous ? Grande question !

Hors Dieu, qui pourrait y répondre !

• — *La France vogue vers des mers inconnues*, » a dit M. de Lamartine en style poétique. Ce qui veut • dire en style vulgaire : « *La France ne sait plus où elle en est.* »

Autrefois, cependant, elle avait une route, une boussole, un pilote. Mais, aujourd'hui, ces choses-là sont bien vieilles pour un pays qui veut à tout prix du nouveau. Donc, il faut aller de l'avant, les yeux bandés et au hasard. Nous arriverons. . . . Dieu sait où.

Néanmoins, gardons-nous de perdre courage. En dépit des *socialistes* qui déclarent que la France n'a plus le droit de choisir sa forme de gouvernement, notre pays sera toujours le maître de ses destinées. En vain, ceux qui ont escaladé la place veulent qu'on brise les échelles pour ne plus laisser monter personne, peu de gens ad- pteront le principe de M. de Monta-

lembert, que : « *Il faut soutenir tous les gouvernements.* » Louis XVI en était un, Robespierre aussi, Ledru-Rollin et Proudhon auraient pu devenir chefs de l'Etat : eût-il fallu soutenir, également, et Louis XVI, et Robespierre, et Proudhon et Ledru-Rollin ?...

Au milieu de la grande famille des nations européennes, la France est, sans contredit, une des premières. Il faut qu'elle marche avec l'Europe ou que l'Europe marche avec elle. Les peuples n'ont pas le droit de lui dire : *Fais comme nous !* Elle n'a pas non plus le droit de dire aux peuples : *Faites comme moi !* Mais, néanmoins, de force ou de gré, l'Europe et la France doivent accepter, à un certain point, le même ordre d'idées, et suivre la même ligne de principes ; sans quoi, partout guerre et discorde : aucun repos en aucun lieu.

Napoléon était pénétré de ce système : aussi l'avait-il mis en pratique lorsque, s'emparant de la couronne à l'aide des prestiges de la gloire, il essayait de fonder en France une monarchie nouvelle. « Avant peu, dit-il, ma dynastie sera une des plus anciennes de l'Europe ; il le faut pour que toutes les nations s'harmonisent avec la France. »

Bientôt, en effet, l'Espagne, l'Italie, la Hollande, la Westphalie, la Suède, etc.⁹ formèrent, à la voix du Charlemagne moderne, un cercle de jeunes royautes qui, satellites couronnés, gravitaient autour du grand astre. Ce dernier seul resplendissait. C'était un beau spectacle... pour lui.

La France, il est vrai, n'avait alors que peu de *libertés* : mais que de *splendeurs* en revanche ! Ses chaînes de fer étaient brillantes comme des guirlandes de pierreries. Après les combats meurtriers qui lui enlevaient ses plus chers enfants, les *Te Deum* de la victoire, en arrivant à son oreille, couvraient le *glas*

des funérailles. Esclave et reine, elle se consolait de la servitude par la gloire. Elle avait un dominateur, mais elle dominait l'univers. Un homme la courbait devant lui, mais le monde se courbait devant elle ; et, bien qu'elle eût souvent à se plaindre, l'orgueil étouffait le murmure.

Reconstituée militairement à la française, l'Europe asservie était donc en parfaite harmonie avec la nation enchaînée. Le droit du sabre était devenu partout l'autorité fondamentale. Napoléon n'admettait au dehors comme au dedans, que deux vertus patriotiques : la soumission et le silence.

Mais la corde trop tendue se casse. L'empire s'écroule. La foudre éclate sur l'homme du destin ; et voici l'ancienne monarchie française qui, du milieu des désastres et des naufrages, reparait comme une ancre de salut. A l'instant même toutes les vieilles dynasties surgissent de leurs tombes ; et toutes les nouvelles couronnes disparaissent.

Le roi légitime était remonté sur le trône de France : l'Europe, aussitôt récréée, reprend partout ses rois légitimes ; et alors, comme auparavant, accord parfait entre l'Europe et la France.

Les institutions despotiques avaient eu leur règne, les idées constitutionnelles eurent leur tour. L'épée ne fut plus l'*ultima ratio* des peuples et des souverains ; Louis XVIII avait donné une Charte à ses Etats : tous les Etats voulurent une Charte à la Louis XVIII. Paris régit encore le monde ; et le monde imita la France. Une paix générale suivit.

Alors eut lieu la grande démoralisation de 1830, la plus fatale des révolutions modernes. Les autres s'étaient présentées sans détour, en déclarant haute-

ment la guerre aux principes du droit ; la force et l'arbitraire étaient leurs moyens avoués. C'était rude, mais c'était franc. Celle-ci, au contraire, toute *lâche trahison* qu'elle était, se proclamait *régénération sociale*. Les guet-à-pens infâmes étaient nommés justices nationales. L'*usurpation* se déclarait *légitimité* par le fait de la volonté publique qui, néanmoins, n'avait jamais été appelée à se prononcer. Le crime s'appelait vertu. La confusion était dans les mots comme le désordre dans les choses ; et les souverains de l'Europe, aveuglés par l'hypocrisie du semblant de monarchie qui s'aplatissait humblement devant eux en leur demandant la grâce de vivre, ne s'aperçurent pas qu'en reconnaissant la citoyenneté royale qui surgissait des barricades républicaines, ils allaient pousser les hordes démagogiques de la France et de l'Europe au renversement général des têtes couronnées.

Le gouvernement de 1830, méditant sur sa position, avait senti qu'il lui fallait propager les maximes révolutionnaires pour mettre l'Europe à l'unisson de la France. Il fut donc ouvertement proclamé que les seules monarchies convenables à un siècle de progrès étaient les monarchies républicaines issues des séditions populaires. Les branches cadettes furent appelées ça et là au renversement des branches aînées ; et bientôt on vit l'Espagne, le Portugal, la Belgique, et autres Etats plus ou moins importants, s'organiser à l'instar de la nation de Juillet. Les *quasi-légitimités* se posèrent en *gouvernements modèles*. Il y eut débandade générale dans toutes les notions du vrai et du faux, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. On en vint à ne plus les distinguer. Comme couronnement à ce bouleversement général de toutes les saines doctrines, on évoqua *la corruption* ; et celle-ci accourut se mettre à la tête de toutes les

turpitudes du gâchis politique. Le *veau d'or* fut le dieu du jour. Son char triomphal, guidé par les génies de l'escroquerie, et se disant *le mouvement industriel*, traversa la France et l'Europe escorté d'actionnaires ruinés, de banquiers en faillite, de ministres en accusation, de commerçants en police correctionnelle et de souillures pyramidales. Paris avait donné le branle, et toutes les capitales singèrent Paris. Dépravation universelle.

Vingt-quatre février ! salut. Autre changement de décors. Cette fois encore il fallut, pour maintenir le nouvel état de choses, mettre le monde entier dans les mêmes voies et sur le même pied que la France. Le gouvernement provisoire organise aussitôt une combustion européenne ; et aux quatre coins de la terre soufflent les vents de l'anarchie.

Nous avons eu à Paris, au milieu des émeutes et des désolations, les meurtres du général Bréa, du général Négrier et de l'archevêque de Paris : Vienne, Pesth, Berlin, Francfort et Rome ont, de suite, les assassinats du général de Latour, du comte de Lemberg, du prince Félix Lichnowsky, du général d'Auerswald et de M. Rossi. L'empereur d'Autriche est forcé d'abandonner Vienne ; le roi de Prusse quitte Berlin ; le roi de Naples est assiégé dans son palais ; le roi de Saxe a dû se retirer de Dresde ; le grand-duc de Bade a pris la fuite. Presque toute l'Allemagne est sillonnée de *glorieuses* insurrections et de *sublimes* barricades. L'Italie est soulevée de toutes parts ; on se bat du Nord au Midi. Plus rien de sacré, plus de digues ; et le pape est chassé de Rome.

La lave républicaine, partie du volcan de Paris,

avait mis l'Europe à feu et à sang. C'était son droit : c'était son rôle. La république était en France, il fallait des républiques à toute l'Europe. La démagogie triomphante poussait des cris d'enthousiasme.... Alors, mais un peu tard pour elles et pour leurs peuples, les grandes puissances du Nord ouvrirent enfin les yeux : elles avaient reconnu *Juillet*, elles avaient mérité *Février*.

Résumons en deux mots la question. Il faut une France monarchique ou une Europe républicaine.

La France ne peut vivre hors la loi des nations : les nations ne peuvent avoir une existence complète hors la sphère de la France.

« — Mais l'Europe entière, dira-t-on, semble, positivement, repousser la République.

« — Mais la France, répondra-t-on, repousse-t-elle véritablement la monarchie ? »

A ceci, quelques-uns répliquent :

« — On en est encore à le savoir ; elle n'a pas été définitivement consultée. »

En attendant, les événements marchent. La grande majorité de la Chambre, en France, a récemment, par son vote, consacré pour ainsi dire, le principe héréditaire du comte de Chambord, en reconnaissant, à la suite du beau discours de M. Berryer, que, le petit-fils de Henri IV ne pouvait, en simple citoyen, rentrer sur le sol de ses pères. L'Allemagne se reconstitue monarchiquement. La Hongrie, dont la république n'avait jamais existé que dans les colonnes de la presse coquelicot, la Hongrie a capitulé. Venise a fait sa soumission. Rome, après avoir ouvert ses portes à nos braves soldats, s'est débarrassée de ses *Spartacus* de baigne. L'Italie s'est paci-

fiée. Les suprématies républicaines se sont échappées, ça et là, à travers des ruines entassées, mais avec des poches remplies. Les *tours de main* finissent habituellement de cette manière.

Microslawski, commandant en chef des insurgés badois, a quitté le Piémont pour se rendre en Angleterre, où, selon le bruit public, il est arrivé avec des cassettes pleines d'or.

Ledru-Rollin, ne manquant de rien, est à Londres avec ses frères et amis. Le sergent *Boichot* est en Suisse à la tête d'une société rouge. *Mazzini* est à Genève fort à son aise. *Garibaldi* s'est rendu à Malte (1). Et *Kossuth* est provisoirement en Turquie, avec les trésors dont il s'est muni (2).

Le chef révolutionnaire *Bachonin* et les membres du gouvernement provisoire de Dresde qui avaient forcé le roi de Saxe à se retirer dans la forteresse de *Konigstein*, sont maintenant prisonniers dans cette même forteresse. Quant aux défenseurs de Rome, les pieux *chrétiens*, enthousiastes de Pie IX, ont eu un *meeting* à Londres où ils ont déclaré qu'ils se faisaient *protestants*; et *Bem*, le libérateur *chrétien* de la Hongrie, s'est fait *pacha turc* au Bosphore (3).

Tous les tisons révolutionnaires ne sont donc plus aujourd'hui que des charbons éteints sur des cendres froides. L'ordre et la confiance renaissent de toutes parts. Les trônes se raffermissent. La France seule restera-t-elle en arrière du mouvement européen ?

(1) Quelques journaux ont affirmé, depuis, qu'il était à Turin, d'autres ont dit à Gènes, d'autres à Avignon.

(2) *Kossuth* s'était emparé de tous les diamants de la couronne de Hongrie; on le vit même en donner un des plus beaux, comme récompense, à l'un de ses chefs.

(3) Plusieurs de ses capitaines, tels que Kmetty, Stein, etc., se sont faits musulmans avec lui par la même occasion.

Ce ne peut pas être là son rôle. Elle, accoutumée à aller en avant et à ouvrir la marche, elle a un grand but à atteindre ; elle a de grands destins à remplir.

CHAPITRE XI.

La république romaine.

La déconfiture européenne des républiques issues de la *brutusomanie* française, aura été un spectacle curieux et une leçon sévère donnée au siècle. « — Que vouliez-vous qu'elles fissent?... » demandera-t-on. Le vieil Horace aurait répondu : « — *Qu'elles mourussent!* » Eh bien ! c'est fait : elles sont mortes. Ne songeons plus qu'à leurs obsèques, et qu'elles ne sortent plus de leurs fosses !

« — *Qu'elles mourussent!* Rien de mieux, répondrai-je aussi à mon tour. Mais, du moins, il eût fallu de l'héroïsme à leur moment suprême ; et beaucoup de ces défuntes, au contraire, ont piteusement trépassé. »

C'est que les chefs républicains de nos jours agissent en sens inverse des paroles du général Cambronne : « *Ils se rendent et ne meurent pas.* »

Il n'y a de tué que leur cause.

La plupart d'entre eux ordonnent qu'on tire l'épée, mais la leur se tient au fourreau. Ils commandent le feu, mais ils n'y vont pas. Ils affirment que la république immortelle échappera à tous les dangers ; et, en effet, dans la personne de ses représentants, elle s'échappe... par les fenêtres.

Le *Conservatoire* a été le paillasse de l'*Orangerie*.

Je mets en dehors la Hongrie ; là il y a eu le spectacle de valeureux combats ; là il n'y a point eu les misères d'une honteuse république.

Et que sont devenues les saintes insurrections de la Prusse, de l'Autriche, de l'Italie, de la Bavière et des bords du Rhin !... Hélas ! Ces glorieuses exploitations de l'humanité stupide par l'humanité féroce ont fini par un *Sauve qui peut* lamentable. La république mère, avouons-le franchement, a eu cruellement à rougir des faits et gestes de sa fourmillière d'avortons.

« — Mais où sont donc les royalistes ? » s'écriaient autrefois les outrecuidants de 1830. « — Où sont donc » les républicains ? » se demande aujourd'hui tout le monde.

Ah ! si d'un côté les *flamberges au vent* des paladins du socialisme appelaient en vain des soleils d'Austerlitz ; d'un autre côté, en revanche, qu'il y avait de triomphantes péroraisons sur les lèvres des *Risque-tout* démagogiques ! la victoire y était toujours *palpitante d'actualité*. Voyons l'ensemble de leurs drames.

Acte 1^{er}. Régénération populaire : c'est-à-dire confusion générale : la mise en scène du chaos.

Actes suivants. Pillages et dévastations commandés par les sauveurs : ruine et désespoir des sauvés. Couronnement de l'anarchie.

Dernier acte. Besoin du retour à l'ordre se faisant généralement sentir ; et, au dénouement de la pièce, comme tableau consolateur : déroute de la république.

Où est la régence de Bade ? Que sont devenus les

révolutionnaires de Manheim et de Dresde? Où sont les triumvirs de Rome?

Rome! A ce grand nom je m'arrête. Eh quoi! la capitale de la chrétienté avait osé renverser le Saint-Siège!...

Mais, avec le vicaire du Christ, elle est l'autel vivant du monde catholique, et, à tout jamais, la ville éternelle. Sans la papauté, Rome ne serait plus la cité de gloire et de salut sur laquelle s'attachent les regards respectueux de toutes les nations fidèles; ce ne serait plus que le grand tombeau de la reine du monde. Les Romains, avec le Pontife suprême, sont les citoyens d'un empire spirituel qui s'agrandit de jour en jour par l'extension de la foi; d'un empire, le premier de tous, à qui le monde entier est promis, et dont, sous le drapeau du Christ, la frontière marche toujours.

Les Romains, détrônant le pape, s'étaient découverts eux-mêmes.

ROME! A ce grand nom auquel se rattachent tant de souvenirs, comment accoler le burlesque tableau des Mazzini, des Canino, des Garibaldi, et autres *ejusdem farinae*! La majeure partie des démocrates *romains* étaient *Polonais, Allemands et Belges*. Ils étaient accourus de leurs contrées du Nord pour sauver leurs nationalités du Midi. Les révolutions, c'est leur vie; leur patrie, c'est l'insurrection.

Que leurs phrases étaient pompheuses!...

« Les aigles du Mont Aventin se lèvent sur le ciel » tout resplendissant de la ville éternelle ressuscitée!... » Quel grandiose d'expression!... Malheureusement les nouveaux aigles du Mont Aventin faisaient regretter les vieilles oies du Capitole.

Sous le vaillant Mazzini qui, pendant les batailles présentes, se réservait pour des batailles futures, les

vieilles illustrations de Rome, disait-on, venaient de renaître de leurs cendres, plus admirables que jamais. Néanmoins, bien que chacun, parmi les gens de la cité voulut mettre sa main à la pâte républicaine, il s'y cherchait en vain un *Scévola* pour présenter la sienne au feu. Les nouveaux *Horatius Cocles* du Tibre tenaient à conserver leurs deux yeux sains et saufs pour contempler, à l'écart, ce pont célèbre où ils n'avaient nulle envie de se battre eux-mêmes. Les *Curtius* ouvraient bien des gouffres, mais pas un d'eux ne s'y jetait.

« *Pour le salut de la patrie,* » disait l'ancien Brutus d'une voix héroïquement anti-paternelle : « *qu'on tue sur-le-champ mes deux fils !* »

La nouvelle république de Rome s'exprimait plus énergiquement encore : « *Pour le triomphe de ma cause,* » disait-elle avec la sublimité anti-chrétienne d'une abnégation calculée, *qu'au besoin tous mes fils soient tués !* »

Pensée évidemment plus large.

CHAPITRE XII.

Louis-Napoléon.

On s'était imaginé qu'avec la royauté tomberait la courtoisannerie : erreur.

Lamartine, chef du gouvernement provisoire, était le *barde-roi* de l'époque. Sa gloire fut portée aux nues ; et, avant que la lyre dont il avait voulu

faire une trompette ne se transformât en grelot , on le proclamait l'*Orphée libérateur*.

Le soldat *dictateur* qui , après s'être vivement intéressé aux baïonnettes de la république progressive , avait fini par tirer à mitrailles contre les barricades de ses frères, *Cavaignac* était salué, tant en prose qu'en vers , de tous les titres de héros sublime et pyramidal qui se décernent habituellement à tout guerrier plus ou moins *César*.

Les *Sobrier*, les *Barbès*, les *Raspail*, les *Blanqui*, toutes ces guillotines dont on avait voulu faire des trônes avant que le pied de Dieu , s'appuyant sur ces sanglantes boues , les ait fait retourner à l'égoût, ceux-là aussi avaient leurs antichambres, leurs flatteurs et leurs poètes. Il n'est pas de monstre qui n'ait eu ses autels.

Les *Louis Blanc*, les *Caussidière*, les *Marrast*, les *Dupont de l'Eure*, tous ces drapeaux qui ne sont plus que des suaires, ont eu leur temps comme les autres. Alors qu'ils portaient le front haut du milieu des désastres dont ils s'honoraient, ils voyaient fumer de même à leurs pieds ces éternelles cassolettes... où brûle un encens éternel... hélas ! et n'importe pour qui !

Et maintenant, à l'Elysée, Louis-Napoléon a son tour. Chacun le sien, D'autres ensuite. Ainsi le veut la Constitution elle-même.

Mais, avant d'ouïr les dithyrambes, qu'il a eu à souffrir d'injures !

« Qu'a-t-il fait, disait-on, ce neveu de Bonaparte ?
• *Strasbourg* et *Boulogne*. Après le premier, un
• pardon ; après le deuxième, une prison : voilà son
• *Austerlitz* et son *Wagram*. »

M. Proudhon, après avoir fait une visite à Louis-Napoléon qui arrivait de Londres et qui avait désiré

le voir, écrivait ces mots sur son carnet : « *Génie médiocre : s'EN MÉFIER !* »

Mais laissons-là de vains outrages. Occupons-nous, en ce moment, des acclamations louangeuses qui saluent, au palais de l'Elysée, l'héritier du héros de Jaffa. *Jaffa!* En temps d'épidémie, ce nom devait venir sur mes lèvres; car, bien que l'empereur y fût grand, c'est un souvenir de la peste.

L'encens brûle, les lyres résonnent; le président de la république voit maintenant à ses pieds, non pas tous les princes de la terre, comme au temps du maître du monde, mais les adorateurs de toutes les causes triomphantes, valetaille admiratrice de tous les régimes passés. Ceux-là ne compromettent jamais leur position ni leur avenir : le vaincu tombe, ils le renient; le vainqueur se lève, ils l'encensent. Encore s'ils ne faisaient qu'apothéoser ce qui monte ! mais ils insultent ce qui est tombé.

Il fut autrefois des hommes, soi-disant *conservateurs*, qui, la plume à la main, élevaient jusqu'au septième ciel le roi des barricades de 1830.

Et qu'écrivent-ils aujourd'hui ?

« Le fils d'*Egalité*, l'élève de madame *de Genlis*, »
» ne croyait ni au catholicisme, ni à la royauté; c'est
» pour cela qu'un chétif souffle révolutionnaire a
» suffi pour renverser le roseau peint qui se croyait
» un chêne royal (1). »

En définitive, le neveu de Napoléon a-t-il bien de quoi se glorifier de l'étrange position où il se trouve ? *Président* de la république, il est responsable de toutes les fautes qui pourront se faire, et l'*Assemblée* ne peut pas l'être; il est au-dessous de l'assemblée, et c'est lui qui en est le chef. Il est forcé d'exécuter,

(1) Journal du *Dix Décembre*. Juillet 1849.

bon gré mal gré, les décrets de ladite assemblée, et il en court les chances mauvaises. On le croirait inviolable : non : car il peut être mis en jugement. Il donne des ordres à l'armée, et il ne peut la commander en chef. Il n'est qu'un magistrat amovible, il n'est pas même indépendant. Finalement, il n'a que le simulacre du pouvoir, la réalité est ailleurs.

Louis-Bonaparte, il est vrai, à la ressource des coups d'État : des *brumaire* et des *Waterloo* ; mais il y jouerait plus que son sort, il jouerait celui de la France. Il peut aussi changer de ministres à son gré ; il peut placer à la tête du gouvernement des hommes entièrement dévoués à sa politique personnelle et à son intérêt particulier : cela contenterait l'Elysée, mais l'Elysée n'est pas la France.

Néanmoins, l'élu du dix décembre a vu ses salons, l'an dernier, se remplir des noms les plus étonnés d'être ensemble, des noms qui, jusqu'alors, étaient demeurés persévérants dans les nobles voies du dévouement et de la fidélité. Il a parcouru ensuite diverses provinces ; et, en qualité de président de la *république*, le *prince* y a été reçu avec des solennités *royales* : c'est une douce habitude à prendre. Un évêque lui a appliqué le titre d'*auguste* au milieu de ses *citoyens*. Harangues officielles, banquets splendides, enthousiasmes nationaux, tout lui a été offert comme à ses devanciers ; et tous les cœurs ont volé *avec ivresse* vers lui, en attendant qu'ils s'élancent *avec transport* vers un autre. L'homme change, jamais la fête. Autre idole, même ovation.

Chose importante à constater : les cris de *Vive la république!* et de *Vive la Constitution!* étaient regardés comme séditieux sur le passage du président. Après les excès de l'anarchie, le peuple se jette avidement dans les exagérations contraires. Quand on

l'a saturé de désordre, il finit par demander plus que de l'ordre. Voilà la signification des derniers enthousiasmes de la province. Il n'a certes manqué à Louis-Napoléon ni fanfares, ni son de cloches, ni salves d'artillerie, ni arcs de triomphe, ni lampions, ni feux de bengale ; mais, en fait d'acclamations, il n'en reçut jamais de plus frénétiques que n'en recueillaient les citoyens Lamartine, Ledru-Rollin, Flocon et compagnie, alors qu'ils paradaient le long des boulevards, derrière les défunts de février dans leurs corbillards de triomphe.

Mais Louis-Napoléon ne serait pas le neveu d'un grand homme s'il ne savait s'élever au-dessus des adulations de la fortune et des enivrements du pouvoir. Noble envoyé de la Providence, il a une haute mission à remplir. Elle est au niveau de son nom. Puisse-t-il se montrer digne d'elle !

La France, aux époques néfastes, eut toujours pour l'arracher à sa perte un secours imprévu du ciel, une égide réparatrice. Louis-Napoléon, sorti du milieu des orages comme pour en chasser la foudre, sera, n'en doutons point, du nombre de ces natures privilégiées que Dieu créa pour la patrie, qui se dévouent... et qui la sauvent.

De grands destins sont en face de lui !... Il est une page dans l'histoire de France, une page, encore restée en blanc jusqu'ici, où l'héritier du plus grand génie des temps modernes pourrait inscrire à jamais son nom en caractères immortels.

Qu'il la remplisse cette page, et le neveu éclipsera l'oncle : car, de même que le dévouement est le sublime du courage, l'abnégation est le *nec plus ultra* de la gloire.

Sur une terre monarchique, il est quelque chose de plus grand que d'être roi ; c'est de savoir, en de-

hors de tout intérêt personnel, reconstruire la royauté. Il est beau de conquérir un vaste empire, mais il est mille fois plus beau de relever un édifice social. L'un ne poursuit qu'une carrière, l'autre remplit un sacerdoce.

On est toujours heureux de citer les vers d'un grand poète. En voici du *royaliste* Lamartine au prisonnier de Sainte-Hélène :

- « — Ah ! si rendant le sceptre à ses mains légitimes,
» Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
» Tes mains, des saints bandeaux, avaient lavé l'affront ;
» Soldat, vengeur des rois, plus grand que ces rois même !
» De quel divin parfum, de quel pur diadème,
» La gloire aurait sacré ton front ! »

Napoléon mourut en exil !... et quel *exil* !... et quelle *mort* !...

Oh ! que de fois le détenu de *Ham*, à l'imitation du captif de *Sainte-Hélène*, eut à méditer, derrière les barreaux de sa prison, sur la position de l'Europe ! Il savait la France et le monde entier travaillés et remués par les idées fatales qui désorganisent toute société ; il entendait les sourds mugissements d'une tempête prochaine ; il pressentait les nouveaux triomphes de l'anarchie ; il voyait, de loin, l'avènement au pouvoir des hommes du socialisme ; et que de fois enfin, du fond de son âme dévouée à la patrie, trop sage pour rêver l'empire, il a pu dire aussi :

« *Place au droit !* »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LA ROYAUTÉ ET FROHSDORF.



CHAPITRE XIII.

Voyage.

Depuis juillet 1830, je n'avais aperçu qu'une fois le roi Louis-Philippe; c'était le 24 février au pied de l'obélisque de Louqsor, alors que passait la justice de Dieu.

Les salons de l'Elysée-National ne m'ont pas plus vu sous le président de la république, que les Tuileries sous la monarchie citoyenne.

J'avais le droit d'aller à Frohsdorf.

Après les malheurs et la honte, les consolations et l'espérance.

Je partis de Paris le 5 septembre.

Peu auparavant, les représentants du peuple souverain entraient en vacances pour six semaines. Leurs majestés à 25 fr. par jour étaient allées se reposer,

sur leurs lauriers, des combats du palais législatif. Il avait été tarifé à 200 fr. la valeur de chaque soufflet que, désormais, chacune d'elles pourrait avoir chance de recevoir dans l'exercice de ses fonctions (1), et Paris n'avait plus les 750 rois... sous lesquels florissait l'époque.

Le 15 août s'était passé sans qu'une seule pauvre *chandelle romaine*, et pas la plus petite *lanterne japonaise*, eussent publiquement fêté la Saint-Napoléon. Il y avait eu désespoir, à ce sujet, parmi les seïdes de l'Elysée. Et, en effet, comment croire à la stabilité d'un pouvoir auquel il n'a pas été octroyé, même pour un seul jour, quelques heures de lampions et quelques minutes de fusées volantes ! Ces choses-là, cependant si éphémères, si fugitives, auraient été en parfaite harmonie... avec l'ensemble de la position.

Le *Congrès de la paix*, surnommée par M. Prondhon, *une jonglerie malthusienne*, venait aussi de se dissoudre au salon des chants et des danses de la Chaussée-d'Antin. Il s'y était réuni des gens de tout pays, des idées de toute espèce et des figures de tout genre. Tout cela s'amalgamait sans se mettre d'accord, et s'applaudissait sans se comprendre. Quelques-uns se louaient à tout propos ; plusieurs s'embrassaient à tout hasard ; beaucoup riaient à toute barangue. En définitive, on avait pensé que le moment où tous les gouvernements étaient en armes pour sauver la société d'une submersion complète, était une époque admirablement choisie pour demander, sans doute au profit des catastrophes, le désarmement général de l'Europe. On voulait un

(1) Arrêt du tribunal correctionnel, dans l'affaire des citoyens Bonaparte et Gastier, représentants du peuple.

pacte de paix universelle entre toutes les nations :
quitte à courir la chance de barricades patriotiques
aux quatre coins du monde.

« — Mais que faire, demandait-on , dans le cas
» présumable où un pays résisterait au vœu du
» Congrès de la paix , ou contreviendrait au
» traité? »

« — Eh bien ! se hâtait-on de répondre, on lui
» ferait la guerre.... pour l'empêcher de faire la
» guerre. »

Bravo ! Vive la paix ! et... Aux armes !

Je m'étais arrêté en Belgique au beau château de
Duras, chez M^{me} la comtesse d'Oultremont ; et j'en
étais reparti pour traverser le Rhin. De tous côtés
je n'entendais parler que de l'auguste voyageur
qu'Ems avait eu le bonheur de posséder un moment.
Des Français de toutes conditions, grands et petits,
riches et pauvres, avaient couru sur son passage ;
tous, mêlés sans distinction, avaient reçu le même
accueil : c'était vraiment une fête de famille ; et il
n'était bruit que de l'effet extraordinaire qu'avait
produit le prince sur tous. Chacun répétait avec
enthousiasme une foule de mots bienveillants et
d'expressions heureuses qu'on avait été à même
d'entendre, et où se développait la grande âme
du prince, âme éminemment française. Bien des
yeux avaient répandu des larmes à sa vue ; bien des
cœurs avaient battu en l'écoutant. Ses royales in-
fortunes, supportées avec une si touchante résigna-
tion ; tant de simplicité alliée à tant de grandeur ; la
beauté de ses traits, jointe à la dignité de son main-
tien, tout en lui avait eu sur la foule un prestige irrés-
istible ; il l'avait captivée, fascinée,

La vérité ne tue pas immédiatement l'erreur et les préventions, mais, peu à peu, elle les aide à mourir. Au moment même où le comte et la comtesse de Chambord attiraient à Ems une multitude de pèlerins, tant gens du peuple qu'hommes titrés, la duchesse d'Orléans et ses fils, longeaient aussi les rives du Rhin. Seulement, ceux-ci passaient tristes et silencieux, sans que les populations y prissent le plus petit intérêt, sans éveiller le moindre enthousiasme. Point d'acclamations sur leurs pas ; le vent du ciel soufflait ailleurs.

Etrange destinée des deux races : la première chassée par la seconde ; et celle-ci frappée après l'autre. Toutes deux aux champs de l'exil ; et chacune l'œil sur la France !...

Mais, sur le terrain de la même infortune, quelle énorme différence entre elles ! L'une avait les regrets et la faute, l'autre une vie sans tache et le droit. Que les parts étaient différentes !

Et maintenant, qu'on cherche à nier la force du principe héréditaire et de la monarchie légitime ! Le comte de Chambord, sortant de sa retraite habituelle, ne peut bouger d'un pas sans remuer la France entière, et, avec elle, toutes les nations dont elle est le centre et le point de mire. Les moindres mouvements du prince occupent et agitent l'Europe. Partout l'édifice social a failli s'écrouler sous les tonnerres de Février ; qu'a fait le comte de Chambord ? Retiré sagement à l'écart, il a laissé passer les événements ; eh bien ! peu à peu, ces mêmes événements se sont retournés en quelque sorte vers lui comme pour lui demander la solution d'un affreux problème, et le dénouement d'un drame fatal ; tant il est vrai que la France, toujours grande, même dans ses malheurs, dans ses revers et dans ses chutes, se

trouve être encore l'arbitre du monde, jusque dans le proscrit qui la pleure.

Lorsqu'il n'y a point de stabilité en France, il n'y a de sécurité nulle part. J'en acquérais la preuve partout. Le long de ma route, je me mêlais à toutes les conversations de wagons, d'hôtelleries et de tables d'hôte ; et, comme on reconnaissait que j'étais Français, il en résultait, à peu près partout, le dialogue suivant :

« — Vous venez de Paris ? »

« — Oui, Monsieur.

« — Eh bien ! et la République ?... »

Je me taisais ; et un éclat de rire général avait lieu.

Puis, on reprenait :

« — Est-ce que la France ne sortira pas de son état provisoire ?

» — Plait-il ?...

« — Evidemment elle a besoin d'arriver à un port après tant d'orages.

» — C'est juste.

« — Il lui faut, ou la légitimité avec le comte de Chambord, ou la régence avec le comte de Paris, ou l'empire avec Louis-Napoléon.

» — Ah ! bah !

« — Est-ce que vous croyez à la République ? Monsieur ! »

Ceci demandait une réponse nette. J'avais alors recours à ces phrases élastiques, comme il s'en fait tant en diplomatie, qui répondent à tout et ne signifient rien.

« — Assurément : non, répliquais-je. Cependant...

« permettez ! .. Il faut voir. Surtout, il ne faut pas se presser. Les événements marchent. On n'a besoin que de laisser faire. Dieu est grand. La France est intelligente. Espérons. »

Je voyais hausser les épaules; et, me montrant du doigt, on murmurait tout bas :

« — Qui donc est ce Monsieur ? Il est stupide. »

Je m'exprimais pourtant à la manière de certains esprits de notre époque, insoucians se disant modérés, qui, joueurs d'onchets politiques, sont toujours à trembler qu'on ne bongue un objet, de crainte d'agiter quelque chose.

Je traversai Berlin rapidement. Les journaux y retentissaient de l'effet qu'avait produit en France la lettre du président de la république française à M. Edgard Ney, relative à Rome et au pape.

« — Si l'on veut imiter l'empereur Napoléon, disaient les organes de la presse, ce n'est pas sa conduite envers le pape qu'il fallait prendre pour modèle.

« — Est-ce que Louis-Bonaparte se croit non-seulement héritier de l'empire français, mais aussi *roi de Rome*?... Voudrait-il refaire un *département du Tibre*?

« — Sa lettre est datée de l'Elysée : elle semble avoir été écrite à *Strasbourg* ou à *Boulogne*. »

Telles étaient les accusations formulées de toutes parts contre président. Sa lettre était regardée comme un signal de dislocation.

Et pourtant, sa lettre, qui n'était nullement un acte politique, n'avait réellement aucun caractère officiel. Le contre-seing d'un ministre eût pu seul lui donner une valeur constitutionnelle : elle n'était donc qu'une confidence intime. Or, si les correspondances du président, sortant ici et là de toutes les poches, allaient être publiées comme des bulletins de lois, il en résulterait une politique épistolaire en dehors du gouver-

nement qui, en poste et sous enveloppe, ôterait toute unité au pouvoir, et mettrait, à chaque courrier, le repos de l'Europe en question.

En dernier résultat, cette lettre aura peut-être ressemblé à ces fanfares, à fausses notes, qui font dresser l'oreille aux passants ; mais qui, lorsque leur dernier son s'est évanoui dans les airs, ne laissent plus rien après elles.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Frohsdorf.

De Berlin à Vienne, j'avais voyagé nuit et jour ; je ne séjournai que quelques heures dans cette dernière capitale, où retentissaient les plus bruyantes acclamations. Le maréchal Radetzki venait d'y faire son entrée triomphale ; l'empereur avait été lui-même à sa rencontre ; et l'enthousiasme de la ville y était portée à son comble.

Vienne, ainsi que toute l'Europe, en avait assez des gloires de barricade et des prospérités de république. Les yeux s'ouvraient là comme ailleurs.

Je pris le chemin de fer de *Neustadt*. Les stations s'y montraient encore garnies de guirlandes et de trophées. La route était jonchée de fleurs : Radetzky avait passé là.

Puis, je m'acheminai vers Frohsdorf. Une vallée fertile et riante se déployait à mes regards, encadrée à l'horizon par une longue chaîne de montagnes que

domine le pic neigeux du *Schneiberg* (1); j'étais en calèche découverte; et, bientôt, j'aperçus, au loin, la noble et paisible retraite où le petit-fils de saint Louis attend, avec la résignation d'une grande âme, l'heure de Dieu et de la France!

Ma voiture s'arrêta enfin au terme de sa course. Me vint-il à l'idée de regarder le château, ses fossés, ses statues, ses frontons et ses portiques? Non; une seule pensée absorbait alors toutes mes facultés : j'allais revoir *Henri de France*!

Je me rappelais que, peu d'années auparavant, j'avais été le saluer sous un autre toit, à *Kirchberg*. J'y étais arrivé à la nuit tombante. Le château, au dehors, était peu éclairé; et je soupirais alors en pensant aux Tuileries qui, chaque soir, resplendissaient de lumières, tant Louis-Philippe semblait tenir à persuader aux Parisiens qu'il y avait là un roi de France, continuant la monarchie de Louis XIV.

Cette fois, tout était changé. Plus de lumières aux Tuileries; la nuit, la solitude et le silence y avaient remplacé l'éclat, le bruit et l'autorité. La vie, la vie nationale était sortie de la royale hôtellerie parisienne, où, depuis la première révolution, s'étaient succédées, à la honte du pays, tant de puissances éphémères, tant de mensongères idoles, et tant de splendeurs de placage.

La vie monarchique et réelle, les traditions de gloire française, la grandeur et la vertu, recevant la consécration des souffrances et du malheur, se trouvaient maintenant dans le manoir poétique et solitaire où j'entrais en pèlerin fidèle. Il y avait là plus que les bougies d'un palais et que les lumières d'une

(1) *Schneiberg*, montagne de neige. C'est un des plus hauts pics de la contrée.

nuît, il y avait la jeune et brillante étoile que la providence y tient mystérieusement en réserve, et dont, pour le salut de l'Europe, les rayons commencent à poindre.

J'étais attendu au château. M. le comte de Montbel m'introduisit d'abord auprès de l'auguste fille du roi martyr. Avec quelle émotion respectueuse je m'inclinai de nouveau devant cette sainte exilée dont les longues adversités sont des palmes perpétuelles!

On baisse dans les joies de la terre; on grandit dans les épreuves de Dieu. La sérénité des traits de la reine Marie-Thérèse me pénétra d'admiration; sa voix a des inflexions plus douces; son regard a pris un charme nouveau. La vieillese recule devant cette grande et majestueuse figure qui semble s'être empreinte, à l'avance, des reflets du ciel qui l'attend.

Elle m'adressa de touchantes paroles. Elle m'interrogea sur la France. J'avais beaucoup à raconter: on éprouve un tel charme à s'entretenir de son pays sur des rives étrangères, et devant des natures d'élite!... J'étais écouté comme une voix de la terre natale, comme un écho des jours heureux. Je lui parlais de ses anciens amis de France; elle souriait avec bonheur à tous les noms restés fidèles; elle cherchait à excuser ceux dont le dévouement avait paru chanceler. Elle ne peut qu'aimer ou que plaindre; et plaindre, c'est encore aimer.

Je l'avais attristée un instant par le tableau de nos derniers événements révolutionnaires.

« — *Et où allons-nous?* me dit elle.

« — *Nous revenons*, lui répondis-je. Quand le pouvoir, flottant au gré des caprices populaires, a cessé d'être un droit immuable, il n'est plus qu'un événement passager. La France qui, depuis quelque temps, a marché sur une route funeste, s'en aper-

» coit enfin et s'arrête. Quand elle s'arrête, elle re-
» tourne. »

L'entretien finit peu après; et M. le duc de Lévis me mena chez M. le comte de Chambord.

M. le duc de Lévis, je dois ici le dire, est un des hommes les plus sages et les plus distingués de l'époque. Son mérite est à la hauteur de son dévouement. Doué d'un jugement solide, il a dans la pensée et dans l'âme, les idées les plus patriotiques et les plus nationales. Tout ce qui est progrès réel et véritable liberté trouve en lui un noble soutien. Le prince ne pouvait choisir un ami plus fidèle et un conseil plus éclairé.

J'entrai chez Henri V. Ce moment, un des plus heureux de ma vie, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Le Prince vint à ma rencontre; et, me tendant la main avec un sourire plein d'affection et de bonté :

« — Soyez le bien venu! me dit-il. Je vous attendais avec impatience. »

Et les paroles les plus flatteuses se succédèrent sur ses lèvres. Je n'oserais les répéter tout haut; mais que de fois, avec bonheur, je me les suis redites tout bas !...

Lorsque la main de cet auguste héritier de saint Louis serrait la mienne avec effusion, lorsque son regard, à la fois si brillant et si doux, m'environnait de ses prestiges, lorsque sa voix mâle et sonore, en me parlant de *Dieu le veut* et de mon procès en cour d'assises, m'adressait des remerciements dont je ne me trouvais pas assez digne, oh ! que j'aurais voulu avoir dix existences pour les lui toutes sacrifier ! Mon cœur battait avec violence ; j'aurais voulu le faire parler ; mais, ce qu'il y avait au fond de sa pensée, je ne le trouvais plus dans mes expressions. Ah ! que les sceptiques du jour, que ces hommes qui ne croient plus ni à leur Dieu ni à leur souverain, et qui se rient

des élans de l'enthousiasme comme d'une monnaie sans valeur, ne comprennent pas tout ce qu'il y a de puissance dans la foi, de jouissance dans les sacrifices et de bonheur dans le dévouement, c'est tout simple : il leur manque une âme. Qu'ils me blâment : moi, je les plains.

M. le comte de Chambord s'empessa de me questionner sur la France. Son langage avait cette loyauté, cette franchise, ce courage, cet amour de la patrie, que Dieu donne aux natures supérieures qu'attend une haute destinée. Henri de France exerce une sorte de fascination sur tout ce qui l'approche. Nul ne saurait y résister ; ses adversaires eux-mêmes en conviennent. Aussi, quelle que soit l'opinion anti-monarchique de la personne qu'il admet auprès de lui, cette personne cède au charme, et, bon gré mal gré, se surprend à se dire en le quittant :

« — *Ce serait pourtant là un grand roi !* »

Je ne tracerai point ici le portrait physique du prince : la peinture, la sculpture, la gravure et la lithographie ont assez reproduit ses traits : où ne se trouve aujourd'hui son image ! Je me contenterai de répéter un mot charmant de la reine de Saxe à sa vue :

« — Il est beau comme l'espérance. »

Ma première entrevue avec lui, bien que fort longue, me parut passer comme un éclair ; j'avais tant de chose à lui dire ! Et, quand il s'agit de sa terre natale, il aime tant à écouter !...

Etonné de sa haute intelligence et des dons en tout genre qu'il a reçus du ciel, il m'était échappé cette exclamation de douleur :

« — Eh quoi ! la France a pu vous proscrire !

« — Oh non ! n'accusez pas la France ! me répondit le prince avec vivacité ; elle ne m'a ni repoussé
» ni banni. Quel reproche aurait-elle à me faire... ?

» Ne suis-je pas un de ses enfants les plus dévoués !
» S'il y a eu des journées cruelles et des aveugle-
» ments funestes : à qui la faute ? Aux circonstan-
» ces. »

Je compris sa noble pensée. Il ne voulait trouver de condamnable que les événements ; il ne voulait point accuser les hommes.

« — Mais, repris-je, un si long exil !... »

« — Il aura eues avantages, interrompit-il en souriant ; j'y ai eu du temps pour l'étude ; on travaille si bien dans la retraite ! J'y aurai appris, loin de toute intrigue, à me rendre digne de la France. »

« Puis, le malheur est un grand maître ; et souvent, pour bien juger les événements et les hommes, on y voit mieux de loin que de près. »

Le prince, à ces mots, se leva.

« — Vous ne connaissez point encore la comtesse de Chambord ? me demanda-t-il tout-à-coup. »

Et, sur ma réponse négative, il fut lui-même la chercher.

Bientôt après, elle parut. La princesse a un noble maintien, une taille élégante, un regard enchanteur et les manières les plus distinguées. Douée d'un esprit remarquable, elle a une physionomie pleine d'attrait. Tout en elle est éminemment français : l'accent, le langage et le cœur. Plaire n'est point chez elle un art ; non, c'est un droit : c'est sa nature. Du reste, elle en exerce la toute-puissance avec la plus modeste simplicité. Il y a de la magie dans sa voix, de la majesté dans sa tenue ; et, bien qu'elle n'ait pas reçu du ciel cette perfection de figure qu'aiment à rêver les poètes, on comprend, en la regardant, qu'on puisse l'aimer avec passion, qu'on puisse en faire son idole.

Et puis, quand son regard se porte sur le comte de Chambord, oh ! que son amour, en se reflétant sur

ses traits, y donne d'expression et de charme ! Elle est belle alors, vraiment belle, et de cette beauté qui ne tient pas seulement à quelques contours de visage, mais qui doit son éclat à l'âme.

On sent qu'il y a en elle, sous les suaves paroles d'une femme, les graves pensées d'une reine ; aussi, selon les circonstances, elle serait à la hauteur de tous les dangers, comme elle serait au niveau de toutes les gloires.

Elle m'accueillit avec ces mots flatteurs et sentis que trouve toujours l'esprit, quand le cœur fait parler les lèvres. Je la regardais avec intérêt. Sa toilette était simple, mais d'un goût parfait. Sa démarche était élégante, mais pleine de dignité ; et je me répétais tout bas, à sa vue, ces vers du poète Delille :

« Ah ! la grâce est plus belle encor que la beauté ! »

CHAPITRE XV.

Le Château et la Chapelle.

Un appartement m'avait été préparé au château de Frohsdorf ; M. le duc de Lévis m'y conduisit.

« — C'est une cellule, me dit-il. »

Jamais logement ne m'avait paru plus beau.

Le château de Frohsdorf, sans être remarquable, sous le rapport de l'architecture, est néanmoins un

bel édifice (1). C'est un bâtiment carré, d'une assez vaste dimension, ayant quatre façades, et placé dans un pays magnifique. La principale entrée a une porte cochère voûtée, garnie au dedans de huit colonnes, et qui donne dans une cour intérieure à arcades. La plus belle façade est du côté du parc ; elle est surmontée de statues et ornée de perrons à ballustres. De larges fossés entourent cette demeure féodale ; et de beaux jardins, partie à la française, partie à l'anglaise, y offrent de charmantes promenades.

C'est une belle terre, sans doute ; mais un mot cruel s'y rattache, un mot qui désenchante et qui brise : EXIL.

J'écrivais autrefois ces lignes : c'était dix ans avant 1830 : « *Il n'est de véritable isolé que l'insensible ; il n'est de vrai proscrit que l'oublié* (2). » Ah ! l'auguste famille, en ce cas, n'est ni *isolée* ni *proscrite*. Le sentiment, la tirant hors de sa retraite par la pensée, la tient et la fait vivre sans cesse au milieu d'une foule d'amis. Frohsdorf n'est jamais *isolé* ; il n'y a jamais d'*oubli* pour Frohsdorf.

Parmi les ouvriers venus dernièrement à *Ems*, il en était deux que la curiosité seule y avait attirés. Eh bien ! ceux-là même, en partant, adressèrent ces mots au prince :

« — On nous avait trompés, monseigneur ; mais nous vous avons vu, nous vous avons entendu, nous vous connaissons maintenant, nous vous ferons connaître à nos camarades ; et vous pouvez compter sur nous. Ah ! pourquoi ne vous avons-nous pas connu plus tôt ! »

Ainsi s'exprimaient les ouvriers de France qui s'é-

(1) Frohsdorf fut habité quelques années par la veuve du roi Murat, la comtesse de Lipona.

(2) *Le Solitaire*, chap. vii.

taient rendus sur les bords du Rhin ; ainsi parlent ceux qui viennent à Frohsdorf, et il en vient beaucoup. C'est partout le même langage.

La chapelle de Frohsdorf est simple, mais soignée. On y remarque deux beaux tableaux, l'un représentant saint Louis, et l'autre la sainte Vierge ; ils ont été peints, avec un rare talent, par la jeune duchesse de Parme.

J'étais arrivé un dimanche. A l'heure du salut, j'assistai à l'office. La reine Marie-Thérèse était à la tribune qui domine l'enceinte pieuse. Auprès d'elle étaient le comte et la comtesse de Chambord. Là se trouvaient aussi les dames de la maison : les comtesses de Montbel, de Choiseul et de Chabannes.

J'étais sur un des bancs de la chapelle avec le duc de Lévis, le comte de Montbel et le marquis de Pissy (1). Le jour commençait à baisser. Une musique pleine d'harmonie se faisait entendre ; l'encens fumait au pied de l'autel ; et de douces voix, cachées derrière le sanctuaire et chantant des cantiques sacrés, s'élevaient en chœur vers le ciel.

L'abbé Trebuquet était à l'autel. Il prononça un discours tout-à-fait évangélique avant de donner la bénédiction ; et j'y remarquai ce passage :

« — Comment Dieu voulut-il que commençât la carrière du sauveur des hommes ? Par l'*expatriation*. La fuite en Egypte avant l'entrée triomphante à Jérusalem. Les épreuves avant le prix. Le Calvaire avant la résurrection. »

Puis, se tournant devant la famille royale, il continua en ces termes.

« — Hélas ! et nous aussi ! nous sommes expatriés.

(1) M. le marquis de Pissy remplaçait auprès du prince M. le vicomte de Monti, alors absent et en France.

» Cette terre chérie pour laquelle notre cœur bat
» sans cesse, cette noble terre que cherchent de loin
» nos regards, cette terre de France hors de laquelle
» il semble qu'on ne puisse vivre!... Nous ne la
» foulons plus sous nos pieds. »

Non, je ne saurais rendre l'impression que me firent ces paroles. A genoux, la tête entre mes mains, et cherchant à cacher mon trouble, j'appelai la prière à mon aide. Puis, je levai mes yeux vers le prince ; peut-être, malgré mes efforts, allaient-ils se mouiller de larmes en voyant, là, l'illustre rejeton de nos plus grands monarques, le jeune descendant des fondateurs du plus beau royaume de l'Europe, forcé de prier ailleurs que sur le sol de ses pères, ailleurs que sur la terre de saint Louis, ailleurs que parmi les Français, ces Français dont il serait l'idole et l'orgueil, si la France le connaissait... Mais non, sa vue changea mes idées. Plus de soupirs, et point de larmes ; il m'eut été impossible de nourrir des craintes et de conserver de la douleur en regardant ce fils de France, jadis nommé *l'Enfant de l'Europe*. Il y avait tant de confiance et de sérénité dans sa physionomie ! son large front paraissait si rayonnant d'avenir ! Le sourire revint sur mes lèvres ; je ne vis plus devant moi que les hautes destinées de la France :
« — Oh ! me dis-je en retournant les paroles de la
» reine de Saxe, *l'Espérance est belle..... comme*
» *tui !* »

CHAPITRE XVI.

La vie des Exilés.

M. le comte de Chambord se lève chaque jour à six heures du matin et travaille dans son cabinet jusqu'à l'heure du déjeuner. Il lit les journaux de tous les pays; car, grâce à la brillante éducation qu'il a reçue, il écrit et parle avec facilité la plupart des langues étrangères. Aussi, n'est-il aucun homme d'Etat qui l'égale en érudition, et qui soit plus au fait que lui de tout ce qui se passe en Europe.

Après la lecture des feuilles publiques vient celle des correspondances particulières. M. le comte de Chambord se trouve ainsi à même d'étudier à la fois, chaque matin, les faits, les hommes et l'époque. Il lui arrive des lettres de tout genre et des rapports de toute nature; pas un de ces papiers, déposés sur son bureau, ne passe inaperçu. Les pensées du plus simple ouvrier comme les phrases du plus savant diplomate attirent également son attention. Parfois même, après les avoir méditées, il répond de préférence aux premières; car, parmi ses compatriotes, c'est le mérite qu'il pèse et non le titre.

Il a l'œil ouvert sur toutes les illustrations de la France. Aucune œuvre marquante, aucune action honorable ne lui sont demeurées inconnues. Fier des hommes qui honorent le nom français et qui sont dévoués à leur patrie, il a appris ce qu'ils ont fait, il

examine ce qu'ils font, et il compte sur ce qu'ils pourront faire.

Il est des personnes qui, pour avoir entretenu le duc de Bordeaux un moment, se croient aptes à le juger : « *Il me paraît manquer d'initiative et de caractère,* » a dit un écrivain connu dans une brochure célèbre ; mais celui qui s'exprimait ainsi, et qui, du reste, dans ses pages, rendait une éclatante justice aux exilés de Froshdorf, ce publiciste distingué n'a vu le prince que peu d'heures. Or, est-ce d'après la courte entrevue d'une matinée, et les rapides conversations d'un repas, qu'il pouvait asseoir un jugement solide et définitif sur Henri de Bourbon ! sur le jeune fils de France, dont le célèbre évêque d'Hermopolis disait : « *Il sera à la hauteur de toutes les circonstances quelles qu'elles puissent être !* » sur l'auguste banni que jugeait ainsi l'auteur des *Martyrs* : « *Dieu l'a doué d'une intelligence transcendante !* » sur celui, enfin, à qui Châteaubriand écrivait : « *Je salue avec des larmes de joie l'avenir que vous annoncez !* »

Lui ! *manquer de caractère et d'initiative* ! Non : aucune des forces que réclame sa position difficile et que nécessitent ses hautes destinées, ne fera défaut à son intrépide nature. Déjà, en toute circonstance, il a fait preuve d'une volonté forte et puissante, en suivant, avec constance, et sans s'en écarter jamais, la route qu'il s'était tracée ! Le sang des héros coule dans ses veines : eh bien ! que de fois n'a-t-on pas fait bouillonner ce noble sang en lui présentant les images séduisantes d'un trône reconquis à travers des exploits aventureux, d'une gloire chevaleresque couronnant des entreprises téméraires !... Il écoutait le cœur ému, la main prête à saisir l'épée : « *Allons !* » lui criait son courage ; et

pourtant il demeurait ferme ; il imposait silence à son imagination ; il appelait à lui toute son énergie pour parvenir à modérer sa fougue ; et, avec une persévérance infatigable, il repoussait sur la mer orangeuse où naviguait sa jeunesse proscrite, les mirages de la traversée. Il sentait, éclairé par sa raison, que ces mirages enchanteurs qui, devant eux, offraient la victoire, n'avaient derrière eux qu'un abîme.

Lui ! *manquer de caractère et de résolution !* il a, au contraire, une vigueur de persistance et de fermeté qui ne s'est démentie en aucune occasion. Nulle part, il ne se glissera, furtivement et dans l'ombre, par l'étroit sentier des intrigues ; mais il passera sans crainte, partout où l'on peut entrer tête haute. Que de fois il a dit ces mots : « — Point de conspirations ! point de sang ! Se servir de voies ténébreuses et violentes serait altérer la pureté du principe que je représente. » Mille fois il a eu à lutter contre ses amis et contre lui-même. Il est des conseils qui ont tant de séductions, et des promesses qui offrent tant de certitudes !... Oh ! oui, quand l'âme est jeune et ardente, il faut souvent plus de courage pour se tenir en arrière que pour aller de l'avant. Se détournant des tentations enivrantes dont on venait l'entourer, le comte de Chambord voyait avec sa sagesse profonde que, dans la vue de ses intérêts personnels, elles pourraient le conduire à compromettre les destinées de sa patrie. « — *Avant tout ! Avant tout la France !* » Ce fut son cri de tous les temps ; ce sera sa devise éternelle.

Mais que, fatigué de ses misères, le pays se tourne vers lui ! Qu'il le désire ! qu'il l'appelle ! Oh ! alors la France et le monde entier verront ce que, dans l'exil, la solitude et le malheur, on peut avoir puisé d'é-

nergie, de vertus et de puissance, quand on est du sang d'Henri IV.

A neuf heures et demie il y a messe à la chapelle ; mais cette messe n'est pas d'obligation. Nul n'est tenu d'y assister. Ce n'est point un ordre : ce n'est qu'un appel.

Le déjeuner est à dix heures. La salle à manger du château est de la plus modeste simplicité. Murs nus ; chaises en crin. Aucun luxe dans aucun genre.

Après le déjeuner, on passe au salon. La reine Marie-Thérèse, la comtesse de Chambord et les dames du château, s'asseyent autour d'une table à ouvrage et travaillent. On y lit les journaux du matin.

Le salon est dans de belles proportions. On y voit beaucoup de portraits de famille, et entre autres celui de la reine Marie-Antoinette dans tout l'éclat de sa beauté. L'ameublement de cette pièce et de la salle de billard qui y est attenante, est aussi simple que possible. Quelques fleurs ; un poêle en faïence ; des fauteuils et canapés en bois d'acajou recouverts en velours violet avec des bandes de tapisserie travaillées par la reine ; du papier sur les murs ; un piano ; aucune riche tenture ; peu de glaces ; point de dorures. Il y a là une admirable pensée, une délicatesse royale. L'héritier de saint Louis, en terre d'exil, ne peut et ne doit y être à domicile fixe. Il est au désert ; il y campe. Il n'y cherche point d'oasis ; il n'en est point pour lui aux climats étrangers. On ne s'installe point sur des grèves ; on y fait halte, et voilà tout. Là, sous la tente de l'épreuve, on attend la terre promise.

M. le comte de Chambord, en me montrant ses appartements, avait remarqué ma surprise.

« — Je suis en camp volant, me dit-il. Sur un sol
» qui n'est pas celui de nos pères, sous un ciel qui
» n'est pas celui de notre patrie, on ne doit point
» parer sa demeure. Je ne m'y fixe point : j'y
» passe. »

A midi chacun se retire ; et le prince retourne à ses occupations habituelles. Il écrit beaucoup et de la manière la plus remarquable. Il a l'art de dire infiniment de choses en peu de mots : toujours assez et jamais trop.

Rentré dans ses appartements, il donne audience à tous les visiteurs, quels qu'ils soient. Chez lui point de hauteur, point de morgue ; il est aussi simple que digne. A la recherche de la vérité, et tout entier au désir de connaître les vœux et les besoins de la France, il aime à interroger toutes les opinions et à étudier tous les systèmes. Souvent il lui est adressé de graves questions sur des points difficiles à résoudre ; ses réponses ont toujours une précision pleine de franchise et de justesse. Quelqu'un lui demandait qu'elles seraient les institutions qu'il donnerait à la France au cas où il monterait sur le trône. Cet homme voulait des *garanties* ; il ne croyait, certes, plus à *des promesses d'Hôtel de Ville* ; mais il aurait eu foi encore à *un programme de Frohsdorf*.

« — Je n'ai pas le droit, lui répondit le prince,
» d'engager l'avenir de la France. Si j'étais appelé
» au trône, je marcherais avec l'époque. J'appar-
» tiens à tout et à tous. Ce qui paraît convenir au-
» jourd'hui pourrait sembler funeste demain. Je

- veux les libertés nationales ; je veux les gloires
- de la France ; et si je reviens au pays, je n'aurai
- d'autre pensée que d'agir de manière à lui rame-
- ner, avec l'ordre et la paix, les prospérités et le
- bonheur. »

Vers trois heures, le duc de Bordeaux fait une promenade à cheval ou en voiture ; et, à six heures précises, on dine.

La table est bien servie, mais sans faste ; tout y est bon, mais sans recherche. Peu de vins fins, point de liqueurs ; le prince est d'une sobriété extrême. Il cause, avec sa grâce accoutumée, pendant la durée du repas ; et l'on n'est qu'une heure à dîner.

La reine Marie-Thérèse est chez elle au château de Froshdorf ; et cependant, par un sentiment exquis de convenance et d'abnégation, elle semble être chez le prince. Partout où elle est, lorsqu'il entre, elle se lève, malgré son rang et son âge, avec le respect dû au chef de la maison de Bourbon. A dîner, une coutume, établie par elle, me parut digne de remarque. Un jour, la reine y est à la place d'honneur avec son neveu à sa droite, et à sa gauche sa nièce ; le lendemain, Henri V est au milieu de la table avec sa tante à sa droite, et à sa gauche sa femme ; le jour d'après, c'est la comtesse de Chambord qui prend le fauteuil de la maîtresse de la maison, qui met son mari à sa droite et qui a sa tante à sa gauche. Ainsi de suite à chaque dîner : constante réciprocité d'hommages rendus, d'égards mutuels et de touchants procédés. Entre ces trois augustes pouvoirs, nul ne commande, et chacun règne (1).

(1) Il résulte aussi de cet arrangement que les personnes invi-

La reine Marie-Thérèse, après le diner, fait habituellement une partie de billard avec M. le duc de Lévis. Le comte de Chambord y joue aussi quelquefois, mais pas longtemps. Puis, on se réunit au grand salon ; et alors commencent des causeries intimes où brille la verve du prince.

La fille de Louis XVI qui, levée à cinq heures du matin, commence sa journée par aller visiter les pauvres du pays, se retire avant la fin de la soirée. Mais, auparavant, une lecture lui est agréable ; et, dès le lendemain de mon arrivée, elle me demanda si je n'avais pas apporté quelque production inédite ; en effet, je m'étais muni d'une *nouvelle*, intitulée *le Château de Chaumont* (1), que j'avais écrite aux bords de la Loire ; et tous les regards se portèrent sur les deux augustes princesses, au moment où j'y lus ce passage :

« — Je l'ai trouvée au milieu des pauvres de la contrée, soulageant les misères publiques. Les malheureux la regardent comme leur mère. Elle écoute avec attendrissement les expressions de leur reconnaissance ; et ces expressions étaient sincères. Oh ! il y a, en général, une énorme différence entre la générosité des hommes et la bienfaisance des femmes ; celle des hommes assiste et oblige ; celle des femmes soulage et console. Assez souvent, chez les uns, c'est coutume, honneur et devoir ; chez les autres, presque toujours, c'est instinct, besoin et bonheur. »

A neuf heures, la reine Marie-Thérèse quitte le salon, et alors on se rend soit chez le duc de Lévis,

tées au château ont l'honneur de dîner, alternativement, à côté de chacun des membres de la famille royale. C'est encore une attention pleine de goût.

(1) Elle sera publiée sous peu.

soit chez le comte de Montbel, soit chez la comtesse de Choiseul. Le duc de Bordeaux vient parfois à ces petites réunions ; et son gracieux enjouement y donne un charme inexprimable. Nul ne sait mieux que lui conserver avec le ton de la plus aimable familiarité, la dignité d'un roi de France.

A l'une de ces soirées, il m'apporta la fameuse reliure de *Dieu le veut*, qui lui avait été envoyée par M. Micolci au nom des ouvriers souscripteurs de Paris. Je la connaissais, je n'en fus pas moins ravi de la revoir ; je l'ouvris, et, dans un des replis secrets de ce chef-d'œuvre en maroquin, avec incrustations admirables, je découvris une vue du château des Tuileries, au bas de laquelle étaient inscrits ces vers en lettres d'or :

« Sous ces murs, demeure immortelle
» De ton aïeul Louis-le-Grand,
» Viens, Henri ! la France t'appelle ;
» Viens ! *Dieu le veut* ! Paris t'attend.

» Pour le bonheur de la patrie,
» Sans le vrai roi rien ne se peut.
» Entends la France qui te crie :
» *Viens ! tu règneras, DIEU LE VEUT !* »

CHAPITRE XVII.

Promenade en calèche.

On m'avait parlé de la pharmacie du château ; je fus la visiter, et j'y trouvai toutes les ressources de

l'art pour le soulagement de l'humanité souffrante. Le docteur Bougon, dont le dévouement égale la science, était là dans son laboratoire. J'y appris qu'il soignait gratuitement les malades de la contrée, et que, dans les chaumières pauvres, il allait porter non-seulement ses secours et ses soins, mais aussi ses potions et ses remèdes.

Il était environ trois heures. M. le comte de Chambord me fit proposer une promenade en calèche ; il faisait un temps magnifique, j'acceptai avec empressement, et nous partîmes.

J'étais seul auprès de lui dans sa voiture. Le marquis de Pissy était sur le siège. Avec quel bonheur je jouissais de ma position ! Je pouvais causer librement et sans aucune gêne avec le noble prince auquel j'avais voué ma vie. Il était là, à mes côtés, aimable, bienveillant et gai. Il devisait guerre et combats avec cette ardeur chevaleresque et cette physionomie ouverte qui rappelaient les beaux jours de vaillance et d'honneur, ces jours où, selon le mot du grand Frédéric : « *Pas un coup de canon ne devait se tirer en Europe sans la permission de la France !* ».

Je me croyais alors auprès du Béarnais ou de François I^{er} allant aux camps ou revenant de la guerre. Puis, il me parlait politique ; et sa pensée calme et sévère, son regard pénétrant et vif, son maintien digne et assuré, me rappelaient Louis XIV.

« — On est bien heureux » (disait à Ems un représentant qui siège à la Chambre sur les bancs de la gauche), « alors qu'on est dévoué à un principe, de le voir personnifié dans un homme d'une telle portée, d'une si haute intelligence et de tant de savoir (1). »

(1) M. Benoit-Champy, ex-ambassadeur à Florence. (*Souvenir*

Aux environs de Frohsdorf, le pays a de rares beautés. J'y remarquai un village qui m'intéressa vivement ; et en voici la raison. En 1846, une inondation subite vint à ravager cette contrée. Le comte de Chambord, éveillé au milieu de la nuit, par des cris de détresse, se leva et courut lui-même au secours des victimes du désastre. Il était dans l'eau jusqu'à mi-jambes ; il bravait fatigues et dangers : « — Que mes compatriotes ont dû souffrir, disait-il, au débordement de la Loire!... Que je regrette de n'avoir pu être là pour les secourir!... »

La contrée que nous parcourions a des sites aussi pittoresques que ceux des Alpes et des Pyrénées ; le prince me les faisait remarquer de temps à autre ; mais, malgré ma passion pour les vues romantiques, j'avais peine à déplacer mes pensées, mes regards et mon attention. J'étais alors si loin des choses de la nature ! si haut dans mes espérances pour la patrie !

Nous passâmes auprès du château de *Pitten*, forteresse bâtie sur un roc escarpé et faisant partie de l'ancienne seigneurie de Frohsdorf.

« — Nous voici dans votre domaine ! me dit le prince avec son sourire gracieux et fin : cette terre est pleine de légendes. Vous trouverez ici un monde de traditions merveilleuses. Là-bas, voyez-vous cette roche ? On l'appelle *le saut des Turcs*. De là, en 1532, plusieurs bataillons de *mécréants* furent jetés dans le précipice ; ils avaient perdu la grande bataille d'*Engersfeld*. Quant à *Pitten*, il avait été surnommé au moyen âge *le château du Diable*. Vous voyez que, sur tout cela, il y a de quoi écrire.

du séjour de M. le comte de Chambord à Ems, par M. Auguste Johanet, p. 38).

« — Oui, monseigneur, lui répliquai-je, mais il y a
» mieux, ici, pour ma plume. »

Nous traversâmes plusieurs gorges de montagnes qui rappelaient la Suisse ; et nous arrivâmes au vieux château de *Sebenstein*. C'était le but de notre course.

Sebenstein, placé comme un nid d'aigle au sommet d'une roche sauvage, hérissée de sapins, est une ancienne citadelle qui date de l'an 1092. Détruite et rebâtie plusieurs fois, elle subit, à diverses reprises, toutes les vicissitudes de la guerre. Une partie n'offre que des ruines. L'autre a été remise en bon état ; et ses donjons, ses créneaux, ses ponts-levis, ses machicoulis et ses meurtrières, sont parfaitement conservés. Tout cela domine une vallée qui était jadis un lac, et qui maintenant présente de vastes prairies serpentant à travers des monts rocailleux et coupées par de larges torrents (1).

Descendus de voiture, nous gravîmes à pied la roche escarpée qui conduisait au fort de Sebenstein. J'avais peine à suivre le prince ; il franchissait les ravines et se faisait passage à travers les ronces et les pierres avec l'agilité du chamois. On voit qu'il se joue des obstacles ; on sent qu'il est né pour les vaincre.

Le sentier que nous suivions nous offrit tout à coup un vieux chêne au milieu duquel on avait pratiqué une niche. Dans cette niche était la figure d'un saint (St.-Roch) ; et il était là, selon une inscription récemment écrite en face de l'arbre, pour sauver le pays du choléra.

(1) Le prince de Lichtenstein, à qui appartient ce vieux fort, a bâti, dans la vallée, au pied de ses remparts, un ravissant château moderne. Il est dans des jardins enchanteurs.

Le *choléra* ! partout ce fléau ; évidemment, dans son essor, il a voulu marcher de pair à compagnon avec l'épidémie révolutionnaire. La République, aussitôt après Février, prétendait faire le tour du monde ; mais, dépassée par le *choléra*, elle a eu le dessous dans la lutte ; ils avaient fait assaut de succès.

En vain la lithographie et la gravure nous représentait l'héritière de 93 promenant son bonnet phrygien et vainqueur aux quatre extrémités de la terre, les courses triomphales de la République n'ont été que des déroutes européennes. Le *choléra* l'a emporté ; lui seul il a régné partout. C'était bien assez d'une peste.

Nous arrivâmes à la citadelle. Sur ses créneaux, il ne manquait que des chevaliers bardés de fer pour y accueillir dignement un des successeurs de Philippe-Auguste. Nous nous arrêtàmes à un pont-levis ; et le marquis de Pissy sonna la cloche du donjon.

Personne ne lui répondit. La plage demeura muette, et le castel resta fermé.

On sonna à plusieurs reprises, et toujours inutilement ; il était déjà question de se retirer, mais le comte de Chambord, persévérant dans ses idées, ne voulut point quitter la place.

« — Ouvrez ! cria-t-il du dehors.

» — *Ouvrez ! répétais-je aussitôt : c'est la fortune de la France !* »

Le prince se tourna vers moi ; et, d'un ton ferme et prophétique :

« — Patience ! *On ouvrira*, me dit-il. »

Et, bien qu'on n'entendit aucun bruit, bien que le fort restât muet, la porte à l'instant même s'ouvrit. Ce fut comme un effet magique.

Une jeune et jolie fille de la montagne nous intro-

duisit sous les murs de la citadelle. Là, je vis des salons à trophées d'armes, des esplanades à vues merveilleuses, des escaliers à sculptures gothiques, des ogives et des vitraux ; j'y vis une chapelle avec des cierges, un cachot avec des squelettes ; mais rien de tout cela ne parlait en ce moment à mon imagination, et tout bas je me répétais :

« — Il y a mieux, ici, pour ma plume. »

Le soir, au salon de Frohsdorf, le comte de Chambord vint à moi.

« — Je vous ai arraché ce matin à vos inspirations, me dit-il. Je vous ai empêché d'écrire. »

« — Je vous en remercie, Monseigneur ! demain je n'en reprendrai que mieux mon travail. »

« — Prenez garde à la cour d'assises ! »

« — Contre le régime actuel, Monseigneur, je ne saurais rien écrire de plus fort que cette phrase insérée dans les journaux : *l'avènement de la république n'a été qu'une usurpation indigne, qu'un escamotage infâme*. Cela a été traduit en cour d'assises, et trouvé parfaitement juste. L'accusé a été acquitté (1). »

Le duc de Bordeaux, qui savait que j'avais parcouru les bords de la Loire en juillet, me demanda si j'avais visité Chambord.

« — J'ai fait cette excursion, répondis-je, avec le comte Rodolphe d'Appony ; et, assis sur une des pierres du château, j'y ai crayonné mes impressions. »

« — Les avez-vous ?... Lisez-nous les. »

(1) Cour d'assises du 11 septembre 1849. Affaire de M. Fleury, gérant du *Journal du Peuple*.

Je fus chercher mon manuscrit, et je lus les pages suivantes :

» L'aspect de ce monument frappe d'une extrême
» surprise. Son architecture, qu'on ne peut définir,
» tient à la fois du grec, du romain, du byzantin,
» du mauresque et du gothique. L'œil se perd à tra-
» vers ce dédale de flèches, de coupoles, de porti-
» ques, de terrasses, de statues, de balustres, d'ara-
» besques et d'arcades qui se dressent de toutes
» parts. Les innombrables toitures de cette demeure
» sont hérissées de pyramides, de tourelles, d'obé-
» lisques, de belvédères, de dômes et de colonnades
» dont chaque pierre dentelée est un objet d'art de-
» vant lequel on rêverait des heures entières, si le
» temps ne manquait à l'admiration. Ce sont là des
» splendeurs sans nom que l'art ne saurait analyser,
» mais que le génie seul a pu jeter ainsi à travers
» les airs comme des fantaisies magiques. On ne voit
» là ni régularité ni plan; mais ce désordre gran-
» diose, et, pour ainsi dire, cette sublime folie, n'en
» paraissent que plus merveilleux.

» Entrerai-je dans les détails de ce château des
» mille et une nuits, avec ses dragons et ses sala-
» mandres? de ce rêve prestigieux? Non, il faudrait
» écrire trop de pages. Qui n'a ouï parler du double
» escalier, à vis et à jour, de Chambord? Qui n'en a
» raconté les singularités inouïes? Il y a quelque
» chose d'inconcevable et de prédestiné dans ce
» monument sans pareil que les siècles ont respecté,
» tant l'immortalité lui semble acquise. Une gigan-
» tesque fleur de lys en couronne le sommet; épar-
» gnée en 93 et sauvée en 1831, elle a bravé les
» révolutions et les temps. Elle est encore là, in-
» tacte et debout sur le donjon, s'élevant avec séré-
» nité vers le Ciel, comme un talisman protecteur.

• Et pourtant, devant cette magnifique résidence
• de François I^{er}, où tant de triomphateurs et de rois
• se montrèrent successivement avec la double au-
• réole de la puissance et de la gloire, on se sent le
• cœur attristé. Que sont devenus ces grands princes,
• ces héros valeureux et ces beautés ravissantes qui
• passèrent là, entourées de toutes les féeries du
• luxe, de la poésie et des amours? Que les temps et
• les lieux sont changés!... Aujourd'hui les cours sont
• désertes, on n'y voit que l'herbe et les ronces; les
• vieux salons à lambris dorés ne sont plus que de
• longues galeries en ruines; le vent mugit tristement
• à travers ces arcades dignes de l'*Alhambra*, où l'on
• n'entend plus ni le bruit des armes, ni la harpe des
• trouvères, ni le retentissement des fêtes. Tout est
• silencieux, morne et glacé. L'imagination seule ne
• saurait se refroidir au milieu de ces majestueuses
• solitudes; elle y songe, avec une émotion crois-
• sante, au royal héritier de François I^{er}, à ce jeune
• descendant de soixante rois, à ce mystérieux exilé
• sur lequel reposent encore les destinées de l'Europe,
• et auquel se rattache, en ce moment plus que ja-
• mais, tout ce qui aspire au raffermissement de l'or-
• dre social. Il n'est point là, il est vrai, dans le fan-
• tastique domaine dont il porte le nom, et qui semble
• lui avoir été donné par la France comme un lien
• indissoluble entre elle et lui, comme une heureuse
• pierre d'attente : mais son image y est fixée; elle y
• plane et de loin et de près; on l'y cherche dans l'a-
• venir; et cet avenir... on l'appelle (1). »

(1) M. le comte de Chambord y dépense, chaque année, des sommes considérables. Mais il y a tant à faire! Ce château a 365 chambres et 13 escaliers, sans compter les pérystiles, les portiques, les arcades, etc. Le parc, qui a 10,000 arpens, a un mur qui a 8 lieues de tour et qui renferme 14 étangs.

CHAPITRE XVIII.

Hautes questions politiques.

J'étais un matin dans le cabinet de M. le comte de Chambord, véritable musée où se voient les nombreux et brillants cadeaux qu'il a reçus de son pays. Il y avait sur son visage un calme si pur et si remarquable, il s'étendait autour de lui une telle atmosphère de confiance et de vertus, qu'on ne pouvait y croire au malheur. En effet, le jeune prince, à la tête d'une fortune considérable, beau, plein d'esprit et de talents, jouissant d'une santé parfaite, au milieu d'une famille qui l'adore, entouré des bénédictions du pays. et doué du plus aimable caractère, a reçu tous les dons de la Providence ; il a tout ce qui peut charmer la vie. Je lui en fis la remarque ; il me regarda tristement ; et, d'un accent profondément senti :

« — Monsieur d'Arlincourt, me répondit-il, c'est
» aux Tuileries que j'ai reçu le jour. L'air de la patrie
» me manque : l'air natal, c'est la véritable vie. Un
» nom, c'est une destinée ; le mien ne peut me laisser
» respirer, librement et à l'aise, hors de la route qu'il
» me trace et de la sphère où il m'appelle ; et puis,
» quand on est né sous le soleil de la France, est-ce
» qu'on peut être heureux ailleurs ! »

Le prince, à ces mots, se leva ; et, pour chasser de tristes pensées, il fut chercher et me montra les magnifiques pistolets qui lui avaient été offerts, au nom

d'une quantité d'ouvriers, par le papetier Jeanne, à Ems. Ses regards se portaient surtout avec un vif attendrissement sur le livre des souscripteurs qui accompagnait le cadeau : les signatures y étaient à l'infini. Ces noms resteront gravés dans sa mémoire (1).

« — Vous ne nous quitterez pas encore, n'est-ce pas ? me dit le prince en me serrant la main. Il faut nous donner le mois tout entier. Vous fêterez ici la *Saint-Michel*. »

Je m'inclinai profondément, et l'entretien continua.

M. le comte de Chambord, habitué à traiter les matières politiques les plus abstraites, étonne par la profondeur de ses vues et la sagesse de ses pen-

(1) On sait qu'elle fut la réponse du prince :

« C'est avec l'émotion la plus vive que j'ai reçu l'hommage qui m'a été offert par des ouvriers de tous les états de la ville de Paris. J'ai été profondément touché de voir leurs délégués venir me trouver sur la terre étrangère; et je les charge d'être, auprès de tous leurs camarades, les intermédiaires de ma gratitude et de mon affection. Apprendre que mon nom est prononcé avec sympathie dans mon pays, dans ma ville natale, c'est la plus douce consolation que je puisse recevoir dans l'exil.

« En parcourant les listes nombreuses qui m'ont été apportées, j'ai été heureux et fier de compter tant d'amis dans les classes laborieuses. Etudiant sans cesse les moyens de leur être utile, je connais leurs besoins, leurs souffrances, et mon regret le plus grand est que mon éloignement de la patrie me prive du bonheur de leur venir en aide et d'améliorer leur sort; mais un jour viendra, c'est mon espoir le plus cher, un jour viendra où il me sera donné de servir la France et de mériter son amour et sa confiance, »

« HENRI. »

« Ems, le 25 août 1849. »

sées; mais, chose embarrassante pour celui qui cherche à donner une juste idée du prince; c'est que, même en se bornant à ne dire sur lui que les vérités les plus exactes, on a encore l'air de se livrer à des flatteries exagérées. J'eusse voulu me rappeler toutes ses expressions pour les redire; mais si, d'une part, j'éprouvais l'extrême désir de les répéter toutes; de l'autre part aussi, je me sentais arrêté par la crainte de manquer aux devoirs de la discrétion en me permettant de publier des conversations intimes. Il y a de terribles écueils dans une position semblable; ne pas en dire assez est un tort, en dire trop serait une faute.

« — Monseigneur! repris-je après un moment de silence, il est des gens en France qui font circuler d'indignes accusations contre la branche aînée des Bourbons. Ils tâchent, dans l'intérêt de leurs intrigues, de persuader à la France qu'avec Henri V, s'établirait aussitôt un gouvernement de nobles et de prêtres. »

Le prince haussa les épaules avec un geste d'impatience.

« — Eh quoi! me répondit-il, la nation la plus intelligente et la plus éclairée du monde, ajouterait foi à de pareilles absurdités! Est-ce que, dans l'état actuel de l'Europe, un tel gouvernement est possible? Ce sont d'odieuses calomnies. Croyez-le bien: si j'exerçais l'autorité souveraine, la naissance ne serait, à mes yeux, pour arriver aux hautes fonctions de l'état, ni un privilège, ni une exclusion; la préférence, en premier lieu, serait donnée à la valeur personnelle. Quant à l'autorité religieuse; pour qu'elle ait droit aux respects qui lui sont dus, il la faut, selon moi, au pied des autels du Dieu des miséricordes et non sur le terrain des luttes politiques. En définitive, je ne

» voudrais voir à la tête des affaires du pays que le
» mérite, le talent et les services rendus, pourvu
» néanmoins qu'à ces titres il se joignît aussi une
» âme droite et un esprit consciencieux. Honneur et
» probité avant tout ! c'est ce qu'il faut à un grand
» peuple. »

Qui n'eût applaudi à la sagesse d'un pareil langage ! J'aurais voulu que la France entière pût l'entendre.

— Vous avez raison, répliquai-je ; mais les partisans qui divisent la France...

Il m'interrompit aussitôt.

« — Je ne connais point de partis en France ; je n'y vois que des opinions diverses. Ce sont ces opinions qu'il faut ramener à l'unité ; la France alors sera heureuse au dedans et forte à l'extérieur. Il est une haute mission à remplir, c'est de travailler, par la persuasion et la douceur, à la conciliation générale des esprits. Que tous mes amis, à ma voix, ne tendent désormais qu'à ce but ! et le pays sera sauvé.

» — Mais le socialisme ! repris-je ; que pensez-vous de cette question ?

» — M. de Lamartine va vous répondre à ce sujet, » me dit le prince en me présentant un numéro du *Conseiller du peuple*.

Il s'y trouvait l'article suivant :

« *Le socialisme !* Ah ! laissez-moi vous ouvrir enfin mon cœur. Il y a vingt ans que j'étudie le socialisme. Je m'y connais ; eh bien ! je rougis pour mon siècle et pour mon pays que, dans une nation qui passait pour spirituelle, des jeunes gens sortis des écoles de l'Etat aient pu descendre à ce degré de sottise et d'hébètement !... Que voulez-vous qu'on pense de nous dans le monde et dans l'a-

» venir !... Est-il donc vrai qu'il y a des moments de
» décadence et d'idiotisme dans le génie éclipsé d'un
» peuple !... Est-il donc vrai que nous soyons près de
» tomber, nous Français, dans une de ces nuits de
» l'esprit où l'on perd la mémoire même du sens
» commun ! Est-il donc vrai que Dieu, quand il
» veut perdre les nations, commence par les frapper
» de cécité morale !... Ouil ce qui me confond, ce
» qui m'humilie, ce qui me désespère pour vous dans
» une doctrine fausse, ce n'est pas tant le crime : le
» crime ! on le déteste, on le combat, mais on le
» comprend ; mais c'est LA BÊTISE qu'on ne com-
» prend pas. »

Avec tout autre prince que le comte de Chambord, on n'oserait continuer longtemps un entretien politique, de crainte de paraître importun. Mais l'auguste proscrit ne se fatigue jamais des questions qui intéressent la France ; et je poursuivis en ces termes :

« — Depuis le 24 février, Monseigneur, il a été
» répandu de singulières théories sur le travail ; elles
» ont révolutionné les classes ouvrières.

» — Je le sais ; répartit le prince. De nombreuses
» controverses ont eu lieu à cet égard ; et j'y ai
» prêté une extrême attention. Ce qui est certain,
» c'est que les gouvernements, jusqu'ici, ne se sont
» point assez occupés des classes ouvrières. L'amé-
» lioration de leur sort serait ma plus chère pensée.
» Le travailleur a des droits sacrés à l'intérêt public.
» Sa vie est nécessaire à l'Etat ; l'Etat doit s'occu-
» per de sa vie. Quant à moi, je n'ai cessé de dire
» et de redire aux privilégiés de la fortune, sur les-
» quels je puis avoir de l'influence, que si Dieu leur
» a donné des biens et des richesses, c'est pour en
» faire un noble et digne usage en venant en aide

• aux classes malheureuses et en veillant à leur bien-
• être. Le riche a pour mission, ici-bas, d'être la Pro-
• vidence du pauvre : s'il y manque, malheur à lui !

Le visage du duc de Bordeaux, en prononçant ces mots, avait une admirable expression ; et je me rappelai ces mots de Châteaubriand : *« Il y a vraiment sur ce jeune prince un rayon d'en haut. »*

« — Monseigneur ! continuai je, vous avez joint
• l'exemple au précepte ; vous avez ouvert des ate-
• liers à Chambord pour donner du travail au pays.

« — Oui, dit le prince avec vivacité ; mais malheu-
• reusement je n'ai pu le faire que dans les limites
• de ma fortune actuelle et de ma position présente.
• Ah ! si j'avais plus de puissance !... »

Ces derniers mots me pénétrèrent ; il y avait tant de vérité dans l'accent, et tant de charité dans le regret !... (1)

(1) Voici la lettre que le prince écrivait à M. de Pastoret, le 30 octobre 1846, relativement aux ateliers de Chambord.

« — M. le marquis, vous savez que c'est surtout par des se-
• cours distribués aux classes indigentes que je désire marquer
• l'heureuse époque de mon mariage et remercier la Providence
• d'avoir écarté les obstacles qui s'y étaient opposés jusqu'ici.
• Quoique forcé de vivre sur la terre étrangère, je ne puis jamais
• être indifférent ou insensible aux maux de la patrie. Pensant
• à la cherté des subsistances et aux justes craintes qu'elle ins-
• pire pour la saison rigoureuse où nous allons entrer, j'ai
• cherché comment je pourrais contribuer au soulagement de
• la misère publique. Il m'a paru que le meilleur emploi à faire
• des sommes dont je puis disposer, c'est de les consacrer à
• établir à Chambord et dans les forêts qui nous appartiennent
• encore, des ateliers de charité qui offrent aux habitants pau-
• vres de ces contrées un travail assuré pendant l'hiver prochain,
• et leur fournissent les moyens de pourvoir à leurs besoins et à
• ceux de leur famille.

« Je vous charge donc de prendre les mesures nécessaires
• pour l'exécution d'un projet que j'aimerais à voir s'étendre
• à la France entière. Pour moi, je me féliciterai, du moins

La conversation, peu après, tomba sur la famille d'Orléans. J'osai hasarder ces paroles :

« — La Ligue et la Fronde, Monseigneur, se terminèrent par une réconciliation générale. Le petit-fils de saint Louis aurait les bras assez larges pour recevoir indistinctement tous les Français, et pour s'ouvrir à tous les cœurs qui viendraient à lui. Pendant 18 ans, j'ai eu de la haine contre les situations, je n'en ai pas eu contre les personnes. Les faits m'étaient odieux, non les hommes. J'ai écrit contre la royauté de Juillet ; mais aujourd'hui, pour moi, le comte de Neuilly n'est plus le roi Louis-Philippe. Je rends justice à ce qui s'est fait d'utile sous son règne, à tous les talents qui y ont brillé ; il me semble que, s'ils le voulaient encore, le bien qu'on pourrait attendre d'eux effacerait le mal qu'ils ont pu faire. M. le comte de Chambord, qui a si cruellement connu l'adversité, doit compatir plus que personne à celle des jeunes princes d'Orléans. Sous le point de vue des principes, dans leur puissance, ils n'étaient rien ; dans leur malheur ils sont quelque chose. Le 7 août les avaient bannis des hauteurs de leur origine ; le 24 février ne montre plus en eux que les rejetons d'Henri IV. S'ils comprennent leur position, les disgrâces de la fortune peuvent les remettre en mesure de servir noblement la patrie sur une route nouvelle et droite. Le talent ne leur manque pas : qu'il en soit ainsi de l'honneur ! »

Le prince m'écoutait avec attention ; je poursuivis.

« — Une dame de haute distinction, revenant de

» d'avoir pu adoucir le sort des Français malheureux qui, par
» leur position particulière, ont encore plus de titres à mon
» intérêt.

» Je vous renouvelle.... etc., etc. »

(Cette lettre a été publiée dans les journaux du temps).

• chez la duchesse d'Orléans, m'assurait dernière-
• ment, que la mère du *comte de Paris* était prête à
• faire tous les sacrifices qui pourraient assurer le
• repos et le bonheur de la France. Au mois d'août,
• j'étais sur le chemin de fer de Blois à Amboise, j'y
• rencontrai le duc de G... qui revenait de Londres.
• *Louis-Philippe*, me dit-il, *a les plus nobles senti-*
• *ments : il désirerait vivement, ainsi que la reine*
• *Marie-Amélie, une réconciliation générale.* »

Le comte de Chambord m'interrompit. Un mot fut sa réponse :

— J'attends !

Qu'il était noble et digne ce mot ! Que de choses il renfermait ! Il y avait là appel et dignité, espérances et foi. *J'attends* : parole de paix, de sécurité, de promesses et d'avenir ; mot de Dieu aux cœurs qu'il appelle.

CHAPITRE XIX.

Excursion en Hongrie.

Le duc de Bordeaux va, de temps à autre, à la chasse ; mais, chez lui, la chasse n'est pas une passion prononcée, ce n'est qu'une distraction passagère.

Un matin il me proposa une promenade à cheval.

• — Nous irons en Hongrie, me dit-il. Frohsdorf
• est à peu de distance de la frontière. Etes-vous cavalier ?

— « Monseigneur, lui répondis-je, j'ai commencé

» ma vie par remplir des fonctions militaires.. Je fus
» un instant officier d'ordonnance en Espagne. J'étais
» à l'assaut de Tarragone, et j'y montai l'un des premiers à l'échelle...

» — Oui, mais pas à cheval, je suppose; interrompit gaîment le prince. »

Une heure après, nous galoppons au milieu des montagnes qui séparent la Hongrie de l'Autriche.

Le comte de Chambord est un excellent écuyer. Il est impossible de monter à cheval avec plus de hardiesse et de grâce. En outre, il est infatigable.

Rien de plus pittoresque que les rochers, les torrents et les forêts que nous traversons. On ne saurait voir des sites plus sauvages. Des arbres verts gigantesques, des hêtres d'une dimension prodigieuse, élevaient là leur front vers les nues. On aurait pu s'y croire dans les bois druidiques des vieux âges.

Et, néanmoins, tout en fendant les airs sur ces romantiques plages, nous causions encore de la France. Le prince, tout sérieux qu'il est dans les discussions graves, est de la plus aimable gaîté dans les habitudes ordinaires de la vie. Il a un rire plein de charme, une cordialité qui met à l'aise; et, sans jamais sortir des expressions de la bienveillance, nul ne plaisante avec une malice plus spirituelle.

Il est des républicains en France qui s'imaginent que l'exilé de Frohsdorf serait plein de preventions et de ressentiments. Loin de là, ce sont précisément ces choses que repousse le plus sa nature. J'ai lu à Frohsdorf, dans un journal, une de ces réponses à l'un de ses amis, à propos de l'amnistie que le gouvernement français sollicitait en faveur des insurgés romains. Elle me frappa : la voici :

« Savez-vous quel serait mon plus grand bonheur, si un

• jour je revenais en France ? Ce serait d'amnistier immédiatement toutes les victimes de nos discordes civiles, à quelque opinion qu'elles appartenissent. Comme je n'ai rien à pardonner pour mon propre compte, il me serait bien facile de tout oublier. Henri IV disait, en parlant des Ligueurs qui le boudaient : « *Ils sont encore fâchés, il faut attendre.* » Eh bien ! s'il y avait des Français fâchés contre moi, j'attendrais aussi ; mais je ferais en sorte de ne pas attendre trop longtemps. »

« — Le comte de Chambord est appelé à de bien hautes destinées, disait à Ems le directeur d'un des journaux les plus considérables de Paris, après un entretien avec le prince : voilà dix-huit ans qu'on nous a indignement trompés à son égard ! »

Le temps était beau, le ciel était sans nuages ; nous arrivâmes au sommet d'une haute montagne où est bâtie une chapelle (*Rosalia capel*). Là, je poussai un cri de surprise. En face de moi se déployait à perte de vue un des plus beaux pays de la terre : la Hongrie. Non, de ma vie, je n'avais vu un plus admirable spectacle. Les vastes plaines de ce royaume, avec ses villes, ses villages, ses coteaux, ses bois, ses forteresses et ses rivières, étaient là déroulés à mes pieds, comme vues du haut des nuées. Au loin, d'un côté, était Vienne ; de l'autre, un lac immense s'étendait à l'extrémité du tableau magique ; et ses eaux bleues se confondaient avec l'azur du firmament. Il n'y avait plus là d'horizon ; et, sans ligne visible de séparation, le ciel y faisait suite à la terre.

« — Voici le château de *Forkenstein* ! me dit le prince en me montrant un fort peu éloigné. Il appartient au prince d'Esterhazy, l'un des plus riches propriétaires de l'Europe. »

En effet, cent villages font partie de ce domaine ; presque tout le pays est à lui. Le prince d'Esterhazy y exerce une puissance souveraine ; il a des troupes

à lui dans sa citadelle ; et Forkenstein a ceci de curieux, c'est qu'il est un dernier reste des vieilles suzerainetés du temps féodal. Au surplus, ce reste se meurt.

Nous avons mis pied à terre sous les murs de la chapelle ; et de là, M. le comte de Chambord me montrait les principales villes du pays. Doué d'une mémoire prodigieuse, il me racontait les évènements historiques, tant anciens que nouveaux, qui s'étaient passés dans ces contrées ; il me décrivait les derniers combats qui y avaient eu lieu ; et, au fait de toutes les évolutions de chaque armée, il en parlait en officier consommé. Au surplus, je ne m'en étonnai point ; je me rappelais qu'en 1839, le prince avait fait un voyage d'études stratégiques en Italie, avec plusieurs généraux français ; qu'il avait assisté, dans les plaines de l'Adige, aux grandes manœuvres d'automne du feld-maréchal Radetzky ; et que ce célèbre guerrier qui, chaque jour, venait le chercher à la tête de son état-major pour le mener à son camp, d'où il le reconduisait ensuite chez lui, s'étonnait de lui trouver à la fois la science que donne l'étude et l'énergie que donne le cœur.

L'endroit où nous étions avait été occupé récemment par des avant-postes de l'armée hongroise ; et l'on y voyait encore des traces de leur passage.

« — Au temps des guerres de l'Autriche contre les Turcs, me dit le comte de Chambord, un prince d'Esterhazy avait amassé un trésor considérable dans la citadelle de Forkenstein, que nous allons visiter. Ce trésor, d'après sa loi formelle, était destiné à payer la rançon des membres de la famille qui pourraient être faits prisonniers par les mécréants. Or, un cousin du prince actuel, étant dernièrement ambassadeur à Rome, et apprenant

• que les abords de la ville éternelle étaient infestés
• de bandits , écrivit au sire de Forkenstein , pour
• lui demander s'il le rachèterait des deniers de son
• trésor , dans le cas où il serait pris par les *Jean*
• *Sbogar* , les *Cartouche* et les *Fra-Diavolo* des
• Marais-Pontins. — *Non* , lui répondit Esterhazy , à
• moins qu'on ne me prouve qu'ils sont *Turcs*. »

Nous remontâmes à cheval ; et nous prîmes la route de Forkenstein.

« — *Aux armes !* » cria la sentinelle en reconnaissant de loin le fils de France.

Et , à l'instant même , tambour en tête , la petite garnison du suzerain se rangea en haie sous la grande tour du bédroi.

On avait baissé le pont-levis. Les soldats du fort présentèrent les armes à Henri V ; et nous passâmes sous la grande voûte d'entrée , comme si nous prenions possession de la place.

Forkenstein est une petite vignette vivante du règne , à jamais mort , de la féodalité.

Rien de plus curieux que l'intérieur du château. Les portraits de tous les aïeux du prince d'Esterhazy y sont soigneusement conservés ; et on les compte par centaines. L'arbre généalogique est dans la première salle et sort de la côte d'Adam ; on ne pouvait remonter plus haut. Puis , sous le nom biblique de *Seth* , commencent les Esterhazy. Ensuite , et après le déluge , un des premiers ancêtres est *Cham*. De ses fils descend *Attila*. Je fus charmé de voir la figure , assez singulièrement peinte , de ce chef célèbre des Huns , d'autant qu'elle est épouvantable. Je me l'étais ainsi tracé.

Près d'*Attila* , on voit sa femme , et autour d'eux leurs descendants ; c'est une lignée d'atroces visages. Puis , se montrent des chefs plus modernes , parmi

lesquels il s'en trouve d'une rare beauté. Dans cette illustre famille, il y eut, non seulement de grands guerriers, mais des hommes remarquables en tout genre. Plusieurs d'entr'eux sauvèrent l'Autriche.

Je désirais voir le fameux trésor ; mais on ne put nous en montrer qu'une partie, vu que l'autre, emballée dans des caisses, avait été soigneusement cachée, pour la soustraire aux hasards de la guerre.

Nous visitâmes l'arsenal qui contient encore de fort belles choses. Six à sept cents fusils de chasse sont là. Sur plusieurs est le nom de l'armurier français *Lepage* : ce sont des chefs-d'œuvre de l'art. Beaucoup de bannières prises sur les Turcs, sont déployées le long des murs. On y voit aussi une quantité d'équipements militaires. Mais, hélas ! tous les beaux canons de la citadelle, les fusils de munition, les mortiers, les casques, les cuirasses, etc., ont été livrés à l'armée hongroise. Un soldat de la garnison pleurait en nous énumérant ces pertes. La Hongrie, dans le principe, avait salué avec transport les lumières régénératrices qui allaient se lever chez elle à l'instar des aurores de Paris. Que n'allait pas réédifier partout, disait-on, le mouvement révolutionnaire ! O rêve !... En fait de constructions politiques, quand l'architecte est la révolte, que sont les monuments ? des décombres.

Qui eût pu penser, en Hongrie, lors de ses premières victoires, que BEM, le héros *chrétien* de la Transylvanie, serait un jour le *musulman* AMURAT, pacha à trois queues en Turquie (1) !

Affranchissement, liberté, régénération, mots de déception, de ruine et de sang, suicides de la rai-

(1) Daily-News, octobre 1849. « Le général Culmann et vingt » officiers, à l'exemple de Bem, ont embrassé l'Islamisme. » *Gazette de Cologne*, octobre 1849.

son. Implacables défilés à mort jetés par le désordre et le crime à l'ambition et à l'orgueil, ces mots de flammes lancés à Dieu lui-même par le premier des révoltés, devaient embraser la Hongrie : ils ravageaient l'Europe en délire.

Par bonheur, bien des peuples aujourd'hui, fatigués de ces exterminateurs éternels du genre humain, commencent à vouloir se délivrer de ceux qui prétendaient les affranchir. En effet, quoi de plus désastreux que des régénérations continuelles ! qu'une suite de délivrances ! Le sang est toujours l'eau baptismale des spoliations, la brûlante nécessité des félonies, le sacre des tyrannies populaires. La nation qui, par le droit des émeutes et de la trahison, change de maîtres et de lois, tombe au triste état de cadavre que les empiriques exploitent, sur lequel ils expérimentent, qu'ils se font honneur de dissoudre et qu'attend le néant au sépulcre.

« Quand la rébellion a triomphé, écrivais-je en 1835, allez donc, vous qui y avez battu des mains avec enthousiasme ! allez prêcher honneur et justice aux vainqueurs ! Demandez à l'anarchie l'ordre, aux apostasies la fidélité, à l'iniquité les vertus : vos frères, continuant leurs œuvres de destruction, se riront de vous et à bon droit ; car ils seront, eux ! dans leur route, et vous serez, vous ! hors de la vôtre (1). »

(1) Double règne.

CHAPITRE XX.

Les Finances et l'Armée.

La veille de mon arrivés à Frohsdorf, l'archiduc Ferdinand, oncle de madame la comtesse de Chambord, en était reparti pour Vienne. Peu de jours après, le duc de Modène et le prince son frère y venaient visiter Henri V.

Le duc de Modène est d'un extérieur agréable et d'une taille élevée ; sa physionomie, pleine de bonté, rappelle celle de sa sœur. Mais, quels que soient l'affluence des visiteurs et les hommages dont on l'entoure, le comte de Chambord ne change rien à ses habitudes ; il n'en reste pas moins tout entier à ses études politiques.

Je lui parlais un jour de l'état financier de la France. « — *Voici la position !* » me dit-il :

Et, sur la table de sa chambre, il me montra les notes suivantes :

» Quand arriva la Restauration, elle eut d'abord à
» payer les milliards qu'avaient coûté deux invasions
» dirigées contre l'empire ; elle libéra ensuite le ter-
» ritoire en consacrant un autre milliard à affranchir
» les consciences et à doubler la valeur des propriétés
» foncières, en indemnisant le malheur. Puis, en-
» core, elle eut à dépenser des sommes considérables
» pour arracher, malgré l'Angleterre, le roi d'Es-
» pagne à sa prison ; puis, enfin, il lui fallut faire

» des armements dispendieux pour l'expédition de
» Morée et la délivrance de la Grèce, pour la guerre
» en Afrique et la conquête d'Alger : tout cela en-
» core en dépit de la Grande-Bretagne. Or, elle avait
» trouvé les caisses de l'Etat vides et les finances
» ruinées. Eh bien ! qu'arriva-t-il ? que fit-elle ? En
» moins de quinze ans, elle acquitta toutes ses dettes,
» se débarrassa de toutes ses charges, fit face à
» toutes ses dépenses, racheta par l'amortissement
» plus de six cent millions de la dette publique,
» réduisit l'impôt de quatre-vingt-douze millions par
» an ; et, au milieu d'une prospérité sans exemple,
» ne laissa qu'un budget annuel d'environ 950 mil-
» lions.

» Vint ensuite Louis-Philippe. La royauté à *bon*
» *marché* porta à 400 millions d'intérêt la dette pu-
» blique qui, sous la Restauration, ne montait qu'à
» 250 millions dont 73 appartenaient à l'amortisse-
» ment. Elle dilapida les bois de l'Etat, dévora les
» réserves de l'amortissement, le fonds commun de
» l'indemnité et les trésors de la Casauba. Elle laissa
» une dette flottante de 950 millions, plus du triple
» de ce qu'elle était sous la monarchie légitime. Il n'y
» eut plus de dégrèvement sur l'impôt ; et, finale-
» ment, le budget qui, sous Charles X, n'allait qu'à
» 950 millions, fut élevé, sous Louis-Philippe, à plus
» de *seize cent millions*.

» La république de février continua l'œuvre de
» destruction. En un an, elle augmenta encore la
» dette publique de 62 millions de rente (un impôt
» projeté y doit ajouter 10 millions) ; elle a frappé
» l'impôt des 45 centimes ; elle cherche à en créer
» d'autres. Avant peu, la dette publique se trouvera
» être de 500 millions de rentes au capital de 10
» milliards ; et, au milieu des ruines générales, le

» budget des dépenses a dépassé le chiffre de 1,800 millions.

» Quel serait, grand Dieu ! le budget d'une république rouge !!! »

Un pareil tableau comparatif est la meilleure réponse à faire aux ennemis de la branche aînée des Bourbons. Qui a mieux administré la France !. Il n'est rien d'implacable comme les chiffres ; leur logique est sans miséricorde ; et leur arrêt est sans appel (1).

Remarquons ici que, pendant que nos budgets se soldent par des déficits sans fin (celui de 1849 sera de 230 millions environ), les budgets anglais présentent de continuel excédants de recettes. La France, en nos dernières années, a augmenté ses dépenses de 70½ millions. L'Angleterre, dans la même période, a diminué ses taxes de 750 millions.

Et pourquoi cette différence ? C'est que la France roule de révolutions en révolutions, et que l'Angleterre va de progrès en progrès. Là est la solution du problème.

M. le comte de Chambord a fait de sérieuses études sur les charges et les ressources de la France. Consulté il y a quelques années, relativement à un grand établissement de *crédit foncier* que l'on voulait fonder à Paris pour favoriser l'agriculture et l'industrie, le prince répondit en ces mots :

« J'ai reçu, monsieur, la lettre et les notes que vous m'avez adressées, et je les ai lues avec beaucoup d'intérêt. J'applaudirai toujours aux efforts qui seront faits pour rapprocher et unir entre elles toutes

(1) D'après un rapport du président du tribunal de commerce de Paris, en janvier 1850, le chiffre des sommes perdues sur la place de Paris depuis le 24 février est celui-ci : 873,000,000 : près de neuf cent millions.

» les classes de la société. C'est en renonçant à une
» vie oisive et en travaillant au bien-être du peuple,
» à son instruction, à sa moralisation surtout, que les
» personnes qui appartiennent aux hautes classes doi-
» vent chercher à dissiper les fâcheuses préventions
» qui existent contre elles, et à reconquérir cette in-
» fluence salutaire qu'elles sont appelées naturelle-
» ment à exercer, et qui peut devenir un jour si utile
» au pays.

» Il existe dans quelques parties de l'Allemagne des
» institutions de *crédit foncier*, analogues à celles
» dont vous me parlez. Elles ont déjà produit de bons
» résultats; et je crois qu'il serait possible de fonder
» avec avantage, en France, des établissements de ce
» genre; ils contribueraient puissamment à dégrever
» la propriété foncière de cette masse énorme de créan-
» ces hypothécaires qui pèse sur elle et nuit à la pros-
» périté et aux progrès de l'agriculture, véritable
» source de la richesse des nations. Je rends donc
» toute justice au zèle et au dévouement qui vous porte
» à occuper si utilement vos loisirs, vos talents et l'ac-
» tivité de votre esprit. Je fais des vœux pour que le
» succès vienne couronner vos efforts, etc. (1).

» HENRI. »

« — Faites-moi de bonne politique, et je vous
» ferai de bonnes finances. » disait le baron Louis à
M. d'Audiffret. Le comte de Chambord est pénétré de

(1) Cette lettre, restée jusqu'à ce jour inédite, m'a été commu-
niquée par une obligeante amitié. On remarquera que, dans
celle-ci comme dans toutes les autres, c'est toujours l'amélior-
ation du sort des classes pauvres qui est la pensée dominante du
prince.

ce système; il sait, et pas un homme sensé n'en doute, que la position financière de l'état ne serait nullement alarmante si un gouvernement solide, appuyé sur un principe incontestable, venait enfin rendre au pays la confiance et la prospérité. Il est temps de sortir des essais, des utopies et des fictions; il est temps d'en revenir à une force gouvernementale, à une force de droit, acceptée de tous, entraînant les convictions, dissipant les doutes, ayant pour elle la consécration des temps, et nécessaire à la liberté comme à l'ordre. Avec une pareille force, il ne serait plus indispensable de tenir sur le pied de guerre des armées ruineuses, car on ne serait plus ni sur le *qui vive!* au dehors, ni sur le *garde à vous!* au dedans. Alors, on verrait reparaitre sur les marchés l'abondance des capitaux, et l'on aurait des traités de commerce avec le monde entier; car, recouvrant à la fois le crédit, le repos et la stabilité, la France, ayant repris son rang en Europe, aurait une sécurité véritable, garantie par des principes, au lieu d'une soumission factice, imposée par des baïonnettes.

Je parlai de l'armée au prince. Son œil s'enflamma en me citant les beaux noms guerriers de notre époque. Oh! qu'il voudrait, à l'exemple de ses aïeux, marcher quelque jour à leur tête! Il a en eux une confiance extrême; il connaît leur bravoure, leur caractère, leurs exploits et leur vie; aussi songeant à eux, écrivait-il en ces mots, après juin 1848, à l'un de nos militaires les plus distingués.

... * — De tels hommes sont nécessaires au pays
 * et doivent exercer sur son avenir une grande et
 * utile influence. Aussi ai-je été profondément affligé
 * de la mort du général Négrier et de tant de braves
 * officiers, généreuses victimes de nos discordes ci-
 * viles, que la France regrette, et qui auraient pu

- longtemps encore combattre pour sa défense et pour
- sa gloire.
- Etc., etc., etc.

• HENRI. •

CHAPITRE XXI.

Anecdotes.

Parmi les présents envoyés de France à Frohsdorf, et cela par toutes les classes de la société, le comte de Chambord m'en fit remarquer une d'une beauté incomparable. C'est un livre de prières, avec tableaux coloriés, enluminures en or et reliures en pierreries. Chaque page est l'œuvre d'une dame française, et porte la signature de celle qui y a consacré ses veilles et son talent. Beaucoup de noms illustres sont là. Devant ce merveilleux travail tombent éclipsés tous les prodiges qu'à laissés le moyen âge en ce genre.

La comtesse de Chambord me montra avec bonheur le magnifique bracelet que lui avait envoyé la ville de Marseille; elle me fit voir aussi une superbe mantille en fil d'ananas, richement brodée, qu'un marin français lui avait apportée des mers de l'Inde. Puis, dans une des serres du château, je regardai avec émotion, le fameux *fuchsia* des Tuileries, dans son pot venu de Paris, et poussant dans sa terre française. Le prince en prend un soin extrême.

Il aime les arts avec passion. Que de fois lui ai-je

entendu vanter les célébrités artistiques de Paris ! Lui-même, il a une voix charmante, et il est excellent musicien. La comtesse de Chambord peint à merveille. Un soir, une des dames de la reine Marie-Thérèse, la comtesse de Choiseul, chanta avec infiniment de grâce une romance française intitulée : « *Dieu le voudra.* » La musique en était touchante ; et chacun, l'œil fixé sur le prince, se répétait tout bas ce vers de la romance :

« Dieu veut un nouveau Salomon. »

Souvent, au salon des princesses, on raconte des anecdotes. Je pris note de celle-ci :

Le général baron Rukavina, de race slave, était dernièrement chargé de la défense de Téméswar.

« — Combien vous faut-il de iroupes ? lui demanda-t-on en l'envoyant à cette place forte. » — *Trois mille hommes* me suffiront, répondit-il, « s'il n'y a point de garde nationale ; au cas contraire, » *six mille.* »

Ou lui donna les trois mille hommes ; mais il trouva en arrivant, six mille gardes nationaux à Téméswar.

Que fit le général autrichien ? Il convoqua la milice citoyenne à une grande revue militaire ; et il la fit cerner par son artillerie et ses soldats. « — Mes amis ! dit-il ensuite aux bourgeois armés ; nous allons être assiégés par les rebelles. J'ai la plus grande confiance en votre dévouement pour l'empereur ; et je viens vous en demander une nouvelle preuve. Mettez sur-le-champ bas les armes ! » Indignation générale.

« — Bien, mes amis ! poursuit le chef. Je vois avec

« bonheur, à vos transports, que vous allez m'obéir
» de suite ; il m'aurait été vraiment cruel de faire
» tirer sur vous à mitraille. Cependant mes canons
» étaient prêts : regardez. »

En effet, les artilleurs de la forteresse n'attendaient qu'un signal pour faire feu.

La garde nationale a pris son parti. Elle se laisse immédiatement désarmer sans plus de résistance. Le général Rukavina, âgé de 77 ans, recrute aussitôt des troupes dans la campagne, et leur distribue les sabres et les furils de la milice bourgeoise. Sa garnison se trouve ainsi portée à 6,000 hommes.

Alors commença un siège effroyable. Le vieux général le soutint, pendant quatre mois, avec un courage inouï. Temeswar était attaqué par une armée nombreuse ; il lui fut lancé 80,000 bombes et boulets ; sa destruction fut complète ; il n'y restait plus que trois maisons. L'intrépide vieillard avait perdu plus des trois quarts de sa garnison. » — Il faut vous
» rendre, lui dit-on. Autour de vous, tout brûle et
» s'écroule. — Quand je serai tombé, répliqua-t-il,
« » et quand mon mouchoir brûlera dans ma poche,
» alors on rendra Temeswar. »

Peu après, des secours arrivèrent, et Temeswar fut délivré. Ce fut un triomphe éclatant.

Chaque jour amenait de nouveaux visiteurs à Froisdorf. L'un d'eux nous raconta ce fait :

« Un Français de distinction, étant à Londres, se
» rencontra avec M. Guizot chez la princesse de Lié-
» ven. On y causait des malheurs et des hontes de la
» France. — Notre pays, dit l'ancien ministre de
» Louis-Philippe, ne pourra recouvrer son repos et
» sa dignité qu'en revenant à *la monarchie*.

- — A laquelle ? demanda-t-on.
- — On ne peut appeler *monarchie*, répondit gravement M. Guizot, que la royauté légitime.
- — Celle du droit ?
- — Et des principes.
- — Vous paraissez étonné de ce langage, dit tout bas la princesse de Lieven au voyageur français ;
- eh bien ! c'est celui de la conviction. M. Guizot ne
- doute pas qu'Henri V, remonté sur le trône de ses
- pères, ne soit appelé au rétablissement de l'ordre
- social, non-seulement en France, mais en Europe ;
- et, ce qui peut-être vous étonnera plus encore,
- Louis-Philippe pense de même. •

La reine Marie-Thérèse, indulgente et miséricordieuse, est constamment prête à atténuer les fautes et à les pardonner. La duplicité seule est à ses yeux sans excuse. On parlait, dans son salon, d'une dame du noble faubourg qui avait été comblée des faveurs de la cour sous la Restauration, et dont la jolie figure, à cette époque, était extrêmement remarquable.

- — Il est impossible d'avoir un cœur plus ingrat,
- dit un des assistants ; sa conduite a été indigne depuis 1830.

- — Oui, c'est vrai, répartit la reine ; mais, du
- moins, elle est franchement mauvaise. J'aime
- mieux une femme comme celle-là que ces âmes à
- double face qui s'expriment d'une manière et qui
- pensent d'une autre, qui écrivent d'une façon et
- qui agissent en sens contraire, qui, enfin, soufflant
- le froid et le chaud, cherchent à jouer tout le
- monde. •

Les écuries du comte de Chambord sont parfaitement montées. Un matin, je venais d'admirer ses chevaux de selle, lorsque, tout à coup, deux chiens danois, de la plus rare beauté, excitèrent mon attention. On me conta ainsi leur histoire :

Un ouvrier du midi de la France (1), nommé *Cébe*, avait soigneusement élevé ces deux danois ; et ils étaient devenus l'objet de l'admiration publique.

Un connaisseur dit à leur maître : « — Vous avez là des chiens qui seraient dignes d'appartenir à un roi. »

Ces mots frappèrent l'ouvrier. « — Eh bien ! se dit-il sur-le-champ, c'est *au roi* qu'ils appartiendront. »

Et, le lendemain, il partit.

Comment ? A pied. Pour où ? Pour Froshdorf. S'était-il informé des distances ? Non. Il savait seulement qu'il avait loin à aller, bien loin, très loin, et du côté du nord ; il ne craignait qu'une seule chose, ce nouveau pèlerin des âges monarchiques, c'est que ses fidèles compagnons ne vinssent à se fatiguer sur la route. Eux ! ils n'avaient pas sa pensée ; ils ne pouvaient avoir son courage.

Il arriva d'abord à Paris. C'était il y a deux ans environ. Il passa devant les Tuileries, où il y avait alors un monarque : — « *Mes danois entreranno aileurs*, dit Cébe en détournant la tête, *le roi de France n'est pas là.* »

Il demeura quelques jours à Paris pour se reposer. Le hasard voulut que le duc de Nemours entendit parler de l'étonnante beauté des chiens voyageurs. Il en fit offrir 500 francs. Cébe aussitôt se prit à rire : — « *Ce n'est pas lui qui les aura*, répondit-il avec

(1) Du département du Tarn.

» dédain : *je ne les vends pas, je les donne ; et je les
» donne à qui de droit.* »

Et il partit pour l'Allemagne.

Il avait traversé la France, il traversa la Belgique et la Prusse. Infatigable dans sa marche, il est sur l'autre rive du Rhin. Que de lieues et que de fatigues !... Mais les danois se portent bien ; ils poursuivent gaiement leur route, et Cécile ne saurait se plaindre.

En chemin, il perd ses papiers ; il n'est plus en règle, on l'arrête. Encore de nouvelles souffrances ; encore de nouveaux obstacles. Mais on ne l'a point séparé de ses danois : sa force n'est point abattue. Il plaide sa cause et la leur. On les admire tous les trois ; et tous les trois sont élargis.

Il foule le sol de l'Autriche ; il ne s'arrête point à Vienne. Ses souliers étaient presque usés ; il est maigre, pâle, épuisé ; il ne se traînait plus qu'avec peine ; il arrive enfin à Frohsdorf : et le voilà devant son prince.

« — Monseigneur ! dit l'ouvrier d'une voix trem-
» blante, en lui présentant ses danois et heureux de
» toutes ses peines : on m'a dit qu'ils étaient dignes
» d'un roi. Or, à mes yeux, *un roi, c'est le roi* : et je
» suis venu où il est.

» — De bien loin ? demanda le prince.

» — Oh ! oui, répliqua l'ouvrier. J'ai traversé je ne
» sais combien de terres, de forêts, de villages, de
» rivières, de villes et de royaumes. Je n'en puis
» plus, mais c'est égal : mes danois sont en bon état.
» C'est ce que j'avais de plus cher et de plus pré-
» cieux au monde. Ils vous aimeront comme je les
» aime. Ils seront fidèles comme moi. Les acceptez-
» vous, monseigneur ?

» Oh ! bien certainement, dit le prince. »

Soudain les yeux de l'ouvrier se remplissent de larmes. Sa voix s'éteint ; ses genoux plient.

« — C'est de respect, disaient les uns.

» — C'est de fatigue, disaient les autres.

» — Oh ! non, c'est de bonheur, disait Cèbe. »

Henri V embrassait ses danois (1).

(1) Il voulait repartir le lendemain, et refusait toute récompense. Vrai dévouement des temps passés : en France, il en existe encore de semblables. Il est inutile d'ajouter que le comte de Chambord ne laissa pas repartir ainsi l'ouvrier, et qu'il le combla de présents, de faveurs et de marques d'intérêt. Il était arrivé le 20 septembre 1847.

Le journal des Débats, dans un *premier Paris* fameux, du 21 décembre 1849, ayant prétendu que Cèbe était un héros imaginaire, et l'anecdote des chiens danois un apologue, Cèbe écrivit le même jour la lettre suivante au rédacteur en chef des Débats.

Monsieur,

Je lis aujourd'hui dans votre journal un grand article sur *Place au Droit* de M. d'Arlinecourt, où, reproduisant l'anecdote des chiens danois, vous révoquez en doute l'existence de l'ouvrier Cèbe.

Eh bien ! monsieur, cette anecdote n'est nullement un *apologue*, comme vous le faites entendre. L'ouvrier Cèbe existe, et c'est moi ; je demeure, 98, rue du faubourg Saint-Martin, et je vous supplie de me permettre de vivre ; cela importe essentiellement à celui qui a l'honneur d'être avec respect, etc.

Pierre CÈBE.

: Au surplus, cette anecdote a donné lieu à une quantité de romances, de poésies, de musiques et de lithographies ; il a été fait, notamment, une charmante ballade sur ce sujet ; et la musique, qui en est délicieuse, est de M^{me} de Lignière-Parmentier, connue par des compositions fort remarquables. On trouve cette ballade chez Jeanne, passage Choiseul, à Paris. Elle est ornée d'une lithographie qui représente Cèbe, en costume breton, conduisant ses deux chiens danois. Cette ballade a un grand succès.

CHAPITRE XXII ET DERNIER.

La Saint-Michel et le Départ.

Nul n'a plus de modération dans ses vues que M. le comte de Chambord ; mais il ne confond point la modération avec l'indifférence ; car, avec un esprit plein de calme , il a une âme pleine de feu.

Certains esprits se croient sages et modérés parce qu'ils accueillent le bien et le mal avec la même quiétude. Quand le gouvernement provisoire touchait à tout pour tout détruire , ces gens-là disaient : « *Soutenons-le ! ou nous sommes perdus !* » Ces mêmes hommes, avant la journée du 16 mars, murmuraient encore ces mots : « *Prenez garde, il ne faut pas s'opposer aux manifestations populaires !* » Puis, avant les 15 mai et 15 juin , ils disaient encore : « *N'irritez pas les clubs Barbès et Blanqui ! ne les attaquez pas ! taisez-vous !* » C'est que , sous le nom de *modérés* , ces *trembleurs* ne cherchent que le repos , veulent dormir sous la tempête , et s'efforcent de se dissimuler que , dans la grande partie qui se débat , il y a la France pour enjeu.

L'auguste exilé de Frohsdorf comprend parfaitement son époque ; il blâme peu , excuse beaucoup ; mais , tout en prescrivant le calme et la prudence , il ne veut ni le sommeil , ni l'immobilité. Quand la modération , en matière politique , est l'indifférence ou la peur , elle est coupable , elle est une honte.

Les heures et les jours s'écoulaient rapidement à Frohsdorf : M. le comte de Chambord avait exigé que je restasse auprès de lui jusqu'à la *Saint Michel*, jour anniversaire de sa naissance : le 29 septembre arriva.

Il y a peu de fêtes au château de l'exil, point de soirées à bruyants plaisirs ; mais on y a les joies du cœur ; on y est dans une région de paix, de loyauté, de bienfaisance et d'honneur. Là, il y a une véritable France, un monde à part, un grand avenir. Là, on n'est plus sous la fatale pression des idées révolutionnaires. On y espère, on y respire.

Le 29 septembre, il était accouru, à Frohsdorf, une quantité d'âmes fidèles. Le château était plein de Français que la distance et les fatigues n'avaient pu arrêter, et qui venaient fêter la *Saint-Michel*, à quatre ou cinq cents lieues de leur demeure. Parmi eux, on remarquait le comte et la comtesse Xavier de Blacas, le comte de Bouillé et son neveu, le marquis de Choisenl, le marquis de Coislin, M. Prévost de Saint-Marc, la comtesse de Pontbellanger, le marquis de Villette, le vicomte de Nicolaï, etc., etc.

Le temps était magnifique ; le ciel était serein : un beau soleil éclairait le petit coin de terre, en exil, vers lequel se tournaient alors tant de pensées françaises, et où tant de fidélités se retrempaient à la source du vrai patriotisme et de la vraie grandeur. Henri V, au milieu de cette petite patrie qui s'improvisait à Frohsdorf, au milieu de ces dévouements inaltérables qui lui apportaient un peu d'air du pays de France, eut pu se croire au sol natal. Son beau visage était radieux d'heureux pressentiments. On se sentait renaître avec lui, en lui, et pour lui. Tous les cœurs battaient près du sien.

Mais aussi quel touchant spectacle !..... Le plus

grand nom du monde entier, le fils des héros et des rois, le représentant de toutes les idées d'ordre et de justice, un modèle accompli de sagesse et de vertu, était là sans faste et sans cour, plein de calme et de dignité, sans reproche comme sans peur, comptant sur le ciel et la France.

Une messe avait eu lieu le matin à la chapelle. Marie-Thérèse voulut donner un déjeuner champêtre au milieu de la forêt de Neustadt, au bord d'une charmante rivière; et une file de voitures partit du château pour ce rendez-vous poétique. M. le comte de Chambord était l'âme de cette jolie fête; et sa noble compagne en faisait aussi les honneurs avec une grâce parfaite. Ce fut une matinée ravissante.

Un grand diner eut lieu à sept heures (1). Madame la comtesse de Chambord y parut avec une toilette

(1) Le salon se remplit de monde après le diner, et des couplets furent chantés. Oserai-je citer les miens.

» Lors de nos dernières disgrâces,
» J'ai vu s'enfuir loin de Paris
» Talents, vertus, amours et grâces :
» Paris n'était plus leur pays.
» Mais, sur des rives étrangères,
» Ils sont accourus vers Henri ;
» Et, sous de fidèles bannières,
» Aujourd'hui, la France est ici.

» La peur glaça bien des courages
» Aux jours de révolte et d'effroi ;
» Mais, pour dissiper les orages,
» Ils ont crié : *Vive le roi !*
» C'était le cri de la vaillance ;
» Le dévouement l'avait aussi.
» C'est celui de la confiance ;
» Aujourd'hui, l'espoir est ici.

éblouissante ; elle avait le beau bracelet de Marseille.
Voyant que je regardais sa robe avec admiration :

« — Elle vient de Paris, me dit-elle, je ne mets
» aucune parure qui ne soit de France. »

Je m'en étais bien aperçu.

Le lendemain, je pris congé du prince et de la famille royale...

Et je quittai la terre d'exil.

Et, réfléchissant sur l'état actuel de la France, je me disais le long de la route :

« — Le présent, aujourd'hui, c'est *l'absence*. Le
» futur, ce sera *le retour*. »

Ceci est d'une extrême simplicité ; et pourtant ceci demande explication.

D'abord, parce que, en général, ce qui est trop concis, est nécessairement un peu vague.

Ensuite, parce qu'il est prudent de sauvegarder ses

» En ses jours de gloire, la France
» Ne faisait qu'un avec son roi,
» Et ce roi, c'était sa puissance,
» Son honneur, sa vie et sa loi.
» Comme autrefois, Dieu, qui nous garde,
» Nous devait un prince accompli ;
» Dieu l'a donné : France ! regarde !
» *Ton avenir* : il est ici.

» Aux jours heureux de sa naissance,
» Un archange veillait sur lui :
» O Michel ! frappe de ta lance
» Tout démon menaçant Henri !
» Que des révoltes et du crime
» Le règne a jamais soit fici !
» Henri seul peut fermer l'abîme.
» *Europe ! ton sort* est ici. »

*

phrases des interprétations, définitions et insinuations, qui pourraient leur chercher querelle.

Puis enfin, parce qu'il est des gens qui comprennent difficilement ; d'autres qui comprennent de travers ; et quelques-uns qui ne comprennent pas du tout.

Oui, « *le présent*, c'est L'ASENCE, » l'absence, parmi nous, de toute conviction morale, politique et religieuse ; l'absence, au fond des âmes, de tout sentiment désintéressé, réfléchi, chevaleresque et dévoué ; l'absence, à Paris comme en province, des constantes fidélités à l'honneur et au devoir ; l'absence, enfin, au beau pays de France, d'un principe vraiment national, placé au-dessus des caprices populaires, dominant les révolutions, et ramenant à la fois, avec lui, la sécurité, le crédit, les arts, la richesse, la confiance et le bonheur.

Oui, « *le futur*, ce sera LE RETOUR, » le retour du chemin de traverse à la grande route ; le retour des prévaricateurs à la justice, des insensés à la raison, des incrédules à la foi ; le retour de la fortune au commerce, et du travail à l'ouvrier ; le retour de la lumière à l'aveuglement.

Et je me répétais :

« *Place au droit !* »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

		Pages.
CHAPITRE	I. — Citations et réflexions.	1
—	II. — Questions à résoudre.	7
—	<u>III. — Les états de siège.</u>	16
—	<u>IV. — Ce qu'a fait dernièrement le pays.</u>	20
—	<u>V. — Ce que cherche aujourd'hui le pays.</u>	25
—	<u>VI. — Fêtes de la République.</u>	29
—	VII. — Juin 1849.	36
—	<u>VIII. — Deux opinions et quatre partis.</u>	40
—	<u>IX. — Le suffrage universel</u>	46
—	<u>X. — Où allons-nous?</u>	51
—	<u>XI. — La république romaine.</u>	58
—	XII. — Louis-Napoléon.	61

DEUXIÈME PARTIE.

—	<u>XIII. — Voyage.</u>	67
—	<u>XIV. — Arrivée à Frohsdorf.</u>	73
—	<u>XV. — Le Château et la Chapelle.</u>	79
—	<u>XVI. — La vie des Exilés.</u>	83
—	XVII. — Promenade en calèche.	900

CHAPITRE		Pages
—	XVIII. — Hautes questions politiques . . .	98
—	XIX. — Excursion en Hongrie.	105
—	XX. — Les finances et l'armée.	112
—	XXI. — Anecdotes	117
—	XXII. — La Saint-Michel et le départ. . . .	124

5680566

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DE M. D. LÉVI (ALVARÈS),

LANGUE FRANÇAISE.

Nomenclateur orthographique , ou premiers Exercices d'Orthographe. 4 vol. br.....	2 fr.
Omnibus du langage . In-18 br.....	2 "
Questionnaire grammatical et littéraire . Gr. in-18, br.....	1 50
Grammaire normale des Examens , ou solutions de toutes les questions proposées par la Sorbonne sur la grammaire française dans les examens de l'Hôtel-de-Ville et des Académies de France, pour l'obtention des brevets et diplômes de capacité, et pour l'admission dans les administrations publiques. 4 vol. in-12.....	1 75

GÉOGRAPHIE.

Tour du monde (Le) , ou les Premières études géographiques par voyages. Gr. in-18, br.....	1 50
Abrégé méthodique de Géographie générale ou Etudes géographiques . 4 gr. v. in-18, br.....	3 50
Géographie générale et pittoresque racontée à la jeunesse 2 vol. gr. in-18, réunis, brochés.....	3 50
Tableaux de Géographie ancienne . 2 feuilles.	" 80
Tableau géographique de la France . Une grande feuille.....	" 75

HISTOIRE.

Histoire classique des Roines de France . 4 vol. in-18, br. 2 50, avec figures.....	3 50
Esquisses historiques , ou Cours méthodique d'Histoire. 4 vol. gr. in-18, br.....	2 50
Nouveaux Eléments d'Histoire générale . 4 gr. vol. in-12, br.....	4 50
Echelle des Peuples , depuis la création jusqu'à nos jours. Un grand tableau.....	1 50
Manuel historique des peuples anciens et modernes . In-18, br.....	1 "
Petit Musée classique, ou Enigmes historiques, géographiques, iconologiques . In-18.	1 50

LITTÉRATURE :

- Esquisses littéraires**, ou précis méthodique de l'histoire ancienne et moderne des littératures européennes et orientales. 4 gros vol. in-42, broché. 4 50
- Précis méthodique de la Littérature française**. Grand in-48, br..... 4 50
- Mnémosyne classique**, ou nouvelle couronne littéraire. 4 vol. in-48..... 2 50
- Lectures progressives et choisies**, ou **Petit Panthéon littéraire et moral** :
- L'ANACHARSIS DE BARTHÉLEMY. 4 vol. in-42, br.. 2 50
- LES CHRONIQUEURS FRANÇAIS DU MOYEN AGE : *Geoffroy de Ville-Hardouin*, — *le sire de Joinville*, — *maître Jehan Froissard*, — *Christine de Pisan*. 4 vol. in-42, br..... 3 50
- LES POÈTES ITALIENS : *Dante*, — *Pétrarque*, — *l'Arioste*, — *le Tasse*. 4 vol. in-42, br... 2 50

PHYSIQUE, HISTOIRE NATURELLE.

- Physique (ia) popularisée**, ou les Pourquoi et les Parce que. In-48. br..... 4 50
- Cosmographie racontée**. In-48. br..... » 75
- Recueil méthodique des tableaux de Grammaire, de Géographie et d'Histoire**, servant à la méthode de M. Lévi et aux ouvrages historiques de M. Lamé-Fleury, pour l'enseignement élémentaire. Petit in-fol., cart... 5 »
- Manuel de la Méthode de M. Lévi**. Brochure in-48..... 4 »
- Nouvelle calligraphie**. Méthode Sorel. In-8° oblong..... 4 »
- Nouveaux Eléments méthodiques des Sciences exactes et naturelles**. 4 vol. in-48. br..... 2 50
- Nouveaux Eléments méthodiques d'Arithmétique**. In-48. br..... » 75
- Notions générales sur les Sciences et les Arts**. 4 vol. in-8. br..... 3 50

327,076

Imp. J.-B. GRUS, rue du Foin-St-Jacques, 18.



A la même Librairie.

OUVRAGES DE M. LAMÉ-FLEURY.

Cours d'Histoires racontées aux Enfants et à la Jeunesse.

Augmentés de Synchronismes et de Tables analytiques pour servir de Questionnaires,

ET ADOPTÉS POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. LÉVI.

PREMIÈRE PARTIE.

L'HISTOIRE SAINTÉ. 8^e édition.
1 vol. in-18 br. 2 fr.

Ouvrage autorisé par M. le ministre de l'instruction publique.

L'HISTOIRE DU NOUVEAU TESTAMENT. 1 vol. in-18, br. 2 fr.

LA MYTHOLOGIE. 5^e édition 1 vol. in-18, avec figures, br. 3 fr.

L'HISTOIRE ANCIENNE. 8^e édition. 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE GRECQUE. 8^e édition. 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE ROMAINE. — Première partie, la RÉPUBLIQUE. 8^e édition. 1 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE ROMAINE. — Deuxième partie, l'EMPIRE. 8^e édit. 1 vol. in-18, br. 2 fr.

Ouvrage autorisé par M. le ministre de l'instruction publique.

CARTE GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE L'ANCIEN MONDE, pour l'intelligence des histoires racontées aux enfants. — Coloriée. 2 fr.

L'HISTOIRE DE FRANCE. 8^e édition. 2 vol. in-18, br. 4 fr.

LA GÉOMÉTRIE enseignée aux enfants, 3^e édition, augmentée de plusieurs leçons sur les surfaces et la mesure des solides, avec figures imprimées dans le texte. 1 vol. in-18, br. 1 fr.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE CIVILE ET POLITIQUE DES FRANÇAIS précédé d'un tableau chronologique des principaux faits de cette histoire, depuis la conquête des Gaules par Jules-César, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, pour servir à l'enseignement élémentaire. 1 vol. in-18, br. 5 fr.

DEUXIÈME PARTIE.

L'HISTOIRE DES MŒURS ET COUTUMES DES FRANÇAIS racontée à la jeunesse. 1^{re} édition. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 50

L'HISTOIRE DU MOYEN ÂGE. 4^e édit. 2 vol. in-18, br. 4 fr.

L'HISTOIRE MODERNE. 3^e édition. 2 vol. in-18, br. 4 fr.

Ouvrage autorisé par M. le ministre de l'instruction publique.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. 4^e édit., 2 vol. in-18, br. 2 fr.

L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. 2^e édition. 1 vol. in-18, br. 2 fr.

Ouvrage autorisé par M. le ministre de l'instruction publique.

L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE, racontée à la jeunesse. 1 vol. in-18 de 476 p., br. 3 fr. 50

BIOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE DES PERSONNAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES à l'usage des maisons d'éducation des deux sexes. 1 fort vol. in-18, grand-raisin, de 600 pages à 2 colonnes, br. 5 fr.





Allo collocazione 3.7.315 corrisponde
l'edizione del 1549 dell'Asino d'oro
di N. Machiavelli, risultata mancante
da una revrs. del 1912. Successiv.
l'ediz. suddetta è stata sostituita
nella segn. da questo volume -
(Cfr. Prolegom. di N. Machiavelli e
cura di S. Bertelli e P. Innocenti (1979),
n. 78) 

